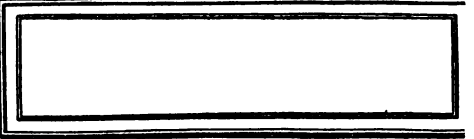
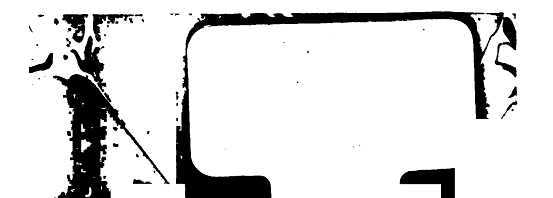
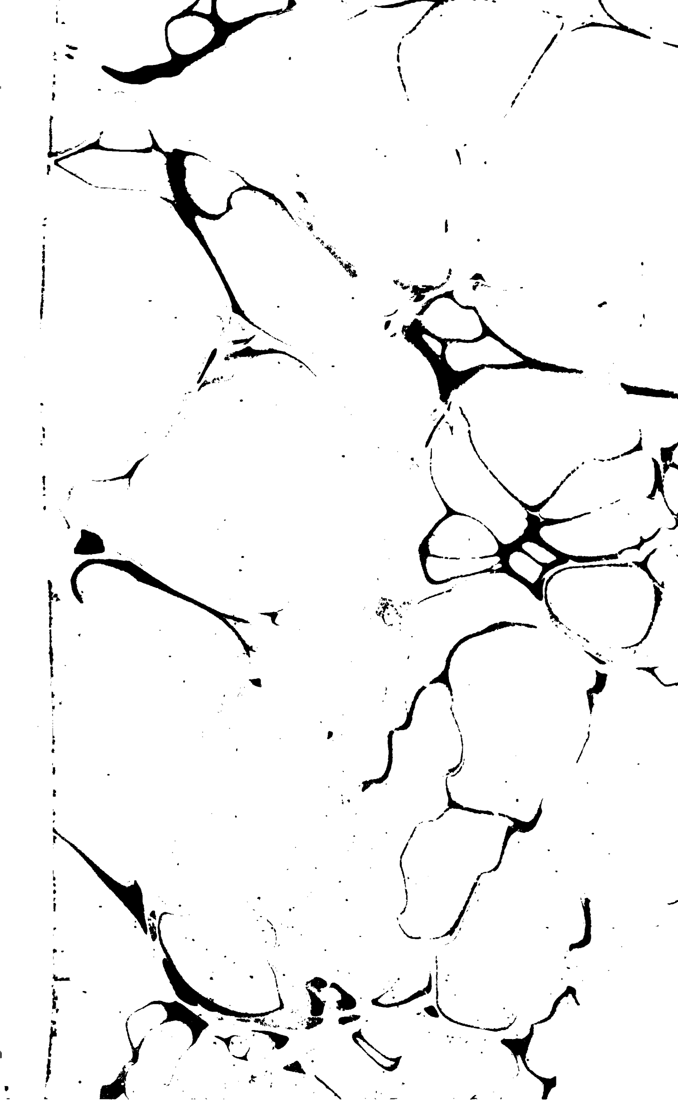

UC-NRLF
$B 183 567









W/K

Z [illegible]

J Knight - 10/- U

ŒUVRES

DIVERSES

DE J. P. G. VIENNET.

TOME I.



ŒUVRES

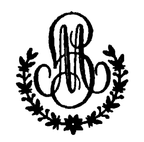
DIVERSES

DE J. P. G. VIENNET.

Jean Pons Guillaume

Première Édition.

TOME I.



Bruxelles,

DE L'IMPRIMERIE DE M. HAYEZ,

RUE DE LA MONTAGNE, N° 1023.

M DCCC XXVI.

Mon Père,

Je devais l'hommage de ma première tragédie à celui de qui j'ai reçu le double bienfait de la vie et de l'éducation, et qui, par quatre-vingt-sept ans de vertus, s'est acquis tant de droits au respect de sa famille, et à l'estime de ses concitoyens. Vous avez partagé mes peines; partagez maintenant la satisfaction que j'éprouve. L'indulgence du public m'est d'autant plus précieuse, qu'elle me permet d'ajouter ce nouveau charme à votre existence, et de proclamer, à la face de ma patrie, les sentimens d'amour et de reconnaissance que ne cessera jamais d'avoir pour vous,

Votre affectionné et respectueux fils,

VIENNET.

PRÉFACE.

L'ESPRIT de patriotisme qui s'empare aujourd'hui de toutes les classes de la société française, doit nécessairement entraîner nos poètes dramatiques vers cette mine abondante que nous offrent les annales de la patrie. Le théâtre a ses révolutions comme le monde politique. Nous voulons, comme les Grecs, un théâtre national, et nous avons plus de matériaux qu'il n'en faut pour l'élever. Notre histoire est riche et vaste. Les ouvriers qui l'exploitent sont innombrables; et le public m'a prouvé qu'il était disposé à seconder leurs efforts par son indulgence. Cette émulation est digne d'éloges; gardons-nous seulement de la rendre exclusive. Ne disons pas, avec une foule de spectateurs rassasiés, que les Grecs et les Romains sont usés; et ne prenons pas pour une règle de goût l'élégante boutade d'un homme

d'esprit qui demande à grands cris qu'on nous en délivre.

On a trop vanté le patriotisme des Sophocle et des Euripide. Comme les Grecs tenaient, pour ainsi dire, à l'adolescence du monde civilisé, les temps passés étaient stériles pour eux. Les notions qu'Hérodote leur avait données sur l'Égypte et la Perse, étaient à peu près les seules qu'ils eussent acquises sur leurs prédécesseurs. L'histoire des Juifs leur était inconnue; celle de Rome naissante n'était pas écrite; et les riantes fictions d'Homère et d'Hésiode avaient tellement approprié au génie poétique les exploits des premiers enfans du Péloponèse, qu'il était presque impossible à l'imagination de leurs poètes dramatiques de chercher ailleurs les sujets de leurs inspirations. Les Romains adoptèrent ces fictions gracieuses ou terribles; et les héros de leurs annales n'occupèrent que le second rang sur le théâtre d'un peuple qui poussait l'amour de la patrie jusqu'au fanatisme.

Quand le génie des arts, riche des palmes épiques de l'Italie, vint lutter en France contre

la barbarie du quinzième siècle, et substituer les jeux innocens de l'esprit aux jeux sanglans de la chevalerie dégénérée, la France était infestée du fléau des controverses qui devait plus tard la couvrir de sang et de ruines. Les livres saints et ceux des pères de l'église étaient l'unique pâture du plus grand nombre. L'imprimerie, à peine éclose du cerveau de Guttemberg, n'essayait presque ses heureuses combinaisons que sur la Bible. Quelques savans feuilletaient, il est vrai, les immortelles pages d'Homère; mais la Palestine était le seul monde connu de la multitude; et comme la multitude assiégeait seule les tréteaux des bateleurs, il était naturel de ne représenter à ses yeux que ce qu'il lui était possible de comprendre. Les mystères, les moralités et les farces furent le digne spectacle de ces temps, où régnait un grossier mélange de superstition et d'ignorance, de dévotion et de barbarie; et la *Destruction de Troie la grande*, par *Millet le Parisien*, fut la seule pièce profane que les Thespis français osèrent essayer devant le parterre de nos carrefours.

siècle, le plus étonnant des écrivains dont l'humanité se glorifie, celui dont les conceptions embrassèrent tous les peuples comme tous les genres, n'oublia point une patrie qui le vengeait par son admiration constante des persécutions du Parlement et de la Sorbonne, et des grossières injures que vomissait contre lui la tourbe vénale des Sabatier et des Nonotte. Le nom de la France fut enfin prononcé dans des tragédies dignes d'elle. Mais Zaïre et Adélaïde du Guesclin ne retraçaient encore aucun événement de notre histoire. Elles n'étaient que des cadres ingénieux où Voltaire rappelait avec art quelques-uns de nos souvenirs; tout y était fabuleux hors les noms célèbres qui figuraient dans ce tableau. Tout était sorti de l'imagination du poète; et ses tirades éloquentes ne donnaient point encore aux Français le doux plaisir d'applaudir eux-mêmes à leur propre gloire.

C'est à Dubelloy que cet honneur était réservé. On se rappelle encore les transports d'enthousiasme qu'excitèrent le *Siége de Calais* et *Gaston et Bayard*. C'était l'histoire nationale trans-

portée toute vivante sur le théâtre de la nation; des scènes embarrassées, des incidens sans vraisemblance, des incohérences ridicules, une complication d'événemens sans ordre et sans suite, un style à moitié barbare, trouvèrent grâce devant les émotions patriotiques dont le spectateur était rempli; et ce ne fut que long-temps après cet engouement inconcevable que le goût s'aperçut de l'erreur où le patriotisme l'avait entraîné.

L'exemple de Dubelloy ne fut pas imité par les Ducis et les La Harpe. Un nom français fut seulement jeté par Lemière dans un sujet malabare; mais les poètes recommencèrent à chercher leurs inspirations dans les sujets étrangers. Il fallut qu'une révolution, dont je n'examine ici que les résultats dramatiques, vînt donner une direction nouvelle à nos idées. Les barrières qui séparaient nos différentes provinces furent renversées. Tous les peuples qui formaient le royaume de France n'avaient, pour ainsi dire, qu'un sceptre commun pour ralliement. Ils ambitionnèrent des liens plus forts dans la communauté des lois et des usages. Ils rejetèrent les

noms provinciaux qui les séparaient. Ils ne voulurent être que Français ; et le nom de Patrie, dont les Anglais seuls, parmi les peuples modernes, avaient senti la valeur et la puissance, exerça son empire magique sur le peuple nouveau qui renaissait à la liberté.

Un poète, vraiment digne de ce nom, se trouva porté au milieu de cette conflagration politique. La haine de la tyrannie, de la superstition et du fanatisme lui inspira sa tragédie de *Charles IX*. Mais il prouva dans celle de *Fénélon* qu'il savait distinguer la religion véritable de cet esprit d'intolérance qui la dégrade ; et si la révolution n'avait point changé de face, si l'abus des idées primitives qui l'avaient produite n'était pas venu jeter sur son origine ces préventions funestes dont nous ressentons encore aujourd'hui les effets déplorables, nous reconnaîtrions avec Chénier, comme nous le reconnaîtrons plus tard, qu'on n'insulte pas à la majesté des trônes, ni à la sainteté des autels, en exposant sur la scène les abus du sacerdoce et de la royauté, et que les grands

crimes politiques sont tous justiciables du tribunal de Melpomène.

Des idées plus saines et des temps plus calmes nous permirent d'accueillir avec transport le tableau de ces mêmes crimes dans la catastrophe des *Templiers*.... Mais je m'aperçois que j'arrive aux poètes vivans, et qu'il ne m'est pas permis de les juger. Je me bornerai donc à retracer les impressions dont ma tragédie a été le résultat. La gloire de la France était portée aux extrémités de l'Europe par nos légions victorieuses. L'enthousiasme d'une nation guerrière, la rapidité de ses conquêtes; la stupeur de vingt peuples défaits, l'abaissement de leurs souverains, l'entassement de leurs drapeaux dans nos basiliques, la pompe de nos triomphes, l'érection de cette foule de monumens qui devaient en perpétuer la mémoire, tout cet éclat, cette magnificence exerçait sur mon imagination ardente une puissance irrésistible. Je ne pouvais l'occuper que de la gloire de ma patrie. L'origine fabuleuse du grand peuple auquel j'étais fier d'appartenir fut le premier objet de mes chants; et

le poëme de *Francus*, que je donnerai au public quand il m'aura cru digne de m'élever jusqu'à l'épopée, fut la première conception de mon patriotisme.

Ce n'était pas assez pour moi ; je voulus célébrer l'arrivée de ce peuple dans les contrées que la destinée avait assignées à ses armes, où devaient fleurir ses lois et son nom. Je cherchai le fondateur de la monarchie française, et ne le vis point dans les quatre premiers rois de la dynastie mérovingienne. Leurs conquêtes n'étaient que des incursions passagères, des ravages sans but et des combats sans gloire. L'établissement des Francs dans la Gaule ne datait que de Clovis, et c'est à Clovis que je m'attachai. L'empire d'Occident venait de finir ; un faible reste de cette puissance qui avait pesé sur le monde entier avait succombé sous les premiers efforts du héros que j'avais choisi. La chute d'un grand empire, l'élévation du plus ancien des empires modernes, une époque nouvelle à peindre, la sauvage grandeur d'un barbare ambitieux, les malheurs de la Gaule, tous ces tableaux que j'a

répandus avec trop de profusion peut-être dans ma tragédie, ne me permirent point d'apercevoir les innombrables difficultés de mon sujet. Je ne les reconnus que lorsqu'il n'était plus permis à mon imagination de reculer; et mes critiques ne m'en ont peut-être pas assez tenu compte.

J'ai long-temps hésité sur la situation dans laquelle je devais placer mon héros. Son mariage, sa conversion, ses assassinats vinrent tour-à-tour s'offrir à mon esprit, mais je ne voulais ni dégrader ni rapetisser cette grande figure historique; et le personnage de Clotilde, que les dames ont presque toutes regretté de ne pas voir, ne me présentait rien qui pût s'allier à mes premières idées. Qu'aurais-je mis dans sa bouche? l'éloge de la religion chrétienne et les avantages de la conversion de Clovis au christianisme? Aurais-je présenté à côté d'elle Saint-Remi et ses prêtres? Qu'on y réfléchisse; qu'on examine les temps où nous sommes, et l'on concevra facilement les raisons qui m'ont fait rejeter un ressort qui ne fut pour le fondateur de la

monarchie qu'un moyen secondaire d'attacher les peuples vaincus à sa domination. La religion a d'ailleurs quelque chose de solennel qui me forçait de la montrer sur le premier plan; et mon sujet unique était la fondation de l'empire des Francs sur les ruines de l'empire romain.

Je m'arrêtai donc à cette idée simple d'un conquérant environné d'obstacles. Je les groupai, je les personnifiai autour de lui. L'ambition de Byzance devint le personnage de Césaire; Sinorix représenta l'indépendance des Gaulois, et Clodéric la féroce indiscipline des Sicambres. Je créai ce caractère pour l'opposer à Clovis, pour montrer que mon héros était réellement au-dessus de son siècle et de ses guerriers, et je donnai à Clodéric cette physionomie âpre et sauvage qui devait caractériser un peuple sorti tout armé des forêts de la Germanie. Au milieu des ténèbres qui enveloppent les premiers temps de notre histoire, dans le chaos des contradictions de nos premiers historiens, la figure de Clovis m'apparut avec une sorte de grandeur et de magnanimité. Je

le vis tout à la fois généreux et sanguinaire, enthousiaste et politique; son ambition était partout; sa fierté se décelait à chaque page. Estimé, redouté, flatté par Théodoric l'Amale, qui, affectant dans ses lettres la suprématie des rois de l'Occident, craignait d'effaroucher un rival aussi terrible, Clovis était pour les rois de la Gaule comme un lion qu'ils n'osaient attaquer, et dont ils attendaient en frémissant les funestes approches. Je rassemblai dans l'histoire une foule de traits épars qui devaient composer sa physionomie et servir à le faire connaître. Je voulus le montrer d'abord politique et généreux, mais le placer en même temps dans une situation qui, après avoir comprimé sa férocité naturelle, le mît dans le cas de la laisser enfin éclater. Cette situation me fut indiquée par le personnage et la captivité de Syagrius. Clovis, disent les historiens, le reçut des mains d'Alaric, le garda quelque temps dans les fers, s'en servit pour apaiser les révoltes des Gaulois et des partis romains qui vagabondaient dans la Gaule, et finit par le tuer de sa propre main. Sya-

grius devint alors le nœud de ma tragédie. Je lui donnai de l'amour pour Alboflède, sœur de Clovis, dont je n'ai pas osé risquer le nom barbare, et que j'ai remplacé par Eudomire. Averti par l'exemple de Bajazet, je reconnus facilement les nouvelles difficultés que j'aurais à vaincre. Syagrius, placé entre l'amour et la patrie, entre un devoir sacré et la reconnaissance qui en est un autre, devait nécessairement flotter dans une pénible incertitude.

Tourmenté de la crainte de voir éclater une dissension qui devait ruiner ses plus chères espérances, voulant rester fidèle à Clovis sans être infidèle aux Gaulois, cherchant à calmer, à réunir les deux partis qui avaient des droits égaux sur son cœur, ne recueillant que la haine des uns et des autres, et finissant par se donner la mort au milieu des Gaulois, que Clovis aurait vaincus et jetés dans les fers, Syagrius me semblait devoir inspirer quelque intérêt. Pour attirer sur lui l'estime du spectateur, dans une situation aussi difficile, je lui donnai une grande franchise de caractère ; mais ce dénoue-

ment parut défectueux aux comédiens ; ils craignirent pour la pièce, je cédai à leurs craintes, et, huit jours avant la représentation, je substituai un dénouement plus conforme à l'histoire, et qui a l'avantage de laisser sur le premier plan le principal personnage de ma tragédie.

On me reproche de n'avoir pas animé Syagrius d'une passion plus vive, de n'avoir pas développé cette passion avec plus de force et d'énergie. J'avoue que j'ai craint ce mélange de sentimens tendres et de grands intérêts politiques ; et je n'ai fait qu'indiquer ce que j'ai redouté d'approfondir. On a répété pour la centième fois que l'amour ne devait paraître qu'en première ligne. Il est en tout des préjugés qui finissent par devenir des lois ; et ceux que protége le cœur humain ne laissent point à l'esprit et au goût la faculté de les examiner pour les combattre. Telle est la nature de celui-ci. C'est ainsi que Racine nous a présenté l'amour, et Racine a fait la règle ; mais les exceptions l'avaient précédée ; et, le Cid mis à part, tout

Corneille est défectueux, si on lui fait l'application de cette poétique. Syagrius change deux fois en un moment, ajoute-t-on encore; il est prêt à suivre Césaire, et il suit Eudomire. La nature de l'homme me justifie, mais les mœurs du théâtre me condamnent; et j'aurais dû peut-être lui conserver sa résolution première, malgré l'ascendant et les discours de son oncle. Cette faute peut disparaître; elle serait corrigée s'il en était temps; elle le sera peut-être un jour. L'indulgence du public m'y encourage. Les beautés qu'il a bien voulu remarquer dans ma tragédie me font espérer qu'elle demeurera au théâtre, et qu'on l'y jouera toutes les fois qu'il s'y trouvera un acteur aussi éminemment tragique que Talma pour en saisir le principal caractère, en exprimer toute la physionomie; et je tâcherai de la rendre plus digne du public qui a daigné l'applaudir, et des comédiens qui ont bien voulu l'adopter.

J'arrive à la partie la plus pénible de ma défense : ici toutes les opinions s'accordent, toutes les critiques sont unanimes. Le cinquième

acte est défectueux ; je lutterais en vain contre l'évidence ; elle est pour moi dans la réunion de tant de voix dont je n'essaierai point d'infirmer le jugement, puisque ces mêmes voix se sont également rencontrées pour me louer partout où je l'ai mérité. Ce double accord est une preuve de l'impartialité de mes juges ; et je suis trop fier des éloges que j'ai reçus de tant d'écrivains d'opinions si diverses, pour ne pas me condamner moi-même. Je n'ai point l'impertinente prétention d'avoir fait un chef-d'œuvre. Mais après avoir cédé à cette critique générale, je ne puis m'empêcher de répondre à quelques critiques de détail.

On blâme la profusion de mes récits, on prétend qu'ils refroidissent l'intérêt. Le reproche ne m'eût pas été fait, si le drame et le mélodrame n'avaient point dénaturé la tragédie ; si l'accumulation des incidens romanesques, le fracas des situations forcées auxquelles le public français est malheureusement accoutumé, n'avaient point rendu son attention plus difficile. Je connais le *segniùs irritant animos ;* mais je vois une

foule de récits dans Cinna, dans Athalie, dans Iphigénie, dans les Horaces, dans Pompée, dans une foule d'autres pièces où l'action principale se passe hors de la scène; et il est maint ouvrage de nos grands maîtres où je compterais plus de récits que dans le mien.

Ceux qui n'ont fait que m'entendre ont remarqué de l'obscurité dans mes derniers actes. J'en appelle à ceux qui vont me lire; je crois avoir tout expliqué : mais on n'écoute point la dernière scène du troisième, où sont exposés tous les événemens qui le suivent. Des tirades entières ont été supprimées comme des longueurs, d'autres ont été raccourcies; j'ai déféré là-dessus aux avis de MM. les comédiens dont j'ai souvent adopté les observations judicieuses. Mais ils peuvent se tromper, par la raison que je puis me tromper moi-même; et j'ai cru devoir rétablir à l'impression tous les passages tronqués, pour que le public fût à même de prononcer entre eux et moi *.

* Tous les vers marqués d'un astérisque n'ont pas été dits à la représentation.

Je dégoûterais un grand nombre de jeunes poètes qui se sentent appelés à faire des tragédies, si, leur faisant l'historique de la mienne, je leur montrais cette fatalité qui a semblé la poursuivre. Lue et reçue à correction douze jours avant la journée de Lutzen, où je fus assez heureux pour rejoindre mon régiment, corrigée, pour ainsi dire, sur les champs de bataille, interrompue à moitié dans une seconde lecture, par le trouble que la veille du 20 mars jetait dans la capitale, relue enfin et reçue quelques jours après cette dernière révolution, retardée par une foule d'obstacles qu'il était aussi difficile de prévoir que de surmonter, elle est arrivée au milieu de circonstances qui devaient la ruiner de fond en comble, et qui doivent nécessairement en atténuer le succès. Précédé sur le théâtre par une tragédie allemande qui n'a point encore épuisé toutes les larmes qu'elle devait faire répandre, cet ouvrage sévère ne pouvait espérer de lui disputer la foule; et comme si ce n'était pas assez de cette concurrence, la curiosité publique a été partagée, dès le lende-

main de la représentation, par la rentrée de l'actrice inimitable qu'un chagrin profond avait long-temps éloignée de la scène.

Il manquait encore à la bizarrerie de mon étoile les circonstances politiques au milieu desquelles cette tragédie a été représentée. Une secte s'est élevée, qui, prenant à la lettre la distinction des Francs et des Gaulois, voudrait venger les uns de l'usurpation des autres. Clovis n'est à ses yeux que le ravisseur de la Gaule, le créateur de l'aristocratie française; et je n'ai pas besoin de dire combien cette idée pouvait jeter dans un parti puissant des préventions défavorables contre ma pièce. Ce préjugé historique était en vain détruit aux yeux de la saine raison. En vain la critique en avait fait justice, et prouvé que les trois ou quatre mille sicambres baptisés avec Clovis n'étaient point la tige de nos trois ou quatre mille familles nobles; que la plupart des grands de sa cour étaient évidemment des Gaulois : que les uns et les autres s'étaient, par la suite des temps, croisés et confondus, et qu'il existe à peine une douzaine de

races qui aient la prétention de rattacher leur origine improbable à quelque soldat ou capitaine des bataillons du vainqueur de Syagrius. Mais ce préjugé reparaissait avec assez de force pour m'effrayer; et je ne pouvais me représenter sans frémir toute la puissance d'un principe.

D'autres, sur la foi de mes opinions philosophiques, s'efforçaient de me ruiner d'avance : des articles de journaux, des bruits de salon, des insinuations malignes, tendaient à indisposer mon auditoire. L'auteur, disait-on, est connu par des épîtres libérales, et sa tragédie sera bardée de déclamations contre les cours et en faveur de la liberté. On oubliait qu'à l'époque dont j'avais fait choix, cette liberté n'existait nulle part, et qu'il eût fallu pousser le libéralisme jusqu'au ridicule pour en saupoudrer une tragédie du cinquième siècle. Des rapports fâcheux m'arrivaient de tous les côtés. Un jeune homme avait déclaré dans le faubourg Saint-Germain qu'il viendrait me siffler pour m'apprendre à bien penser; une lettre anonyme me

menaçait d'une cabale ; et je n'avais pas besoin de ces nouvelles inquiétudes.

La toile se lève enfin ; on écoute, on applaudit. L'attention du public me confond d'admiration et de reconnaissance. Cette bienveillance me rassure ; aucune contestation ne s'élève, aucun signe d'improbation ne se manifeste : j'arrive au but ; je suis proclamé, et je m'apprête à jouir de mon triomphe. *O cæca mens hominum!* Le hasard me pousse, à neuf heures du soir, dans la cour du Palais-Royal : trois jeunes gens me précèdent, et mon nom frappe mes oreilles. La curiosité l'emporte : je les suis, je les écoute ; j'entends louer le style de Clovis, les caractères, et je me rengorge. Mais que deviens-je, grand Dieu ! lorsqu'un des interlocuteurs s'écrie qu'il est impossible aux véritables Français de soutenir mon ouvrage ; qu'il a été composé évidemment pour anéantir la liberté ; et que, tout libéral que je suis, je me suis mis dans une attitude ridicule. Je demeurai stupéfait à cette découverte. Les jeunes gens se perdirent dans la foule ; et, m'apitoyant sur le sort

des auteurs, reconnaissant les nouvelles entraves que l'esprit de parti allait donner à un art qui a tant besoin de liberté, affligé de l'injustice des hommes, je rentrai chez moi dans la morne attitude d'un poète sifflé.

Le lendemain trente personnes me visitent; je leur raconte mon aventure, et j'apprends qu'une foule de vers de ma pièce ont fait calomnier mes intentions; qu'on me prête tour à tour les sentimens opposés que je donne à mes personnages. Il est un vers sur-tout qui met tout Paris en rumeur. Les journaux monarchiques s'en sont emparés; ils l'ont pris pour texte de leurs déclamations contre Quiroga et Pépé; et Clovis, qui ne reçoit point la loi de ses soldats, fait à leurs yeux la satire des rois d'Espagne et de Naples. Pour le coup, je fus tenté de rire. Quoi! répondis-je, je parle d'un temps où les légions romaines venaient de massacrer une cinquantaine d'empereurs, de dicter des lois aux Césars de Rome et de Byzance, de bouleverser le monde par leurs rébellions sanguinaires; d'un temps où les Francs eux-mêmes

venaient de détrôner Childéric, de l'exiler, et d'égorger bientôt après le général qu'ils avaient mis à sa place; et lorsque ces mêmes Francs mutinés menacent le fils de ce Childéric, je ne pourrai point mettre un vers pareil dans la bouche d'un roi qui a cassé la tête à un de ses soldats pour le punir d'avoir fracassé un calice ! Savais-je que huit ans après que ce vers serait sorti de mon cerveau, par un phénomène unique dans l'histoire, deux armées soulevées devaient donner la liberté à leur patrie ? J'admire sans doute que la liberté se soit servie deux fois pour s'établir, des instrumens que la nature a faits pour la détruire; mais sera-ce une raison pour anéantir ce principe conservateur des États et des armées: que la force armée est essentiellement obéissante, principe si important qu'il a été consacré par les premiers fondateurs de la liberté française? Je crois être, en le soutenant, plus libéral que ceux-là même qui me blâment; et, sur la foi des lions d'Androclès et de Florence, je ne suis pas tenté de me fier au libéralisme de tous les lions de l'Afrique.

Mais, que dis-je! les rois d'Espagne et de Naples n'étaient point les seuls que j'eusse offensés dans ma tragédie. N'avais-je pas dit que le glaive n'affermissait pas les empires, qu'il valait mieux garder ses conquêtes que de les dévaster? Et n'insultais-je pas dans ces vers et dans une foule d'autres un conquérant malheureux que j'avais loué dans sa gloire? J'étais loin, je l'avoue, de m'attendre à un pareil reproche, et le lecteur le prendra peut-être pour une plaisanterie. Je l'ai pourtant sérieusement reçu; et il ne tenait qu'à moi de m'enorgueillir d'avoir composé une tragédie contre un homme qui faisait trembler l'Europe, dans un temps où le plus déterminé de nos royalistes aurait ri au nez de celui qui serait venu lui en prophétiser la chute.

Ce n'était rien encore, il me restait d'autres assauts à soutenir. Un homme me rencontre: « Vous voilà donc ministériel, me dit-il en m'abordant, votre pièce a été commandée par le ministère; votre Syagrius est un ventru, votre Clodéric un ultrà, votre Césaire un libéral, et Clovis, qui frappe à droite et à gauche, est le

prototype du système de bascule. » Oh! pour cette fois, je me crois à Charenton ou à Bicêtre. La patience m'échappe, et j'éclate à ma manière. « Non, monsieur, lui dis-je, je n'ai composé ma tragédie que pour le public et pour moi: je l'ai faite à une époque où ces sottes distinctions n'existaient point en France. Je ne sais ce que c'est que de plier ma muse aux commandemens du pouvoir. Je ne suis ni à un parti ni à un homme: je suis à moi, et ne serai jamais qu'à moi. Je n'obéis qu'à mes inspirations, sans examiner qui j'approuve ou qui je blâme. Quand le gouvernement, quel qu'il soit, marche dans les voies que je reconnais pour celles de la raison et de la justice, je le loue: quand il s'en écarte, je me tais. J'obéis comme citoyen à la loi de mon pays; je le défends comme soldat; mais comme poète, je ne dois rien à personne. Je tiens ma mission de la nature, et je la remplirai dans toute son indépendance. » Eh! quel était cet homme qui venait insolemment me taxer d'une vénalité que je méprise? Une espèce d'écrivain à la suite, un flatteur obligé de tous les gouvernemens qui le

paient, dont la plume s'est vendue trois fois à tous les despotismes, et qui n'attaque le pouvoir que pour se venger de n'être plus à sa solde.

C'est ainsi que, victime des circonstances qu'il n'était pas en ma puissance de prévoir ni d'éviter, j'ai vu calomnier mes opinions et mon caractère. Qu'on cherche, si l'on veut, mes principes politiques dans un discours ou une épître où je parle moi-même. C'est là seulement que je dois en répondre; et si je m'honore des suffrages de ceux qui les approuvent, je me console facilement du blâme qu'ils m'attirent. Ces principes n'ont rien que d'honorables à mes yeux, et l'expression en sera toujours franche et sincère. Mais dans une tragédie, dans un poème, je ne verrai jamais que mon sujet; je m'identifierai autant qu'il me sera possible avec mes personnages; je rendrai la physionomie du temps que je voudrai peindre, et non celle du temps où j'écrirai. La manière dont je compose ne me laisse point la faculté de m'appesantir sur les détails, de chercher des allusions, de flatter mes juges par l'analogie de leurs sentimens personnels avec les impressions

que je veux leur donner. Le hasard a tout fait dans Clovis, à l'exception d'un fragment que j'ai voulu y faire entrer, parce qu'il était dans les intentions de l'un de mes personnages. Je serai franc jusqu'au bout, et je déclare que c'est moi qui parle dans ces vers de Syagrius:

Sort affreux des États en proie aux factions !
Chacune a ses projets et ses opinions;
Et soit que le destin les élève ou les brise,
De l'intérêt public chacune s'autorise,
Égorge, au nom du peuple, un parti détrôné,
Ou poursuit, dans sa gloire, un parti couronné;
Et de tous ces discords dont le peuple est victime,
L'étranger seul profite, et nous en fait un crime.

CLOVIS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE

Pour la première fois, par les comédiens Français ordinaires du Roi, le 19 octobre 1820.

PERSONNAGES.

CLOVIS.
SYAGRIUS.
CLODÉRIC.
CÉSAIRE.
SINORIX.
HERMAN.
EUDOMIRE.
MATHILDE.

CLOVIS.

Acte Premier.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSAIRE, SINORIX.

SINORIX.

Je vous revois, Césaire, et je m'en crois à peine.
Dans les murs de Soissons quel projet vous ramène ?
Seul guerrier, qui peut-être, en ces temps corrompus,
Des Romains du vieux temps rappeliez les vertus,
Frère d'Égidius, ministre de Byzance,
Que promet aux Romains sa tardive existence?
Égidius est mort, et son malheureux fils
Est tombé comme nous dans les fers de Clovis.

CÉSAIRE.

Sinorix, je le vois, est digne de m'entendre.
Qui plaint sa liberté doit vouloir la reprendre.
Et Césaire à vos yeux peut trahir ses desseins,
Puisqu'il retrouve en vous un ami des Romains.
De vos regrets pourtant que faut-il que je pense ?
Vous en qui la valeur égale la naissance,
Dont le père et l'aïeul, morts sous nos étendards,
Des Sicambres deux fois ont sauvé ces remparts,
Vous embrassez leur cause et servez sous leur prince.

SINORIX.

Le sort au roi des Francs a livré nos provinces.
J'ai fait pour les sauver de glorieux efforts;
J'ai prodigué mon sang, affronté mille morts.
Mon devoir maintenant est de changer comme elles,
Pour alléger le poids de leurs chaînes nouvelles.
Admis dans cette cour, sans l'avoir souhaité,
J'ai souvent du Sicambre adouci la fierté.
Mais la Gaule au Sicambre est à regret soumise;
Et je brise son joug, si mon pays le brise;
Mon pays a mon cœur et mon premier serment.

CÉSAIRE.

Un grand cœur, Sinorix, jamais ne se dément.
Vous savez dès long-temps quelle haine m'anime
Contre ces étrangers dont le joug nous opprime,
Ces flots de conqérans, de qui l'avidité
Partage des Romains l'empire ensanglanté.
J'ai contre eux quarante ans éprouvé mon courage;
Et la haine en mon cœur triomphe encor de l'âge.
Cette haine partout cherche à les diviser;
Et l'un par l'autre enfin je les veux écraser.

SINORIX.

Je reconnais Césaire aux projets qu'il embrasse.

CÉSAIRE.

Deux éclatans succès en excusent l'audace.
Quand je vis l'Occident crouler de toutes parts,
Et siéger un Hérule au palais des Césars,
Je fuis vers l'Orient, que menaçaient encore
Ces mêmes étrangers, ces vainqueurs que j'abhorre.
Les deux Théodorics, unissant leurs exploits,

Sous les murs byzantins osaient dicter des lois.
Du timide Zénon j'éveille l'indolence ;
De ces rois insolens je romps l'intelligence.
L'un me défait de l'autre, et, trompant le vainqueur,
Du trône d'Occident je flatte sa valeur.
Le fier Théodoric s'élance en Italie.
Odoacre vaincu perd le trône et la vie ;
Et son rival dans Rome est à peine affermi,
Que je viens de Clovis lui faire un ennemi.

SINORIX.

Clovis, depuis trois mois, absent de nos rivages,
Au fond de la Thuringe a porté ses ravages.

CÉSAIRE.

J'ai tout appris, seigneur, en touchant ces États.
J'ai su que dans vos murs ayant peu de soldats,
Eudomire, sa sœur, régnait en son absence ;
Que le peuple à regret supportait leur puissance ;
Et que Syagrius, dans ce palais captif,
Inspirait aux Gaulois l'intérêt le plus vif.
Ces bruits inattendus changeant ma politique,

C'est à perdre les Francs que ma haine s'applique.
J'ai déja rallié quelques-uns des partis,
Que soustrait la licence aux armes de Clovis,
Vieux Romains, déserteurs des légions soumises,
Et fiers de soutenir mes justes entreprises.
Dix mille conjurés, de ces partis accrus,
Sous vos murs aujourd'hui doivent être rendus.
Faites choix à l'instant d'une troupe fidèle,
Confiez mes desseins, mon espoir à son zèle.
Que, cette nuit, les Francs dans ces lieux demeurés,
Soient tous dans leur sommeil surpris et massacrés.
Du feu de la révolte embrâsons nos campagnes.
Que le signal en flotte au sommet des montagnes.
Que Romains et Gaulois viennent de toutes parts
S'unir aux conjurés maîtres de ces remparts.
Marchons contre Clovis, fermons-lui nos frontières.
Les Gaulois, que la peur retient sous ses bannières,
Voleront dans nos bras et combattront pour nous.
Exterminons les Francs sous nos terribles coups.
Par nos premiers succès entraînons les timides.
Tournons vers l'Apennin nos phalanges rapides.
Chassons Théodoric; et sur le Mont Sacré
Relevons des Romains l'étendard révéré.

SINORIX.

Je marche aveuglément où Césaire m'appelle;
Mais vous comptez en vain qu'à son devoir fidèle
Le fils d'Égidius seconde nos desseins.
Il n'est plus pour son cœur ni Gaulois, ni Romains.
Il ne voit qu'Eudomire, et séduit par ses charmes....

CÉSAIRE.

Qu'entends-je! Pour lui seul la Gaule a pris les armes.
S'il ne marche avec nous, j'ai perdu mes efforts.
Voilà, cher Sinorix, le fruit de nos discords.
On s'arme pour un homme et non pour la patrie!
Espérons cependant; et par mon industrie,
Par son respect pour moi, cherchons à l'attirer...

SINORIX.

Le voici, je vous laisse, et vais tout préparer.

SCÈNE II.

SYAGRIUS, CÉSAIRE.

SYAGRIUS.

Est-ce vous que j'embrasse ? Et quel dieu tutélaire
Remet Syagrius....

CÉSAIRE.

Es-tu fils de mon frère ?
Sais-tu par quelles mains Égidius est mort ?

SYAGRIUS.

Pour être malheureux et trahi par le sort,
Ai-je perdu, seigneur, mes droits à votre estime ?
Des rigueurs du destin me faites-vous un crime ?
Qu'un vulgaire frivole en ses opinions
Juge en nous les effets et non les actions ;
Et chargeant un grand cœur des torts de la fortune,
Préfère un crime heureux à la noble infortune ;

Mais vous, Césaire, vous, insulter à mes fers !
Contemplez mes combats et non pas mes revers.

CÉSAIRE.

Oui, mon fils, de ce nom permets que je te nomme,
Je connais ta vaillance et ton amour pour Rome.
Mais c'est peu qu'en héros mon fils ait combattu ;
Le malheur est souvent l'écueil de la vertu.
Ne sens-tu rien en toi qui répugne à ta gloire ?
Parle-moi sans détour, je suis prêt à te croire.

SYAGRIUS.

Vous nous quittiez, seigneur, quand les Francs révoltés,
Des mœurs de Childéric justement irrités,
Rejetant de leur sein un monarque adultère,
Sur le pavois royal élevèrent mon père.
Mais vous n'ignorez pas qu'Égidius trompé
Descendit en mourant de ce trône usurpé.
Fier et digne du sang qui coule dans mes veines,
J'assemblai les débris des légions romaines,
Et Clovis, dans ces murs me venant insulter,
J'acceptai le combat qu'il me fit présenter.

La victoire entre nous fut long-temps suspendue ;
Mais enfin dans nos rangs il s'ouvrit une issue,
Y porta le désordre, et la mort, et l'effroi.
J'y fus percé de coups et sauvé malgré moi.
Je crus chez Alaric trouver une retraite
Et forcer ce monarque à venger ma défaite ;
Mais, au seul nom des Francs, Alaric alarmé,
Me vendit à leur roi qui m'avait réclamé ;
Le ciel voulut alors, soit faveur, soit disgrâce,
Qu'au moment où mes yeux revirent cette place,
Clovis, loin de la Gaule, eût cherché les combats :
Eudomire, en son nom, gouvernait ses États.
Pardonnez les aveux qu'il me reste à vous faire.
Un malheureux s'attache à qui plaint sa misère.
J'étais jeune, captif, sans secours, sans espoir,
Quitte envers les Romains, quitte envers mon devoir,
Je trouvai des égards, des soins, de la clémence ;
Et cédai, sans rougir, à ma reconnaissance.
J'aime, je suis aimé, j'en fais tout mon bonheur,
Et la sœur de Clovis dispose de mon cœur.

CÉSAIRE.

Toi, prendre chez les Francs une épouse et des maîtres !

Le fils d'Égidius, celui dont les ancêtres
Deux fois du consulat ont reçu les honneurs!
Toi qui peux aspirer aux suprêmes grandeurs!
Patrice des Romains, rends-toi plus de justice;
Et sache au moins d'un roi distinguer un patrice.
Le grand Aétius qu'ont vu mes jeunes ans,
Avait contre Attila vingt rois pour lieutenans.
La haine est pour ton cœur le seul vœu légitime;
La vengeance un devoir, et ton amour un crime.

SYAGRIUS.

Eh! que puis-je, seigneur, captif et désarmé,
Au fond de ce palais par Clovis enfermé,
Quand les Gaulois vaincus l'ont reconnu pour maître?

CÉSAIRE.

Ils abhorrent les Francs, et te l'ont fait connaître.

SYAGRIUS.

Oui, quelques mécontens toujours prêts à changer.
Je les cherchais en vain au moment du danger

Ces esprits inconstans que tout frein importune ;
Qui se font une loi de n'en souffrir aucune.
Ils appelaient Clovis ; il leur pèse aujourd'hui.
Ils se plaignaient de Rome, ils se plaignent de lui.
On fait, dès qu'on est roi, de ingrats et des traîtres ;
Et le bonheur du peuple est d'accuser ses maîtres.

CÉSAIRE.

Non, c'est un peuple entier qui, loin d'être abattu,
Sous le joug du Sicambre a gardé sa vertu.
Du Sicambre dix fois il se vit la conquête.
Dix fois après l'orage il releva sa tête,
Et rendit aux forêts un vainqueur abhorré.
Le sceptre de Clovis n'est pas mieux assuré.
J'ai vu tous les Gaulois courir sur mon passage,
A l'aspect d'un Romain rougir de l'esclavage,
S'alarmer pour tes jours, condamner ton repos ;
Demander à grands cris leur chef et leurs drapeaux.
Enfin, de ton aveu ma promesse les flatte ;
Et c'est même en ton nom que la révolte éclate.

SYAGRIUS.

En mon nom! quoi! seigneur, et sans me consulter !

CÉSAIRE.

Césaire en le faisant aurait cru t'insulter.

SYAGRIUS.

Rome n'est plus, seigneur, et n'a point à Byzance
Légué ses faibles droits à mon obéissance.

CÉSAIRE.

La Gaule est ton pays, et c'est lui que tu sers.

SYAGRIUS.

Respectez son repos.

CÉSAIRE.

Je veux briser ses fers.

SYAGRIUS.

Eh! depuis cinq cents ans la Gaule est-elle libre?

Esclaves malheureux des despotes du Tibre,
Du jour où les Romains ont paru sur ces bords,
Nous prodiguons pour eux du sang et des trésors.
Le vainqueur nous traîna dans les champs de Pharsale.
Il affermit par nous sa puissance fatale;
Et nous légua, pour prix de nos soumissions,
Et la guerre civile et les proscriptions.
Vingt tyrans sont venus dans nos sanglantes plaines,
Se disputer l'empire et nous forger des chaînes;
Des soldats sans valeur par l'intrigue élevés,
Des meurtriers sans nom et de sang abreuvés,
Des Verrès, que leurs vols dérobaient aux supplices,
Des Nérons, dont l'audace ennoblissait les vices;
Sais-je, enfin, les brigands que ce peuple orgueilleux,
A reçus pour Césars et mis au rang des dieux!
Les combats, la discorde, et même la victoire
Épuisent ce colosse; il s'écroule sans gloire.
Le Nord vomit alors de ses antres impurs
Des peuplades sans mœurs, des conquérans obscurs,
Qui, dans Rome cherchant les dépouilles du monde,
Tournent vers nos climats leur fureur vagabonde.
Le meurtre, le pillage et les embrasemens
Signalent leur passage ou leurs débordemens,
Et ce n'est point assez de carnage et de guerre!

Et vous n'êtes point las d'ensanglanter la terre !
Qu'espèrent les Gaulois quand Rome est dans les fers?
Attachés à son sort, partageons ses revers.
S'il plaît aux immortels que, malgré leur courage,
Les Gaulois d'un vainqueur soient l'éternel partage ;
S'il est vrai que les Francs se montrent glorieux
De la même origine et des mêmes aïeux,
Puisque la Gaule enfin trouve un roi magnanime,
Qui la traite en sujette et non pas en victime,
Qui connaît ses malheurs et les veut réparer,
Dans les bras de Clovis laissez-la respirer.

CÉSAIRE.

Ainsi donc sur ta gloire emportant la balance
Ton amour...

SYAGRIUS.

Arrêtez ; Eudomire s'avance.

SCÈNE III.

MATHILDE, SYAGRIUS, EUDOMIRE, CÉSAIRE, GARDES.

EUDOMIRE.

Clovis a triomphé, seigneur, et dans ce jour
Il m'annonce à la fois sa gloire et son retour.
Une raison puissante, et que je dois vous taire,
A ses yeux quelque temps me force à vous soustraire.

SYAGRIUS.

Moi, madame!

CÉSAIRE.

A ses jours voudrait-il attenter?

EUDOMIRE.

Est-ce en proscrit, seigneur, qu'on me le voit traiter?

Vous ai-je refusé cette longue entrevue?
Ai-je mis sur vos pas une garde assidue?
Il est dans ce palais aussi libre que moi.

CÉSAIRE.

Vous craignez cependant la présence du roi.
Madame, pardonnez aux terreurs de Césaire.
Mais l'usage des Francs, le meurtre de mon frère,
Ont droit de m'alarmer pour les jours de son fils.
Quels que soient pour vos vœux les égards de Clovis,
Son peuple et ses guerriers chérissent la vengeance,
Et peuvent d'un grand cœur enchaîner la clémence.

EUDOMIRE.

Tels furent nos aïeux et leurs sanglans arrêts.
Mais les Francs ne sont plus cachés dans leurs forêts.
Au grand jour maintenant l'Europe les contemple;
Et Clovis est venu pour leur servir d'exemple.

SYAGRIUS.

Je ne partage point, madame, ces frayeurs;

La mort est peu de chose après tant de malheurs :
Je l'ai cent fois bravée ; et le soin de la vie
Passe aux yeux d'un guerrier pour une ignominie.
Mais je tiens à l'amour, à vous, à votre foi ;
Et la crainte en mon cœur pénètre malgré moi.
On parle d'un héros, qui, par un grand courage,
Sur Clovis et les Francs a pris quelque avantage ;
Qui, des rois de Cologne héritier orgueilleux,
A mis à vos genoux sa couronne et ses vœux.
Clovis ne pourrait-il protéger sa tendresse?

EUDOMIRE.

Je serai de ma main souveraine maîtresse :
Mon frère, qu'un tel soin n'importuna jamais,
De Clodéric peut-être ignore les souhaits.
Cessez de redouter ce courtisan sauvage,
Qui toujours alteré de sang et de carnage,
Par des fureurs toujours prêt à se signaler,
Semble mettre sa gloire à me les étaler.
Dans cette âme superbe et de meurtres nourrie,
Que les pleurs des vaincus n'ont jamais attendrie,
Un sentiment d'amour a-t-il pu pénétrer?
Quand il l'éprouverait pourrait-il l'inspirer?

Laissez là Clodéric, ses feux, son diadème.
C'est bien assez....

MATHILDE.

Madame, il approche lui-même.

EUDOMIRE.

Sortez; que dans ces lieux il ne vous trouve pas.

SCÈNE IV.

MATHILDE, EUDOMIRE, CLODÉRIC, CÉSAIRE, Gardes.

EUDOMIRE.

C'est vous, prince! Clovis marche-t-il sur vos pas?
Sa victoire en nos murs à peine est proclamée.

CLODÉRIC.

Il a de quelques jours devancé son armée;

Et, dans les champs de Rheims quittant ses étendards,
Avec sa cour, madame, il entre en ces remparts.
Je le laisse au milieu d'une foule importune,
Qu'attire autour de lui l'éclat de sa fortune,
Montrer le plus vaillant, le plus heureux des rois,
Et jouir en vainqueur du fruit de ses exploits.
Pour moi qu'un seul objet en ce palais ramène,
Qu'un invincible amour à vos attraits enchaîne,
Qui, sortant des combats, n'ai plus d'autre devoir,
D'autre vœu, d'autre soin que celui de vous voir....

EUDOMIRE.

Seigneur, je dois me rendre au-devant de mon frère.

CLODÉRIC.

N'auriez-vous pas plutôt à craindre se colère?

EUDOMIRE.

Moi! prince!

CLODÉRIC.

Ignorez-vous ce qu'il vous a promis ?
Ses arrêts souverains sont-ils bien accomplis?
N'avez-vous point des Francs abusé l'espérance,
Le fils d'Egidius....

EUDOMIRE.

Il est en ma puissance.
Clovis peut aujourd'hui disposer de son sort.
Je l'ai mis dans les fers.

CLODÉRIC.

Madame, il le croit mort.

EUDOMIRE.

J'avais lieu de penser que cette loi sévère
Entre Clovis et moi devait être un mystère;
Mais que mon souverain vous ait instruit ou non,
Seigneur, c'est à lui seul que j'en rendrai raison.
Paraissez devant lui, ministre de Byzance,

Vous n'avez point sujet de craindre sa présence.
Votre message ici ne peut que l'honorer ;
Et je ne promets rien qu'on ne doive espérer.

SCÈNE V.

CLODÉRIC, CÉSAIRE.

CLODÉRIC, *à part.*

C'est trop long-temps souffrir un dédain qui m'offense.
On vous flatte, seigneur, d'une vaine espérance ;
S'il est vrai qu'un Gaulois, un esclave abhorré,
Soit l'indigne rival qu'elle m'a préféré,
Ce n'est point vainement que la mort le réclame ;
Et puisqu'à la vengeance on a réduit ma flamme,
Devrait-on de Clovis désarmer le courroux,
Aux yeux de Clovis même, il mourra sous mes coups.

SCÈNE VI.

CÉSAIRE, SEUL.

Et pour exterminer cette race inhumaine,

2.....

L'univers conjuré n'embrasse point ma haine !
De tout ce que j'apprends songeons à profiter.
Le retour de Clovis ne fait que m'exciter.
Il est seul, dans nos mains nous tenons le barbare ;
Syagrius, instruit du sort qu'on lui prépare,
Lui-même à nos complots viendra se rattacher....
Mais il est dans les fers ; comment l'en arracher ?
N'ai-je pas Eudomire ? Et l'amour qui l'anime
Saura bien à Clovis dérober sa victime.
On vient ?....

SCÈNE VII.

CÉSAIRE, SINORIX.

CÉSAIRE.

C'est vous ! Que fait le Sicambre orgueilleux ?

SINORIX.

Entouré des soldats qu'il retrouve en ces lieux,
Il donne en arrivant quelques soins à l'empire.

CÉSAIRE.

Vos amis sont-ils prêts ?

SINORIX.

Je venais vous le dire.

CÉSAIRE.

Conservent-ils encor des sentimens romains ?

SINORIX.

Tous ceux que j'ai pu voir approuvent nos desseins.
J'avoûrai cependant que leur haine étonnée,
Du retour de Clovis a paru consternée ;
Mais quand ils ont appris que, loin de ces remparts,
Clovis derrière lui laissait ses étendards,
Ils ont repris courage ; et témoin de leur zèle....

CÉSAIRE.

Au fils d'Égidius portez-en la nouvelle.

SINORIX.

Il nous sert !

CÉSAIRE.

Dites-lui que ses jours sont proscrits.

SINORIX.

Grand Dieu !

CÉSAIRE.

C'est un secret que ma haine a surpris.
Tandis qu'auprès du roi remplissant mon message,
Je saurai l'éblouir par un trompeur hommage,
Allez à son captif promettre vos secours;
De ses libérateurs rendez-lui les discours.
Si Clovis lui fait grâce et respecte sa vie ;
S'il consent à me suivre au fond de l'Italie,
Des Gaulois conjurés je lui prête l'appui ;
Et, retenant le fer que j'ai levé sur lui,
Je me sers du Sicambre avant de le détruire ;

Mais si mes vains efforts ne peuvent le séduire,
Que son règne finisse, et, de son sang couverts,
De Rome qui m'attend courons briser les fers.

FIN DU PREMIER ACTE.

Acte Second.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUDOMIRE, HERMAN, CLOVIS, CLODÉRIC, FRANCS ET GAULOIS.

CLOVIS.

Oui, ma sœur, la victoire est fidèle à nos armes.
La Thuringe soumise a payé de ses larmes
Les attentats d'un roi qui m'osait outrager.
Ses guerriers contre moi n'ont pu le protéger.
Vous ne le verrez plus par d'éternelles guerres,
De mes Francs, qu'il déteste, ensanglanter les terres,
Et, des rois nos aïeux profanant les tombeaux,
Vers l'Allemagne encor rappeler mes drapeaux.
Tremblant dans les forêts où mon bras le rejette,
Il me laisse en repos achever ma conquête,
Et fonder sur ces bords l'empire glorieux

Qu'au sang de Pharamond assignèrent les dieux.
Clodéric, je vous dois une part de ma gloire.
Votre exemple a conduit mes Francs à la victoire.
Partagez aujourd'hui le prix que j'en reçois,
Et l'hommage éclatant qu'on rend à mes exploits...

CLODÉRIC.

Vos Francs ont combattu sous les yeux de leur maître:
Les soldats d'un héros aspirent tous à l'être.
Leur vaillance en tous lieux eût triomphé sans moi.
J'ai moi-même suivi l'exemple de leur roi;
Et, fier de l'amitié dont un héros m'honore,
Mon plus ardent désir est de le suivre encore
Partout où sa valeur voudra me présenter
Des États à soumettre et des rois à dompter.

CLOVIS.

Je ne laisserai point languir votre courage,
Clodéric, le repos n'est pas fait pour notre âge?
Un oracle prétend que, sous les mêmes lois,
Doivent fleurir un jour les Francs et les Gaulois;
Que cette nation, d'âge en âge admirée,

De l'empire romain passera la durée.
Et nous pourrions, plongés dans un honteux loisir,
Laisser à nos enfans l'honneur de l'accomplir !
Et sur la Seine encor s'arrêtent nos limites!
Et de ces régions à nos armes prédites,
La plus belle moitié reste à des potentats
Plus vils que les Romains qu'a dépouillés mon bras !
Des Pictes fugitifs retiennent l'Armorique !
Du sol des OEduens à la terre helvétique,
De ses frères vaincus barbare meurtrier,
Règne de Gaudéric l'exécrable héritier !
Les peuples d'Aquitaine et de l'Occitanie
Du joug des Visigoths souffrent l'ignominie !
A mon glaive échappés quelques Romains épars
Dans mes propres États conservent des remparts ;
Et des Saxons, errans sur nos mers et nos plages,
La Loire et la Neustrie accusent les ravages !
C'en est trop, ce partage est un affront pour nous ;
Qu'ils nous cèdent la Gaule, ou tombent sous nos coups.
Le ciel fit ces climats pour les lois d'un seul maître.
Sous le nom de mes Francs la Gaule doit renaître,
S'unir à ma fortune, et retrouver la paix,
Que Rome en ces discords ne lui donna jamais.
Herman, faites entrer l'envoyé de Byzance.

Clodéric, ce ministre arme ma défiance;
Quelques projets obscurs en ont dicté le choix.
Observez son escorte et sur-tout les Gaulois.

SCÈNE II.

EUDOMIRE, CLOVIS, CÉSAIRE, HERMAN,
ROMAINS, FRANCS ET GAULOIS.

CÉSAIRE.

Quelque douleur qu'excite en mon âme attendrie
L'aspect des conquérans de ma triste patrie,
Il m'est doux aujourd'hui de reposer les yeux
Sur un roi, digne au moins de la faveur des cieux,
Et qui, sachant unir la clémence au courage,
Du règne des Trajans nous offre quelque image.
Heureux, si la fortune eût remis dans vos mains
Les peuples d'Italie et sur-tout les Romains!
Mais sous un joug de fer l'Italie est courbée;
Sous d'obscurs conquérans Rome, hélas! est tombée;
Et celle qui jadis fit le destin des rois,
Dans ses adversités porte envie aux Gaulois.

Que dis-je! l'étranger à qui Rome est soumise,
En a pris le génie après l'avoir conquise.
Déja même, oubliant ce qu'il peut nous devoir,
Il voudrait à Zénon égaler son pouvoir;
Et si notre faiblesse eût souffert ce partage,
Vous l'auriez vu déja revendiquer l'hommage
Des rois de l'Occident, que ce nouveau César
Voudrait voir à ses pieds et traîner à son char.
Zénon n'a point voulu qu'on vous fît cette offense.
Votre gloire, seigneur, vous protège à Byzance;
Et tel est à ses yeux l'éclat de vos exploits,
Que s'alliant à vous, et rangeant sous vos lois
Tout ce qui reste ici de milices romaines,
Zénon vous a placé parmi ses capitaines.
Contre Théodoric marchez donc avec nous;
Confondez son orgueil et prévenez ses coups.
Devenez des Romains le vengeur et l'idole,
La pourpre des consuls vous suit au Capitole.

CLOVIS.

Ces honneurs, j'en conviens, sont faits pour me tenter;
Mais Clovis à ce prix ne les peut accepter.
Que dans Rome à son gré Théodoric commande;

Au titre de César que sa fierté prétende;
Qu'au bruit de ses projets réveillant les Romains,
D'une Rome nouvelle il rêve les destins;
Que, dégradant le trône où le ciel les fit naître,
Vingt rois au Capitole aillent le reconnaître;
De l'hommage des Francs il pourra se passer,
Et sait trop qui je suis pour jamais y penser.
Mais je croirais trahir l'honneur du diadème,
Et donner à César quelques droits sur moi-même,
Si contre mes pareils j'allais vous soutenir,
Et reconnaître en vous le droit de les punir.
Ce n'est point pour servir que j'ai ceint la couronne.
Je me fais rendre hommage et n'en dois à personne.
Je sais que dans Byzance on tient d'autres discours,
Et, s'il faut avec vous m'expliquer sans détours,
Tous ces titres d'honneur que Zénon nous dispense,
Tendent à nous marquer du sceau de sa puissance.
Qui n'a pu retenir l'Occident sous ses lois,
Veut du moins à son trône en rattacher les rois;
Et quelque souverain que Rome ait en partage,
Son sceptre à vos Césars fera toujours ombrage.
Odoacre y régnait, vous l'avez renversé.
Sur son trône sanglant Théodoric placé
Offense votre orgueil; sa ruine est jurée.

On veut que par mes mains Rome en soit délivrée ;
Et ceux qui d'un tel coup m'ont réservé l'honneur,
Ont peut-être déja nommé mon successeur.

CÉSAIRE.

Du vulgaire des rois Byzance vous sépare,
Et ne voit pas les Francs comme un peuple barbare.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'à soutenir ses droits
Rome vient appeler et ce peuple et ses rois.
Votre aïeul Mérovée, aux champs Catalauniques,
Servait d'Aétius les efforts héroïques,
Quand l'impie Attila, fléau des nations,
Vit arrêter le cours de ses destructions.
De tout sang étranger distinguant vos familles,
Un décret du sénat permettait à vos filles
D'aspirer, de monter au trône des Césars,
De régner avec eux sur le peuple de Mars.
A vaincre sur vos pas l'aigle est accoutumée,
Nos Césars à des Francs ont confié l'armée.
Leurs bras ont soutenu le poids du consulat.
Arbogaste a long-temps disposé de l'État;
Et plus d'un Franc, seigneur, combattant pour lui-même,
Des Césars d'Occident a ceint le diadème.

CLOVIS.

Oui, Magnence autrefois eut cette ambition;
Mais je suis roi des Francs et je tiens à ce nom.
Dans les arrêts du ciel comme dans ma pensée,
Du royaume des Francs la limite est fixée.
Le sceptre d'Occident n'est qu'un brillant fardeau,
Et la Gaule me semble un partage assez beau.
Rendez grâce en mon nom au maître de la terre.

CÉSAIRE.

Sans votre appui, seigneur, nous tenterons la guerre.
Le ciel d'un œil plus doux pourra nous regarder.
Mais il est un bienfait que j'ose demander :
Mon frère, dont la mort, pour vous si fortunée,
Des Gaulois et des Francs fixa la destinée,
Ne m'a laissé qu'un fils plus malheureux que lui.
Il est mon seul espoir, je suis son seul appui,
Et César de mes soins attend sa délivrance.

CLOVIS.

Le fils d'Égidius, soustrait à ma clémence....

EUDOMIRE.

Il attend dans les fers vos ordres souverains.

CLOVIS.

Quoi, madame!

CÉSAIRE.

Ordonnez, seigneur, de ses destins.

CLOVIS.

On ira de ma part vous les faire connaître.

SCÈNE III.

EUDOMIRE, CLOVIS.

CLOVIS.

Il vit! et devant moi vous osez reparaître,

EUDOMIRE.

Sa mort eût offensé votre gloire et les dieux.

CLOVIS.

Dès qu'elle est nécessaire, elle est juste à mes yeux.

EUDOMIRE.

De perfides conseils trop souvent nous égarent,
Et de tels attentats jamais ne se réparent;
Qu'a fait Syagrius pour être condamné?

CLOVIS.

Quoi donc? oubliez-vous de quel sang il est né?
Aux affronts de ma race êtes-vous étrangère?
Et si ce n'est assez du crime de son père,
Ne dois-je pas trembler, tant qu'il verra le jour,
Que son nom des Gaulois ne réveille l'amour?
Vous savez quels desseins médite mon courage.
De tous les champs Gaulois grossir mon héritage,
Assurer à mes fils un sceptre chancelant,

Que mes faibles aïeux n'ont tenu qu'en tremblant;
Fixer dans ces climats ma nation errante,
Soumettre au frein des lois sa fougue indépendante,
Voilà les sentimens, les projets de son roi.
Ce que ma race enfin peut attendre de moi.
Mais j'ai trop d'ennemis pour que j'en laisse vivre,
Alors que dans mes fers la victoire les livre.
Ouvrez les yeux, ma sœur, et voyez mes dangers.
Je ne vous parle point de ces rois étrangers,
Dont la Gaule s'indigne, et de qui ma prudence
Doit pour ma sûreté prévenir l'alliance;
Mais ces rois de mon sang, qui, sourdement ingrats,
M'auraient déja trahi s'ils ne me craignaient pas;
Ces Gaulois, dont l'orgueil, le culte opiniâtre
Ne voit encore en moi qu'un barbare idolâtre,
Que la victoire à peine attache à mes destins,
Que cinq cents ans de gloire attachaient aux Romains,
Qu'enhardit la bonté, qu'aigrit la tyrannie,
Et qui des factions conservent le génie;
Ces Francs mêmes si fiers, si jaloux de leurs droits,
Qu'irrite à chaque instant l'autorité des rois,
Je n'ai point oublié qu'ils ont chassé mon père;
Qu'en un riche pillage un soldat téméraire,
Arrachant de mes mains un vase précieux,

D'un coup de hache osa le briser à mes yeux.
Princesse, croyez-moi, ma tâche est difficile;
Le temps est encor loin, où, vainqueur et tranquille,
Clovis pourra goûter le fruit de ses travaux;
Et je ne puis régner qu'en perdant mes rivaux.

EUDOMIRE.

Non, cette politique est injuste et barbare;
Laissez au roi des Huns, au Vandale, au Bulgare,
Leur féroce vengeance et leurs sanglans lauriers.
C'est la loi des brigands et non pas des guerriers.
Si des peuples contre eux elle excite la haine,
Présentez aux vaincus une loi plus humaine.
Faites-leur espérer un conquérant plus doux:
Que du sein de leurs fers ils soupirent pour vous.
Donnez aux Francs des mœurs plus dignes de leur gloire.
Instruits par les Romains dans l'art de la victoire,
Les Francs, dans les combats, ne trouvent plus d'égaux;
Donnez-leur des vertus que n'ont point leurs rivaux.

CLOVIS.

Dès qu'un peuple est soumis, ma colère s'arrête.

A l'égal de mes Francs j'ordonne qu'on le traite;
Mais les chefs sont à craindre, et je tiens de Brennus
Que la loi de la Gaule est : Malheur aux vaincus !

EUDOMIRE.

Eh bien ! connaissez donc mon âme tout entière.
Celui que va frapper votre main meurtrière
Est l'objet adoré de mes plus tendres vœux.

CLOVIS.

Vous l'aimez ?

EUDOMIRE.

Et son cœur brûle des mêmes feux.
N'en redoutez jamais d'entreprise funeste.
De ses droits à vos pieds il dépose le reste;
Et jamais vos sujets, vos plus fermes soutiens,
N'ont fait pour vous des vœux plus ardens que les siens.
Que dis-je ! il n'est plus temps de consommer le crime.
On ne peut plus dans l'ombre égorger la victime.
Le fils d'Egidius s'est montré près de moi,

Libre, tranquille, heureux et comptant sur ma foi.
Byzance le protége : elle sait qu'il respire ;
Aux yeux de l'univers ordonnez qu'il expire.

CLOVIS.

Suis-je Clovis, grands dieux ? C'est la première fois
Qu'on ose impunément se jouer de mes lois.
C'est peu ; loin d'abjurer sa désobéissance,
On se fait de ses torts des droits à ma clémence ;
On me brave ; on m'expose ; et j'hésite à punir ?

EUDOMIRE.

Je vous sers, je vous aime, et ne puis vous trahir.
Ces nœuds à votre gloire ont-ils rien de contraire ?
Qu'est-il de plus utile à l'État, à mon frère,
Que le chef des vaincus, loin de vous traverser,
S'en vienne au second rang près de vous se placer ;
Abjure entre vos mains ses droits et sa vengeance,
Et serve enfin d'exemple à leur obéissance ?
Plus on l'aime, seigneur, plus sa soumission
Doit être un sûr obstacle à la rébellion.
L'amour qu'on a pour lui devient votre partage.

Les Gaulois sont vaincus ; cet hymen les engage.
Sa mort vous déshonore et les doit irriter.
Acceptez son hommage ; ils viendront l'imiter.

CLOVIS.

Le zèle qu'il fait voir ne peut être sincère.
Jamais dans son vainqueur il ne verrait un frère.
Ce sont là des affronts qu'on ne peut oublier..

SYAGRIUS, *dans la coulisse.*

Laissez-moi.

EUDOMIRE.

Dieux ! c'est lui !

CLOVIS.

Qui donc?

SCÈNE IV.

EUDOMIRE, CLOVIS, SYAGRIUS, SINORIX.

SYAGRIUS.

Ton prisonnier.
On veut que je t'évite et craigne ta présence.
On te peint à mes yeux altéré de vengeance,
Prêt à frapper dans l'ombre un ennemi vaincu,
A punir un guerrier de t'avoir combattu.
Je ne crains ni ne fuis; je t'apporte ma tête.
Par ma mort, si tu veux, assure ta conquête;
Mais quel que soit l'arrêt qui dispose de moi,
Dicte-le sans détour, je l'attends sans effroi.

CLOVIS.

Ton audace me plaît et te sauve la vie.
Oui, j'avais ordonné qu'elle te fût ravie.
Dans un sang ennemi je croyais me plonger;
Et tes jours pour les miens n'étaient pas sans danger.
Mais tu viens; je t'accueille et fléchis ma colère.
Sois libre.

SYAGRIUS.

J'ose attendre une faveur plus chère.

CLOVIS.

Je t'en crois digne...

EUDOMIRE.

Il l'est, et sa constante foi...

CLOVIS.

Princesse, vos raisons n'en seraient pas pour moi :
Je n'ai de passions que la gloire et l'empire.
Tous ces vains sentimens que la nature inspire,
Ces devoirs qu'elle impose aux vulgaires humains,
Les plus chers intérêts, les titres les plus saints,
Les nœuds du sang, l'hymen, l'amitié, l'amour même,
Ne sont rien pour Clovis auprès du diadème.
Sois l'époux de ma sœur ; mais pour ta sûreté
Garde avec moi toujours cette sincérité.
Crains de me rappeler quel sang te donna l'être ;

Et sois tel à mes yeux que tu viens de paraître.

SYAGRIUS.

Je ne sus jamais feindre, et le ciel m'est témoin...

CLOVIS.

Laisse-là tes sermens ; je n'en ai pas besoin.
Ce sont de faibles nœuds ; l'intérêt seul nous lie.
Tu remets en mes mains ta fortune et ta vie,
C'est mon plus sûr garant, c'est à toi d'y songer.

SCÈNE V.

EUDOMIRE, SYAGRIUS, SINORIX.

SYAGRIUS.

Un cœur où vous régnez peut-il jamais changer ?
Quels liens, quels garans sont plus forts que vos charmes?

EUDOMIRE.

Césaire vous attend ; dissipez ses alarmes,

Dites-lui que mon frère a comblé notre espoir ;
Mais songez qu'Eudomire a besoin de vous voir.

SCÈNE VI.

SYAGRIUS, SINORIX.

SYAGRIUS.

Porte-lui de ces nœuds la nouvelle imprévue.
Je l'avoue à regret, je redoute sa vue.
Il condamne un amour que je ne puis dompter.
Il me trouble, il m'impose, et je dois l'éviter.

SINORIX.

Il aime votre gloire et voudrait vous la rendre.

SYAGRIUS.

Des Gaulois asservis que pouvons-nous attendre !
Ils m'ont vu dans les fers et faiblement gardé,
Traverser le pays où j'avais commandé.
Qu'ont-ils fait pour ma gloire? Ont-ils repris les armes?

Je n'ai rien obtenu que des vœux et des larmes.

SINORIX.

Ils s'armaient aujourd'hui pour briser vos liens.

SYAGRIUS.

Leurs vœux sont accomplis ; reporte-leur les miens.

SINORIX.

Il n'est plus temps, seigneur.

SYARIUS.

Que prétend votre zèle?

SINORIX.

Ils seraient morts pour vous, mourez pour leur querelle.

SYAGRIUS.

Insensés !

SINORIX.

Vos périls n'ont fait que rapprocher
Des cœurs, dont les ennuis brûlaient de s'épancher.
Tous ont avec la peur dépouillé la contrainte;
Aux plaintes qu'on leur fait ajoutent quelque plainte;
Racontent leurs malheurs, enflamment leurs amis
De leurs ressentimens trop long-temps endormis:
Et la haine de tous croissant de tant de haines,
Ils demandent vengeance en agitant leurs chaînes.
« Montrons-nous, disent-ils, les fils de ces Gaulois,
» Dont l'Europe et l'Asie admiraient les exploits.
» Leur nom fleurit encore en Grèce, en Ibérie;
» Des plus riches cités qu'enferme l'Insubrie,
» Leur fer victorieux creusa les fondemens;
» Et leur gloire a partout laissé des monumens.
» Rappelons ces héros par qui fut mis en cendre
» Le trône redoutable où naquit Alexandre,
» Qui, sur le mont sacré bravant Rome et ses dieux,
» Soutinrent de Brennus le glaive injurieux.
» Il fallut que César naquît pour les abattre;
» Il fallut que neuf ans César vînt les combattre.
» Ils n'ont reçu de fers que de ce grand pouvoir
» De qui Rome elle-même en devait recevoir. »

Ces mots ont réveillé leur antique vaillance,
L'amour de la patrie et de l'indépendance;
Et Clovis à leurs yeux n'est qu'un usurpateur,
Un barbare étranger qu'a proscrit leur fureur.

SYAGRIUS.

Le vôtre les égare et leur ouvre un abîme.
Mais leur crédulité n'en sera point victime;
Ils entendront ma voix; venez, je vous suivrai,
Vous aggraviez leurs maux, et je les finirai.

SCÈNE VII.

SYAGRIUS, CLODÉRIC, SINORIX.

CLODÉRIC.

C'est donç toi, qui, brûlant d'une flamme insolente,
Oses à Clodéric disputer une amante.

SYAGRIUS.

Oui, seigneur, et Clovis vient de me l'accorder.

CLODÉRIC.

Renonce à ton hymen.

SYAGRIUS.

Qui l'ose commander ?

CLODÉRIC.

Tout un peuple indigné d'un choix qui l'humilie,
Un rival qui te hait, dont la voix te défie ;
Et dont le cimeterre, interprète des dieux,
Te prouvera bientôt qui le méritait mieux.

SYAGRIUS.

J'ai de mon sang souvent acheté la victoire,
J'ai combattu dix ans pour Rome et pour ma gloire,
La mort que vous cherchez n'y peut rien ajouter,
Et le prix entre nous n'est plus à disputer.
Mes droits n'ont pas besoin de cette horrible épreuve
Où l'adresse tient lieu de courage et de preuve.
Associer les dieux à ces affreux combats,

C'est mêler leur justice à des assassinats.
Qu'un Vandale insulté, dans sa rage barbare,
Du sang d'un citoyen et s'abreuve et se pare;
Qu'il aille à son monarque impunément offrir
Les armes d'un sujet qu'il vient de lui ravir;
Rome que je servais, Rome qui dans la guerre
Fut la gloire, l'exemple et l'effroi de la terre,
D'un triomphe pareil méprisait les honneurs,
Et laissait de tels jeux à ses gladiateurs.
L'intérêt de l'État, l'amour de la patrie,
L'horreur de l'injustice et de la tyrannie,
Voilà de ses combats les motifs glorieux;
L'aiguillon des héros, et la cause des dieux.

CLODÉRIC.

Prenez les mœurs d'un Franc, puisque vous allez l'être,
Et pour digne de nous faites-vous reconnaître.
De ces pompeux discours l'imposante fierté
Peut aussi d'un cœur vil couvrir la lâcheté.
Tout ce qui me déplaît, ou m'offense, ou me gêne,
Tout rival qui me nuit est l'objet de ma haine.
Sa vue est un supplice, et mon cœur outragé
Ne connaît de repos qu'après s'être vengé.

Jusqu'au pied des autels, résolu de vous suivre,
J'y laverai ma honte ou cesserai de vivre.

SYAGRIUS.

Mon bras sait prévenir un criminel dessein;
Et qui plaint un rival punit un assassin.

CLODÉRIC.

Meurs donc, lâche, ou préviens ce rival qui t'abhorre.

SINORIX, *l'arrêtant.*

Dans les mains de Clovis son glaive reste encore.

CLODÉRIC.

Il l'aurait conservé s'il l'avait défendu.

SYAGRIUS.

Ce n'est point dans vos mains que je l'aurais rendu.

CLODÉRIC.

Qui n'ose se risquer reconnaît sa faiblesse.

SYAGRIUS.

Prince !

CLODÉRIC.

Prouve-moi donc que ce discours te blesse.

SYAGRIUS.

Venez, j'ai trop long-temps retenu mon courroux,
Et vos propres fureurs vont retomber sur vous.

SCÈNE VIII.

SINORIX, seul.

* Suivons-les, prévenons leur rage sanguinaire,
* Jetons au milieu d'eux, et le peuple et Césaire.
* Du fils d'Égidius courons nous ressaisir ;
* Et le rendre aux amis qu'il est près de trahir.

FIN DU SECOND ACTE.

Acte Troisième.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLODÉRIC, CLOVIS, SINORIX, Officiers.

CLOVIS.

Il suffit, Sinorix, je rends grâce à ton zèle.
Oui, j'aurais comme toi terminé leur querelle.
Je t'approuve ; et celui qui t'ose condamner
N'a rien à te défendre et rien à t'ordonner.
Mais de Syagrius que prétendais-tu faire ?
Où le conduisais-tu ? Pourquoi me le soustraire ?
Que voulaient ces Gaulois à ta voix rassemblés ?

SINORIX.

On craignait pour ses jours et ses amis troublés....

3....

CLOVIS.

Dis-leur que j'ai pour lui fait plus qu'ils ne demandent.
Il respire, il est libre, et mes faveurs l'attendent.

SCÈNE II.

CLODÉRIC, CLOVIS.

CLOVIS.

Et vous, dont les fureurs ont causé ces débats,
Pensez-vous commander au sein de mes États?
Dois-je céder moi-même à votre violence?

CLODÉRIC.

J'ai droit de châtier un captif qui m'offense,
D'exécuter l'arrêt que les Francs ont porté.

CLOVIS.

Un arrêt plus certain lui rend sa liberté.

CLODÉRIC.

A tous les rois des Francs sa mort fut annoncée.

CLOVIS.

Leur haine pour le vaincre était moins empressée.

CLODÉRIC.

Vos soldats alarmés demandent son trépas.

CLOVIS.

Clovis ne reçoit point la loi de ses soldats.

CLODÉRIC.

Leur ôtez-vous les droits qu'honoraient vos ancêtres?

CLOVIS.

Je les respecte aussi ; mais ne veux point de maîtres.
Que dans le champ de Mars, par les Francs assemblés,

Nos communs intérêts soient connus et réglés :
Sur ma part du butin, la valeur d'un subside,
Sur la guerre ou la paix, que le peuple y décide.
Mais quand mon prisonnier trouve grâce à mes yeux,
C'est mon droit, j'en dispose, et n'en réponds qu'aux die

CLODÉRIC.

Sa mort hier encor vous semblait nécessaire.

CLOVIS.

Je crois sa vie utile et l'adopte pour frère.
Si par un tel hymen votre espoir est détruit,
Savais-je votre amour? m'en aviez-vous instruit?
Et qu'à vos vœux ma sœur se refuse ou se rende,
A tous ces vils débats faut-il que je descende?

CLODÉRIC.

Non, seigneur, et mon bras n'allait point vous chercher
Pour punir ce rival qu'on vient de m'arracher.
Quand j'appelle la mort sur sa tête proscrite,
Est-ce au nom de l'amour que ma voix vous excite?
C'est au nom de l'État, des Francs et de leurs rois;
C'est l'ennemi des Francs, c'est le chef des Gaulois,

C'est le chef des Romains, leur comte, leur patrice,
Et non pas mon rival qu'on dévoue au supplice.
S'il est dans nos désirs quelque férocité,
Rome en donna l'exemple; il doit être imité.
Rome, qui dans ses jeux outrageait la nature,
Jetait à ses lions nos princes pour pâture,
Dans ses cirques sanglans allait avec transport
Applaudir de nos Francs l'agonie et la mort;
Et d'un chef de Romains que la guerre nous livre,
Nous demandons en vain que Clovis nous délivre!
Que dis-je, à ses guerriers les vôtres sont soumis.
Dans vos conseils secrets ses pareils sont admis.
Dans cette cour enfin où ce captif me brave,
On ne distingue plus le maître de l'esclave.

CLOVIS.

Je m'en fais gloire, prince; et, loin de m'insulter,
Vos reproches enfin viennent de me flatter.
Clodion, Mérovée et Childéric mon père,
S'ils avaient des Gaulois respecté la misère,
Les auraient tous comptés au rang de leurs sujets.
Je ne veux point comme eux rentrer dans les forêts.
Je veux d'autres destins que ces hordes sauvages

Dont le Nord à grands flots infeste ces rivages.
Du sang des nations voyez-les s'abreuver ;
Tout détruire en courant et ne rien élever ;
Venger Rome à son tour par leurs tristes querelles,
S'envier, se trahir, s'exterminer entre elles ;
Et ne laisser enfin au monde épouvanté
Que l'affreux souvenir de leur férocité.
Ces indignes lauriers sont-ils faits pour nos têtes ?
Vaut-il mieux dévaster que garder ses conquêtes ?
Est-ce tout que d'aller au milieu des hasards
Rompre des bataillons ou forcer des remparts ?
Je n'ai pas un soldat qui n'ait cet avantage ;
Et du trône à ce prix je lui dois le partage.
Le glaive fait les rois, agrandit les États ;
Mais, s'il fonde un empire, il ne l'affermit pas.

CLODÉRIC.

Tous ces peuples courbés sous des chaînes nouvelles,
Sont toujours mécontens et près d'être rebelles.
Il faut s'en faire craindre.

CLOVIS.

Il faut s'en faire aimer,

Et leur cacher le fer qui les peut opprimer :
* Qu'à peine terrassés notre main les caresse ;
* Où la force échoûrait, substituons l'adresse.
* Quelquefois à l'injure opposons des bienfaits.
* Plaignons surtout les maux que nous leur avons faits.
D'un air de liberté voilons leur dépendance ;
Pour les Francs, les Gaulois, n'ayons qu'une balance,
Et qu'un même intérêt les unissant tous deux,
De deux peuples rivaux me fasse un peuple heureux.
Mais comment arriver à ce but où j'aspire,
Quand les premiers soutiens de ce nouvel empire,
Ceux qu'a mis la naissance entre le peuple et moi,
Semblent fiers d'inspirer et la haine et l'effroi ?
Ce qu'élèvent mes mains, les vôtres le détruisent.
De vos propres fureurs mes soldats s'autorisent ;
Votre indocile orgueil les instruit à briser
Le frein sacré des lois qu'il faut leur imposer,
Et la Gaule, ignorant le bien que je veux faire,
Rejette sur leur roi les maux que je tolère.

CLODÉRIC.

Lorsque dans le tombeau mon père descendu
M'aura transmis, seigneur, le sceptre qui m'est dû,

J'en croirai les conseils de votre expérience,
Et prendrai de Clovis les leçons de prudence.
Mais jusqu'à ce moment, je veux en liberté
N'en croire que mon cœur et que ma volonté,
De ma gloire offensée écouter les murmures,
Et toujours par le glaive effacer mes injures.

CLOVIS.

Cédez partout ailleurs à vos emportemens;
Mais sur mes lois ici réglez vos sentimens.
Je hais cette amitié dont l'orgueil tyrannique
Prétend à ses conseils plier ma politique,
Met au moindre service un prix exagéré,
Et veut pour m'obéir que je règne à son gré.

CLODÉRIC.

Régnez-y donc au vôtre; adoptez des maximes
Dont votre peuple et vous deviendrez les victimes.
Recevez mes adieux, et parmi vos Gaulois
Cherchez qui vous défende et soutienne vos droits.

SCÈNE III.

CLOVIS, SEUL.

Laissez-m'en tout l'honneur et songez à vous-mêmes.
C'est en vous imitant qu'on perd les diadèmes.
Que m'a fait cette race, et que lui dois-je enfin?
Quand je voulus ma part de l'empire romain,
Les ingrats en secret enviant ma puissance,
Avec Syagrius étaient d'intelligence.
Quatre rois de mon sang, prêts à manquer de foi,
N'attendaient qu'un revers pour marcher contre moi;
Et lorsqu'à mes drapeaux mes succès les ramènent,
Leurs jalouses fureurs contre moi se déchaînent.
Allez, de Pharamond enfans dégénérés,
Dignes rois des forêts d'où je vous ai tirés,
Ma cause par les dieux n'est point abandonnée;
Je saurai bien sans vous remplir ma destinée;
Et si ma race enfin me traite en étranger,
De ma race à mon tour je pourrai me venger.

SCÈNE IV.

CLOVIS, EUDOMIRE, MATHILDE.

EUDOMIRE.

Paraissez, roi des Francs; le soldat téméraire

Ose de Clodéric approuver la colère ;
Se précipite en foule au-devant de ses pas,
Et de Syagrius lui promet le trépas.

CLOVIS.

Je vais à ces mutins apprendre à me connaître.

SCÈNE V.

EUDOMIRE, MATHILDE.

EUDOMIRE.

Cours à Syagrius, défends-lui de paraître ;
Cache-lui ce tumulte ; et par d'heureux détours
Cache-lui, s'il se peut, qu'on en veut à ses jours.

MATHILDE.

Il vient.

SCÈNE VI.

CÉSAIRE, SYAGRIUS, EUDOMIRE, MATHILDE.

SYAGRIUS.

Quel est ce bruit ? Quels cris se font entendre ?

EUDOMIRE.

Restez, dans un instant je viendrai vous l'apprendre.
Ce tumulte n'a rien qui vous doive alarmer,
Et l'aspect de Clovis suffit pour le calmer.

SCÈNE VII.

CÉSAIRE, SYAGRIUS.

SYAGRIUS.

Souffrez que je la suive, et de ce qui se passe....

CÉSAIRE.

Eh ! ne le vois-tu pas ? c'est toi que l'on menace.
Les Francs à Clodéric s'unissent contre toi :
Leur avide fureur te demande à leur roi.

SYAGRIUS.

Moi, seigneur ! et Clovis a couru me défendre !

CÉSAIRE.

Qu'il les apaise ou non, garde-toi de l'attendre!
On accorde souvent à la soumission
Ce que l'orgueil refuse à la rébellion.
Chaque jour ces périls menaceront ta vie.
Leur haine ne mourra qu'après s'être assouvie.
Tu sais par quels chemins on peut les éviter.
Sortons de ce palais, viens, il faut se hâter.
Viens, mon fils; laisse là ces Francs qui te détestent.
Jette-toi dans les bras des amis qui te restent.
Leur zèle, avec la nuit, prêt à se signaler,
N'attend que les renforts que j'ai su rassembler :
A ta valeur enfin tout un peuple se livre.
Sous le joug du Sicambre il refuse de vivre.
Dans ce palais surpris il veut l'exterminer,
Et sur son corps sanglant il doit te couronner.

SYAGRIUS.

Juste ciel! quel moment choisit votre vengeance?
Eudomire et Clovis embrassent ma défense.
Ils protègent mes jours, vous proscrivez les leurs,
Et voulez que mon bras seconde vos fureurs.

De mon sort, de ma foi, je ne suis plus le maître;
J'acceptai des bienfaits, je dois les reconnaître.
Je serais criminel si j'osais l'oublier.

CÉSAIRE.

La couronne t'attend pour te justifier.

SYAGRIUS.

Des Césars d'Orient laissez là les maximes.
Malheur à qui s'élève et règne par des crimes!
Si j'étais sur le trône, on m'y verrait mourir;
Mais jamais à ce prix je n'en veux acquérir.

CÉSAIRE.

La Gaule te le donne, et ses peuples fidèles....

SYAGRIUS.

Mais l'intérêt du peuple est-il dans ces querelles?
Sort affreux des États en proie aux factions!
Chacune a ses projets et ses opinions;

Et, soit que le destin les élève ou les brise,
De l'intérêt public chacune s'autorise,
Égorge au nom du peuple un parti détrôné,
Ou poursuit dans sa gloire un parti couronné;
Et de tous ces débats, dont le peuple est victime,
L'étranger seul profite et nous en fait un crime.
* A peine sur mon front cinq lustres ont passé,
* Et j'ai vu mon pays dix fois bouleversé.
* Ce besoin de changer qu'en a produit l'usage,
* Ce dégoût du présent est le triste héritage
* Que lègue à l'Occident la chute des Romains.
* Ils nous ont vers le trône ouvert tant de chemins,
* Que tout ambitieux ose y marquer sa place,
* Sans avoir ni vertus, ni droits que son audace.
Pensez-vous qu'abjurant complots et trahisons,
Les partis à mes pieds éteignent leurs brandons?
L'objet de leur amour l'est bientôt de leur haine.
Laissez-moi leur fermer cette sanglante arène,
Près du trône aux Gaulois donner un protecteur,
Et, sans régner sur eux, veiller à leur bonheur.
C'est mon espoir du moins; c'est ainsi qu'on les aime.
A leurs vrais intérêts je m'immole moi-même;
Et l'honneur incertain d'un règne passager,
Ne vaut pas les malheurs où je peux les plonger.

CÉSAIRE.

Si leur zèle est un crime, ils sont déja coupables.
Si tu crains ces malheurs, ils sont inévitables.
La révolte a partout levé ses étendards ;
Les Gaulois à ton nom marchent de toutes parts.
Sous tes murs, dans une heure, ils viendront t'en convaincre.
Il n'est temps que d'agir : il faut périr ou vaincre.
Le peuple sur ses pas ne saurait retourner ;
Clovis va tout apprendre et ne rien pardonner.

SYAGRIUS.

Des complots sans effet, que le remords efface,
Ne sont plus criminels et doivent trouver grâce.

CÉSAIRE.

Ah ! c'est trop me parler de crimes, de remords,
Quand des rois étrangers tu vas purger ces bords ;
Quand, relevant l'éclat de ta gloire flétrie,
Aux Gaulois opprimés tu rends une patrie,
Oses-tu bien nommer de ces noms abhorrés
Les devoirs les plus saints, les droits les plus sacrés?

Le pardon d'un Sicambre est donc ton espérance !
Tu peux comme un bienfait mendier une offense !
Est-ce lui dont ces lieux ont été le berceau ?
Ces murs de ses aïeux furent-ils le tombeau ?
Ces murs, témoins muets de ta grandeur passée,
N'ont pas de tes devoirs accablé ta pensée,
Pour condamner l'amour dont ton cœur est souillé,
Ton père en son cercueil ne s'est pas réveillé ?
Ton père ! ce palais est plein de son image.
Là, des Francs sur un trône il a reçu l'hommage ;
Là, vingt glaives rompus attestaient ses hauts faits ;
Là, sa main généreuse a comblé de bienfaits
Un peuple malheureux que son fils abandonne,
Un peuple qui s'armait pour t'élever au trône.
Ton cœur, prêt à former ces détestables nœuds,
N'entend pas cette voix, ces accens généreux,
Par qui des immortels l'auguste prévoyance
Au bord du précipice arrête l'innocence.
Pour refuser ce trône, es-tu moins à l'État ?
Tu n'y veux pas régner ; eh bien ! sers en soldat.
Ne va point à des Francs prostituer ton zèle.
Ce n'est point dans leurs bras que l'honneur te rappelle
C'est au combat. Il faut que leur chef abattu
Signale ton réveil par la Gaule attendu,

Ou qu'une belle mort, relevant ta mémoire,
Fasse oublier ta chute ou pâlir sa victoire.

SYAGRIUS.

Ainsi donc le bonheur n'était pas fait pour moi,
Une fausse espérance avait surpris ma foi.
Pour me perdre avec vous mon destin vous ramène.
J'abhorre les complots où votre voix m'entraîne.
Je dois vous résister; je le veux, je ne puis.
Où sont vos conjurés? sont-ils prêts? je vous suis.
D'Eudomire pour moi redoutez la présence;
Son nom seul, son image ébranlent ma constance.
Tout, ma bouche, mon front, mes regards indiscrets,
Laisseraient de mon cœur échapper vos secrets.
Venez, votre ascendant me pousse dans le crime;
Je vous veux par le mien entraîner dans l'abîme.
Venez, allons combattre et nous sacrifier:
Au malheur qui me suit venez vous allier.

SCÈNE VIII.

CÉSAIRE, EUDOMIRE, SYAGRIUS.

EUDOMIRE.

Rassurez-vous, seigneur, la révolte est calmée.

Je ne vous cache point qu'une foule animée
Aux portes du palais marchait insolemment,
Et menaçait Clovis de son ressentiment.
Ses cris tumultueux demandaient votre tête :
Clovis sort, et soudain cette foule s'arrête.
L'œil sombre et menaçant, une hache à la main,
Terrible, il se présente à ce peuple mutin.
L'air ne résonne plus de plaintes ni d'injures.
Les clameurs dans les rangs se perdent en murmures.
Un seul audacieux veut élever la voix :
Clovis le reconnait, se souvient qu'autrefois
Ce Franc lui disputa quelque part d'un pillage ;
Il le frappe ; et d'un bras qu'appesantit la rage,
Faisant jaillir le sang de son front écrasé,
« C'est ainsi que par toi le vase fut brisé, »
Dit-il. Chacun se tait ; il semble que la foudre
Va tomber en éclats et les réduire en poudre.
Du faible Childéric ce n'était plus le fils.
C'était l'impérieux, l'indomptable Clovis,
Un monarque absolu, qui, dès ce moment même,
S'assurait sur les Francs un empire suprême.

CÉSAIRE.

Clodéric peut encore...

EUDOMIRE.

Il a fui sans retour.

CÉSAIRE.

Contre tant d'ennemis que pourra votre amour ?
Laissez-moi leur ravir l'objet de leur vengeance,
Son unique refuge est la cour de Byzance.

EUDOMIRE.

Lui, seigneur ! lui ramper sous ces vils plébéiens,
Ces empereurs élus par des prétoriens,
Qui, d'une main servile acceptant la couronne,
Souillent de Constantin et la ville et le trône,
Coulent en paix des jours par leurs crimes comptés ;
Et lâchement surpris au sein des voluptés,
Rendant à leurs pareils leur sceptre abominable,
Y laissent de leur nom la tache ineffaçable !
Mais, seigneur, c'est à lui de choisir entre nous.
D'un hommage forcé mon cœur n'est point jaloux ;
Et sans lui rappeler des soins dont je l'acquitte,
Je lui rends sa parole et protége sa fuite.

SYAGRIUS.

Moi ! vous abandonner ! vous oublier ! jamais !
Vous qui dans mes malheurs m'accablez de bienfaits,
Vous à qui je dois tout, vous ne pouvez le croire.
Douter de mon amour, c'est douter de ma gloire :
Tout mon cœur est à vous; tout mon sang vous est dû.

EUDOMIRE.

Viens donc, et prends conseil de ta seule vertu.

SCÈNE IX.

CÉSAIRE, seul.

Va trouver ton Sicambre et l'adopter pour maître ;
Ramper aux pieds d'un roi quand c'est à toi de l'être;
Mais d'un peuple trahi redoute le courroux.

SCÈNE X.

CÉSAIRE, SINORIX.

SINORIX.

Les conjurés, seigneur, me députent vers vous.

Que fait Syagrius ?

CÉSAIRE.

Sa tendresse ébranlée
Cédait au repentir dont je l'avais troublée,
Eudomire a rendu mes efforts superflus.

SINORIX.

Ce n'est pour les Gaulois qu'un ennemi de plus.

CÉSAIRE.

Que feront-ils alors ?

SINORIX.

Ils puniront le traître
Avant que leurs secrets soient livrés à son maître.
La peur du châtiment redouble leur valeur.
Ils veulent de Clovis prévenir la fureur,
Et dans le temple même où l'hymen se prépare,
Avec Syagrius immoler le barbare.

Déja des bois épais qui cernent les remparts
La vaste profondeur cache vos étendards.

CÉSAIRE.

Se peut-il ?

SINORIX.

Vos Romains viennent de m'en instruire.
Mandez-leur qu'en ces murs on va les introduire.
Du fils d'Égidius cachez la trahison.
Feignez toujours d'agir, de parler en son nom.
L'injure qu'il nous fait permet ce stratagème ;
Et pour mieux l'en punir servons-nous de lui-même.
Le moment est propice, il le faut employer.
Les soldats de Clovis qu'il vient d'humilier,
Plus prêts à le trahir qu'à prendre sa défense,
Verront du moins sa mort avec indifférence.
Ils ont proscrit le père, ils proscriront le fils ;
Donnez aux révoltés cet important avis.
* Le temps presse; un moment peut causer notre perte.
* L'armée en nos forêts peut être découverte.
* Un caprice du sort peut en ce même jour,

* De celle de Clovis avancer le retour.
* Il nous échappe alors, et la Gaule est soumise.
* C'est à lui seul que tient notre vaste entreprise,
* Cette foule de rois, qu'il traîne dans ses rangs,
* Ne diffère à nos yeux du vulgaire des Francs
* Que par le diadème et l'ample chevelure,
* Dont leur orgueil grossier se fait une parure.
* Il en est seul la gloire, il en est seul l'appui.
* Peuple, empire, guerriers, tout s'écroule avec lui.
Marchons, et que les Francs, reployant leurs bannières,
De la Gaule, en tremblant, repassent les frontières;
Nous laissent leur dépouille; et comme leurs aïeux,
Reportent dans les bois leur peuplade et leurs dieux.

CÉSAIRE.

Je cède à vos désirs et vous livre un perfide.
Pourquoi m'opposerais-je au transport qui vous guide?
Auriez-vous plus que moi le droit d'être vengés?
Quoi! deux peuples détruits, et leurs rois égorgés,
Expiant des Romains la terrible disgrâce,
Auraient de mes projets justifié l'audace;
Et quand le roi des Francs vient tomber dans mes mains,
Quand je touche au moment d'accomplir mes desseins,

J'en croirais les amours d'un esclave infidèle !
Il m'en coûte, il m'est cher, sa perte m'est cruelle ;
Mais l'ingrat nous y force ; et je venge à la fois
Ma gloire, mon pays, mon frère et les Gaulois.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Acte Quatrième.

SCÈNE PREMIÈRE.

SYAGRIUS, CLOVIS, EUDOMIRE, GARDES.

CLOVIS.

Oui, comte, je voulais que mon armée entière
Eût paré votre hymen de sa pompe guerrière,
Et montré dans son jour à mes nouveaux sujets,
L'amitié qui nous lie et le prix que j'y mets.
Mes vœux doivent céder à votre impatience.
Je m'empresse à former cette heureuse alliance;
Et rends grâce au destin qui, par des nœuds si doux,
Attache à ma couronne un guerrier tel que vous.
Oubliez près de moi que Zénon vous réclame,
Vous n'étiez pas formé pour cette cour infâme,
Pour ramper dans la foule aux pieds d'un empereur,
Jouet des factions, esclave d'un flatteur,
Qui des cochers du cirque ou des prêtres rebelles

S'abaisse, m'a-t-on dit, à juger les querelles ;
Et laisse à qui voudra défendre ou renverser
Le trône où son épouse a daigné le placer.

SYAGRIUS.

Byzance et l'univers n'ont plus rien que j'envie ;
L'amour a disposé du reste de ma vie.
La chute des Romains a dégagé ma foi.
Je la donne à Clovis ; il peut compter sur moi.

SCÈNE II.

SYAGRIUS, HERMAN, CLOVIS, EUDOMIRE, Gardes.

HERMAN.

L'autel est prêt, seigneur, et la foule étonnée
Voit consumer en vain les flambeaux d'hyménée.
Les Francs et les Gaulois dans le temple assemblés
Se sont avec transport confusément mêlés.
Cet hymen n'en fait plus qu'un seul peuple de frères,
Et présage à l'État les jours les plus prospères.

Hâtez-vous de répondre aux vœux qu'avec ardeur
Ils font pour votre gloire et pour votre bonheur.

CLOVIS.

Venez, comte, à l'autel conduisons la princesse.
Des Francs et des Gaulois redoublons l'allégresse :
Venez, et qu'en tremblant nos communs ennemis
Apprennent de quels nœuds nos destins sont unis.

SCÈNE III.

SYAGRIUS, HERMAN, CLOVIS, EUDOMIRE, CLODÉRIC, GARDES.

CLODÉRIC.

Votre salut, Clovis, dans ces lieux me ramène.
Vos jours sont menacés.

EUDOMIRE, *à Syagrius.*

Que nous gardait sa haine ?

CLOVIS.

Quel péril les menace? Expliquez-vous, seigneur.

CLODÉRIC.

J'abandonnais ces lieux, la rage dans le cœur,
Maudissant vos projets et dévorant ma honte,
Et demandant aux dieux une vengeance prompte;
Quand d'un bruit imprévu d'armes et de chevaux,
De la forêt au loin résonnent les coteaux;
Je m'approche, et couvert par un épais feuillage,
J'aperçois vers le fleuve un bizarre assemblage
De coursiers, de soldats, d'échelles, d'étendards,
De Romains, de Gaulois, dont les groupes épars
S'avancent en désordre, assurés de leur proie,
Remplissant l'air des cris d'une insolente joie;
Et parmi ce fracas, ce tumulte confus,
J'entends de tous côtés nommer Syagrius.

SYAGRIUS.

Moi!

CLOVIS.

Nous éclaircirons cette trame secrète.

Songeons à repousser l'assaut qu'on nous apprête,
Sur les remparts, Herman, rassemble mes soldats.
Dispose tout; va, cours, je marche sur tes pas.
Achevez, Clodéric, de me faire connaître...

CLODÉRIC.

Eh! que faut-il de plus pour accuser ce traître?
Découvert par les siens, assailli par leurs coups,
J'ai pressé mon coursier et revolé vers vous;
Et quand sur vos dangers mon retour vous éclaire,
Votre courroux muet hésite et délibère!
Hâtez-vous, le temps presse, et l'orage grossit.
Otez à la révolte un chef qui l'enhardit.
Prévenez, punissez ses trames criminelles,
Et, sa tête à la main, montrez-vous aux rebelles.

EUDOMIRE.

N'écoutez pas, mon frère, un injuste courroux.

CLODÉRIC.

Eh madame!

EUDOMIRE.

Seigneur? je défends mon époux.

SYAGRIUS.

Non, non; par mon silence on croirait me confondre,
Madame, c'est à moi qu'il convient de répondre,
Et d'écarter de vous l'injurieux soupçon
De céder à l'amour bien plus qu'à la raison.
Roi des Francs,* vous savez quel fut mon esclavage.
* J'étais ici, sans fers, sans gardes, sans otage;
* Votre sœur sur ma foi daignait se reposer;
* Et de ma liberté je pouvais abuser.
* Si mon cœur eût nourri des projets de vengeance,
* Eût-il laissé sans fruit écouler votre absence;
* Cachant ses noirs complots sous un voile d'amour,
* Eût-il pour éclater choisi ce même jour,
* Où le front couronné d'une palme nouvelle,
* Où, suivi d'une armée à vos destins fidèle,
* Vous revenez plus grand, plus puissant que jamais,
* Combler votre captif d'honneurs et de bienfaits?
* Non, seigneur, envers moi vous fûtes magnanime,
Et je ne paîrai point vos bienfaits par un crime.
Je hais l'ingratitude autant que les détours,
Et mon cœur n'a jamais démenti mes discours.
Qu'à la foi d'un guerrier un guerrier se confie,
Je suis cher aux Gaulois, ils ont craint pour ma vie;
Un vain bruit contre vous a pu les soulever,

Et de ces murs, peut-être, ils croyaient m'enlever.
Permettez que ma voix aille éclairer leur zèle,
Leur apprendre à quel rang mon vainqueur me rappelle;
Pardonnez-leur enfin des complots avortés,
Et j'amène à vos pieds les chefs des révoltés.

CLOVIS.

Non, vos conseils ici feraient moins que mes armes.
De pareils ennemis me causent peu d'alarmes.
A leurs vaines fureurs laissez un libre cours.
Je rends grâce à vos soins et vous crois sans détours.
Vous n'êtes point l'auteur de cette indigne trame;
Mes yeux vous observaient et lisaient dans votre âme,
Et si quelque soupçon eût troublé mes esprits,
C'est en vous immolant que je vous l'eusse appris.
Mais vous devez aux Francs un plus grand témoignage.
A leur cause, à la mienne, un serment vous engage.
Des Romains au combat viennent nous défier;
Que l'époux de ma sœur n'y soit pas le dernier.

SCÈNE IV.

SYAGRIUS, EUDOMIRE.

SYAGRIUS, *à part.*

O patrie! ô devoir! ô serment parricide!

Non, je n'attendrai pas que le glaive en décide.
Il faut que les Gaulois à ma voix désarmés...

EUDOMIRE.

Quel désordre a saisi tes esprits alarmés?

SYAGRIUS.

Eh quoi! ne vois-tu pas quel abîme effroyable
A creusé sous mes pieds le destin qui m'accable;
A quel choix on me force, et qu'il faut désormais
Combattre mon pays ou te perdre à jamais?

EUDOMIRE.

Ton pays! Des brigands...

SYAGRIUS.

Écoute, le temps presse.
Tu sais quel est pour toi l'excès de ma tendresse.
Par un dernier bienfait couronne tes bontés.

EUDOMIRE.

Que veux-tu ?

SYAGRIUS.

Ces Romains, ces Gaulois révoltés,
Ont dix ans sur mes pas défendu leur patrie.
C'est pour elle, pour moi qu'on arme leur furie.
J'ai blâmé ce complot, je vois que mes refus,
Mon amour, mes désirs ne leur sont pas connus.
On les trompe en mon nom.

EUDOMIRE.

Quel traître !

SYAGRIUS.

Je l'ignore.
Mais je puis seul calmer des fureurs que j'abhorre.
Notre hymen en dépend. N'attends point que mon bras
Égorge mes amis, mes vengeurs, mes soldats.

EUDOMIRE.

Que dois-je faire, ô dieux ! De quel trouble il m'agite !

SYAGRIUS.

Eudomire m'accuse ! elle doute, elle hésite !
Clovis m'attend ; je cours redemander mes fers.

EUDOMIRE.

Ah! tu cours à la mort.

SYAGRIUS.

Et c'est toi qui me perds.

EUDOMIRE.

Moi, cruel ! Tes périls confondent ma prudence.
Je vois ton embarras ; je vois ton innocence ;
Que ton cœur est à moi, que je n'en puis douter.
Je sens que dans le trouble où je te vois flotter,
Je ne puis t'exposer aux regards de mon frère ;
Que je voudrais en vain arrêter sa colère.
Va, je cède à tes vœux ; va remplir tes projets.
La forêt vient toucher aux murs de ce palais.
Une porte y conduit et j'en dispose encore.

Sauve tes jours; je tremble, et c'est moi qui t'implore.

SYAGRIUS.

Crois donc à ma tendresse et n'en redoute rien.
Je ne démentirai ni ton cœur ni le mien.
Adieu, quelque destin que ton frère m'apprête,
Je reviens triomphant ou lui porte ma tête.

SCÈNE V.

EUDOMIRE, SEULE.

Veillez sur lui, grands dieux! mon sort est dans ses mains;
Vous lisez mieux que moi dans le cœur des humains;
Et j'embrasse peut-être une erreur qui me flatte.
Mais non, Syagrius n'a point une âme ingrate.
Ce que j'ai fait pour lui me répond de sa foi;
Et s'il me doit la vie, il ne vit que pour moi.

SCÈNE VI.

EUDOMIRE, MATHILDE.

MATHILDE.

Votre amant n'est qu'un traître, un ingrat, un parjure.

EUDOMIRE.

Que dis-tu, malheureuse! et quelle autre imposture?...

MATHILDE.

Un Gaulois, qu'ont surpris nos soldats irrités,
Apportait un billet au camp des révoltés ;
Et ce billet, tracé par la main de Césaire,
Vient d'être en ce moment remis à votre frère.

EUDOMIRE.

Que dit-il ?

MATHILDE.

D'un complot qui nous glace d'horreur,
Le fils d'Égidius est l'exécrable auteur.

EUDOMIRE.

Il en est incapable et ta bouche l'offense.

SCÈNE VII.

MATHILDE, EUDOMIRE, CLOVIS, CLODÉRIC, GARDES.

CLOVIS.

Rendez Syagrius à ma juste vengeance.

EUDOMIRE.

Il n'est plus dans nos murs.

CLOVIS.

Qui l'aurait sauvé?

EUDOMIRE.

Moi.

CLOVIS.

Téméraire, oses-tu?...

EUDOMIRE.

Je réponds de sa foi.

CLOVIS, *lui donnant une lettre.*

Voilà d'autres garans.

EUDOMIRE.

Il viendra les confondre.

CLOVIS.

Lis cet écrit, perfide, avant que d'en répondre.

EUDOMIRE, *lit.*

« L'étendard des Romains va flotter sur les tours.
» A vous livrer Soissons un parti se prépare.
» Clovis est revenu, mais seul, et le barbare
» N'a revu son palais, que pour finir ses jours.
» Une criminelle tendresse,
» Du fils d'Égidius égarait la jeunesse ;

» Je l'en ai fait rougir ; comptez sur son appui.
» C'est dans le temple, où devait aujourd'hui
» Se consommer cette indigne alliance,
» Que va sur le tyran tomber notre vengeance.
» Des Francs même avec nous conspirent contre lui. »
CÉSAIRE.

CLOVIS, *reprenant la lettre.*

Eh bien ! vous rougissez ; vous gardez le silence ;
Vous voyez...

EUDOMIRE.

Que Césaire a flétri l'innocence.

CLOVIS.

Vous doutez d'un complot...

EUDOMIRE.

Non, seigneur, j'en frémis ;
Je voudrais que les dieux, de ma flamme ennemis,

En faisant sur moi seule éclater la tempête,
N'eussent point à ses coups exposé votre tête.
Je me plains à ces dieux qui vous ont inspiré,
Quand de ses légions mon frère séparé,
A des Francs avec lui risqué les destinées.

CLOVIS.

Ne puis-je devancer mon camp de deux journées?
Éloigné de ces murs, tandis que mes exploits
Sur la Gaule soumise affermissent mes droits,
Sais-je que sous vos yeux un agent de Byzance
Y porte impunément le trouble et la vengeance?
Du jour où ce ministre a revu mes États,
Vos yeux ouverts sur lui devaient suivre ses pas;
Et le traître, bientôt pris dans ses artifices,
Ne devait en ces lieux trouver que des supplices.
Mais non : d'un fol amour se laissant occuper,
Votre esprit s'abandonne à qui veut le tromper.
Avec Syagrius le perfide conspire;
Et, par vos propres mains, ébranle mon empire.

EUDOMIRE.

Non, tout l'accuse en vain. Je ne croirai jamais.

Que son cœur ait trempé dans ces lâches forfaits.
Contre Césaire et vous j'ose encor le défendre.
J'entrevois des horreurs que je ne puis comprendre ;
J'oppose à vos raisons son amour, ses adieux,
Sa vertu, ses sermens...

CLOVIS.

Otez-vous de mes yeux.
Ce bras, impatient de venger son offense,
Méconnaîtrait le sang qui vous donna naissance.

SCÈNE VIII.

CLOVIS, CLODÉRIC, GARDES.

CLOVIS.

Vous l'avez entendu ce complot odieux,
Soldats ! et parmi vous il est des factieux,
Qui, se laissant guider aux conseils d'un perfide,
Tournaient contre mon sein leur glaive parricide !
Quel si grand intérêt les a donc excités
A servir des Romains quand ils les ont domptés ?

* L'ennemi qui vous flatte a dessein de vous nuire.
* Il ne vous désunit que pour mieux vous détruire.
* C'est dans notre union, dans mon amour pour vous,
* Dans votre amour pour moi qu'est le salut de tous.
Je pardoune aux ingrats, et, quels qu'ils puissent être,
Leur roi, qu'ils trahissaient, ne veut pas les connaître.
Entouré d'ennemis, de traîtres, d'assassins,
Je compte encor sur vous et me livre en vos mains.
Allez, de la cité parcourez l'étendue :
Que tout Gaulois s'enferme et tremble à votre vue.
Qu'on les désarme tous ; et qu'au moindre refus,
La mort venge à l'instant mes ordres méconnus.

SCÈNE IX.

CLOVIS, CLODÉRIC.

CLOVIS.

Prince, je l'avoûrai, j'aurais dû vous en croire ;
Mais le salut des Francs, leur intérêt, leur gloire,
Veulent que, sans tarder, avant la fin du jour,
Vous joigniez mes drapeaux et pressiez leur retour :
Je crains que tous ces bruits, répandus dans l'armée,

N'aillent glacer l'ardeur dont elle est animée,
Entraîner les Gaulois qui combattent pour nous ;
Et dans ce grand péril je m'en remets à vous.
Vous savez quels détours de ces forêts obscures
Recèlent des brigands les phalanges impures.
Il faut les y surprendre et les envelopper.
Qu'à ma juste fureur rien ne puisse échapper.

CLODÉRIC.

Dans quel temps voulez-vous, seigneur, que je vous laisse?
Ah ! si de mes conseils vous voyez la sagesse,
Croyez-en jusqu'au bout les avis d'un soldat
Qu'alarment vos dangers comme ceux de l'État.
Rassemblez vos guerriers et marchons aux rebelles ;
Surprenons dans leur camp ces hordes criminelles ;
Frayons-nous un chemin sur leurs débris épars,
Et, couverts de leur sang, joignons nos étendards.
Mais du peuple, en partant, châtions l'arrogance ;
Laissons dans ces remparts des traces de vengeance,
D'effroyables adieux, dignes d'épouvanter
Les traîtres qui jamais voudraient les imiter.
* Un exemple terrible est ici nécessaire :
* L'indulgence enhardit un peuple téméraire.

* Le captif, qu'au trépas dévouaient mes conseils,
* Maintenant chez les morts attendrait ses pareils,
* Si, moins lent à punir, moins sensible à des larmes,
* Vous n'eussiez d'une amante écouté les alarmes.
* Faut-il aux factieux des fers et des cachots ?
* C'est en les punissant qu'on prévient leurs complots.
Que le glaive au hasard les frappe et les foudroie;
Dans les flots de leur sang que leur ville se noie ;
Et qu'avant de partir je les voie écrasés
Sous les débris fumans de leurs toits embrasés.

CLOVIS.

Embraser ces remparts ! il vaut mieux les défendre :
Je ne veux point régner sur des monceaux de cendre.
Dans ces mêmes remparts vous me retrouverez :
Les Francs me sont rendus, mes jours sont assurés.

CLODÉRIC.

Craignez d'un assassin la ténébreuse audace.

CLOVIS.

Vous viendrez me venger et régner à ma place.

SCÈNE X.

CLOVIS, SEUL.

Tout le faix de l'empire est retombé sur moi.
La gloire de mes Francs est mon unique loi,
Et leurs rébellions sont toujours mon salaire.
Oui, j'allais éprouver le destin de mon père.
Oui, j'en crois cette lettre : amis, parens, soldats,
Clovis autour de lui ne voit que des ingrats.
Maître d'un ennemi qu'un étranger me livre,
L'intérêt de mon trône est qu'il cesse de vivre ;
Et ma sœur méconnaît l'arrêt que j'ai porté ;
Elle sauve ses jours, lui rend sa liberté ;
Et bientôt... Qu'est-ce donc? est-ce à moi de le craindre?
Pensons à le combattre, et non pas à nous plaindre.
Les lauriers que j'attends ne sont pas à vil prix,
Et le sort éprouva ses plus chers favoris.
Il faut pour l'enchaîner mépriser ses caprices.
Du même œil que ses dons voyons ses injustices.
Bravons les cris du sang, la voix de l'amitié :
Soyons roi sans faiblesse, et vainqueur sans pitié.
Oui, le ciel m'aime encor; je tiens une victime.

SCÈNE XI.

CÉSAIRE, CLOVIS, GARDES.

CLOVIS.

Approche, malheureux; viens, artisan du crime.
Connais-tu ce billet? sais-tu quel est ton sort?

CÉSAIRE.

Je sais quel est mon juge, et suis prêt à la mort.

CLOVIS.

La mort! je te la dois; c'est ton moindre supplice.
Tu n'as dans cet écrit désigné qu'un complice.
Le reste dans ton sein croit en vain se cacher;
A force de tourmens je vais l'en arracher.

CÉSAIRE.

Fais venir tes bourreaux; et qu'un barbare apprenne
Ce que font les tourmens sur une âme romaine.

CLOVIS.

Un barbare ! un Romain ! achève ; ose invoquer
Les droits des nations quand tu viens d'y manquer.
Tu n'es que l'envoyé d'un ramas de sicaires,
De brigands vagabonds, de vils incendiaires,
Dont ta rage perfide a su m'envelopper,
Et que mon seul aspect va bientôt dissiper.

CÉSAIRE.

Quels que soient les Romains dont les ordres m'envoient,
Partout où devant vous leurs aigles se déploient,
Ces rois de l'univers ont droit de commander.
Dans leurs camps, leurs conseils, Rome vient présider ;
Et leur choix, respecté comme étaient leurs ancêtres,
Dispose de l'empire et vous donne des maîtres.

CLOVIS.

J'oubliais en effet que ceux dont vous sortez
N'étaient qu'un vil troupeau d'esclaves révoltés,
* Quand Romulus fixant leur course vagabonde,
* Sur ce mont, vide encor des dépouilles du monde,

* Détournant de leurs fronts de justes châtimens,
* Jeta du peuple-roi les premiers fondemens.
Les Dieux, nous a-t-on dit, par d'éclatans présages,
Du monde à vos Romains promirent les hommages;
Mais les siècles de gloire à ce peuple prédits,
Les destins annoncés, ne sont-ils pas remplis?
L'étranger est monté sur le trône d'Octave,
L'Italie est aux fers, le Capitole esclave,
Le sénat fugitif; et les murs byzantins
Ont recueilli sa honte et non pas ses destins.
Nourrissez-y l'orgueil d'une grandeur passée;
Vivez des souvenirs d'une gloire effacée.
Ces champs, que trop long-temps ont souillés vos forfaits,
Aux fils de Romulus sont fermés pour jamais.
Voilà les héritiers des Césars et de Rome.
Ce sont eux, c'est Clovis que la victoire nomme;
Qu'à l'égal des Romains les dieux ont annoncés.
Nos destins glorieux sont aussi commencés.
Rome un jour à mon trône obéira peut-être;
Et les Francs, devant qui vous allez disparaître,
Les Francs qui l'ont fondé, qui vont le soutenir,
De leur nom glorieux rempliront l'avenir.

SCÈNE XII.

CÉSAIRE, CLOVIS, HERMAN, GARDES.

HERMAN.

Clodéric est tombé dans les mains du rebelle.

CLOVIS.

Clodéric !

HERMAN.

Un transfuge en porte la nouvelle;
Et Sinorix, suivi de quelques factieux,
Vient dans le même camp de passer à nos yeux.

CÉSAIRE.

O d'un plus beau succès infaillible présage !
O destin ! je te laisse achever mon ouvrage.

CLOVIS.

Tu ne le verras point ; et s'il doit t'exaucer,
C'est moi qui chez les morts irai te l'annoncer.

CÉSAIRE.

La mort ne m'est plus rien si ma chute t'entraîne.
Je n'aurai point perdu tout le fruit de ma haine ;
J'aurai creusé ta tombe ; et puissent, comme toi,
Tous les vainqueurs de Rome y descendre après moi.

CLOVIS.

Qu'on l'entraîne, soldats, qu'on le livre aux tortures ;
Qu'il nomme à ses bourreaux le reste des parjures.
Vengez par son trépas la majesté des rois.
Qui trahit ses devoirs abjure tous ses droits ;
Et, sa lettre à la main, si Zénon s'en offense,
J'irai m'en expliquer sous les murs de Byzance.
(*Les Gardes emmènent Césaire.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Acte Cinquième.

(Il est nuit.)

SCÈNE PREMIÈRE.

EUDOMIRE, SEULE.

CÉSAIRE, chez les morts emportant son secret,
A gardé jusqu'au bout un courage muet,
Et Clovis ne sait plus où doit frapper sa haine,
Et je reste moi-même, inquiète, incertaine.
Que fait Syagrius ?.... d'où viennent ces délais ?
Les ombres de la nuit ont couvert ce palais.
On vient! c'est toi, Mathilde! ah! que vas-tu m'apprendre ?

SCÈNE II.

EUDOMIRE, MATHILDE.

MATHILDE.

Une nouvelle heureuse, et qui doit vous surprendre:

Clodéric n'est point mort. Votre amant l'a sauvé,
Madame ; et dans nos murs ce prince est arrivé.

EUDOMIRE.

Clodéric ! Que dit-il ? ah ! finis mes alarmes.

MATHILDE.

Dans le combat, madame, il a perdu ses armes,
Et ne peut supporter l'éclatant déshonneur
Que la fierté des Francs attache à ce malheur.
Il fuit de nos guerriers et la vue et l'approche.
Chaque mot l'importune et lui semble un reproche.
Je l'entends, le voici !

EUDOMIRE.

Viens ; et, sans nous montrer,
Sachons par ses discours ce qu'il faut espérer.

SCÈNE III.

CLODÉRIC, CLOVIS, HERMAN, Gardes.

CLODÉRIC.

Non, je suis devant vous indigne de paraître.

C'est lui, c'est ce rival, cet esclave, ce traître,
Qui, pour m'humilier, me renvoie en ces lieux.
Dans quel indigne état il m'expose à vos yeux !
Sans bouclier, sans glaive ! un Franc ! et je respire !

CLOVIS.

Ce glaive...

CLODÉRIC.

Il s'est rompu.

CLOVIS.

Pouvait-il vous suffire
Contre un camp tout entier à vous perdre animé !

CLODÉRIC.

Un Sicambre au combat doit périr tout armé ;
Mais ce glaive impuissant a trahi mon courage,
Et lorsque mes vainqueurs, poussant des cris de rage,
S'arrachaient leur captif, et m'allaient affranchir
Du jour que mon regard ne peut plus soutenir,
Syagrius arrive, et me condamne à vivre.
Aux genoux du superbe on me traîne, on me livre.

De joie à mon aspect je le vois rayonner,
Et ne sais quel forfait il allait ordonner,
Quand à nos yeux surpris Sinorix se présente,
Haletant de fatigue et pâle d'épouvante :
« Vengeance, criait-il, Césaire est dans les fers;
» Et Clovis punira nos projets découverts
» Sur une ville entière au carnage livrée,
» Si des murs un instant l'attaque est différée. »
On l'écoute, on frémit de vengeance et d'effroi.
Tous les yeux sont fixés sur leur chef et sur moi.
Retournez à Clovis, me dit ce téméraire;
Qu'il épargne le peuple et respecte Césaire;
D'une injuste fureur qu'il suspende le cours;
Il y va de son trône, il y va de ses jours.
Il commande, à ces mots, qu'on brise mes entraves,
Et me fait ramener par trois de ses esclaves.

CLOVIS.

Ses efforts contre moi peuvent se rassembler,
Il faut d'autres périls pour me faire trembler :
Du chef des conjurés le glaive a fait justice.
Qu'ils viennent m'en punir et venger son supplice;
Je les attends.

CLODÉRIC.

Seigneur, ils n'y sauraient manquer.
Rassurés par le nombre, ils vont nous attaquer:
Leurs clameurs invoquaient le démon des batailles;
Ils insultaient les Francs, menaçaient vos murailles.
Mais ils sauront bientôt, fussent-ils plus nombreux,
Si vos Francs ont jamais reculé devant eux.
Ils me rendront mon glaive, et paîront mon injure.

CLOVIS.

Clovis sur les remparts vous rendra votre armure,
Prince; je n'attends pas, pour observer nos lois,
Que vous la méritiez par de nouveaux exploits.
Le passé m'en répond; et ce revers illustre
A votre gloire encore ajoute un nouveau lustre.

CLODÉRIC.

L'estime d'un héros me l'a fait oublier,
Et je n'aspire plus qu'à vous justifier.
Je jure par mon père et mes nobles ancêtres,
A la face des dieux qui punissent les traîtres,

De ne m'asseoir jamais à la table des rois,
De n'avoir pour palais que les champs et les bois,
De ne poser enfin mon armure guerrière,
Qu'un rival abhorré n'ait mordu la poussière.
Venez; aux ennemis courons nous présenter?
Un Franc ne leur fait pas l'honneur de les compter.
A l'abri d'un rempart, honteux de se défendre,
Il attaque, il défie, et s'indigne d'attendre.

CLOVIS.

Quel temps pour un combat choisit votre valeur?
Attendez que le jour nous rendre sa splendeur.
C'est alors qu'il est beau de triompher du nombre :
C'est voler ses lauriers que de vaincre dans l'ombre.
Allez, et prenez soin de faire exécuter
Les ordres importans que je vais vous dicter.
S'il faut venir aux mains, si l'ennemi nous presse,
Héristel défendra la porte de Lutèce,
Gontran celle du fleuve, Hugues celle de Reims.
C'est ici que les Francs ont vaincu les Romains.
Cinq mille combattans, rangés sous ma bannière,
Ont ici dans son vol arrêté l'aigle altière.
C'est nous qu'a vus l'Europe, au pied de ces remparts,

Porter les derniers coups au trône des Césars ;
Et des guerriers sans nom, des phalanges sans gloire,
Ne doivent point ici nous ravir la victoire.
Vainqueurs des légions, soyez dignes de vous,
Et que la Gaule apprenne à trembler devant nous.

CLODÉRIC.

Je les attendrai donc ; mais mon impatience
Va compter les momens que perdra ma vengeance.

SCÈNE IV.

CLOVIS, HERMAN, GARDES.

CLOVIS.

Herman, de ce palais surveille les détours.
Tu sais que l'ennemi n'en peut gravir les tours,
Et qu'une porte seule, au pied des murs ouverte,
Peut tenter son audace et causer notre perte.
C'est par là qu'un perfide, échappé de mes mains,
Croit sans doute en nos murs se rouvrir des chemins:
Dans ses vœux criminels trompe le téméraire ;

Et puisses-tu vivant le rendre à ma colère !

SCÈNE V.

CLOVIS, EUDOMIRE, GARDES.

EUDOMIRE.

Qu'ordonnez-vous, seigneur? ah! daignez m'écouter.

CLOVIS.

Quelle autre perfidie oses-tu méditer?

EUDOMIRE.

Le fils d'Égidius vous est resté fidèle ;
Qui vous rend Cloderic ne peut être un rebelle.
Souffrez que je l'attende ; et, s'il m'ose tromper,
J'ai tout prévu, seigneur, il ne peut m'échapper.
La porte des forêts, où ma garde est placée ;
Ne peut être par lui surprise, ni forcée :
J'y combattrais moi-même, et ma juste fureur

Mettrait alors sa gloire à lui percer le cœur.
Les périls, les combats, le tumulte des armes
Aux femmes de mon sang n'inspirent point d'alarmes.
* Du trône, par vos lois, mon sexe rejeté,
* De la gloire des camps n'est point déshérité.
* Les Francs ont vu souvent leurs épouses, leurs mères,
* De leurs rangs dispersés rallier les bannières,
* Et, dans les embarras d'un combat incertain,
* Egaler leur audace et fixer le destin.
* Du palais à mon bras confiez la défense;
* Si l'ingrat nous trahit, comptez sur la vengeance.
Je veillerai pour vous en veillant sur ses pas;
Mais s'il revient à moi, ne le repoussez pas.

CLOVIS.

Innocent ou coupable, il faudra qu'il périsse.
Plains-toi de ma rigueur ou de mon injustice :
Sa vie est désormais, pour les deux nations,
Une source de haine et de dissensions.
A d'éternels complots cette pitié m'expose.
Il en serait l'auteur, le prétexte ou la cause.
Trop de ressentimens s'élèvent entre nous;
Et je mettrai ma tête à l'abri de ses coups.
Il mourra.

SCÈNE VI.

SYAGRIUS, EUDOMIRE, CLOVIS,
GARDES.

SYAGRIUS.

Roi des Francs, songez à vous défendre.

EUDOMIRE.

Grands dieux !

SYAGRIUS.

Les révoltés n'ont pas voulu m'entendre.
* Je reviens à vos pieds dégager mon serment :
* De clémence et de paix j'ai parlé vainement;
* La raison n'y peut rien, la haine est la plus forte,
* La voix de Sinorix sur la mienne l'emporte;
Et dans ces murs bientôt pressé de toutes parts.....

SCÈNE VII.

SYAGRIUS, EUDOMIRE, CLOVIS, HERMAN, GARDES.

HERMAN.

Les rebelles, seigneur, attaquent les remparts.
On combat; paraissez; un retard peut vous nuire.

CLOVIS, *levant sa hache sur Syagrius.*

Misérable!

EUDOMIRE, *le retenant.*

Seigneur, il vient vous en instruire.

CLOVIS.

Je vais combattre, Herman, et ta tête en répond.
Qu'on lui rende ses fers.

SCÈNE VIII.

SYAGRIUS, EUDOMIRE, GARDES.

SYAGRIUS, *à part.*

Cet accueil me confond.
De ma fidélité voilà donc le salaire!
Je ne m'informe point du destin de Césaire.
Le bras qui me frappait ne l'a point respecté.

EUDOMIRE.

Un billet de Césaire à Clovis apporté,
A révélé son crime et causé son supplice.
Ce funeste billet vous nommait son complice.
De traîtres, de périls, mon frère environné,
A cru cette imposture et vous a condamné.
Il n'avait pas mon cœur pour refuser d'y croire;
Mais je me fie au ciel du soin de votre gloire;
Il est juste; et Clovis, au gré de mes souhaits....

SYAGRIUS.

Va, j'ai servi sa cause et voilà mes forfaits.

C'est moi qu'instruit le ciel au bord du précipice :
Et c'est en me frappant qu'éclate sa justice.

EUDOMIRE.

Que dis-tu ? Quel langage oses-tu me tenir ?
As-tu de mon amour perdu le souvenir ?
Me punis-tu, cruel, des transports de mon frère ?

SYAGRIUS.

Eh ! serais-je en ces lieux si tu ne m'étais chère ?
Dois-je te rappeler ce que j'ai fait pour toi ?
A qui dans ce discord ai-je gardé ma foi ?
* Pour qui, dégénérant du sang qui m'a fait naître,
* Oubliant mon pays et mon devoir peut-être,
* Ai-je osé de mon père outrager le malheur ;
* Et pardonner sa mort au fils de son vainqueur ?
Pour qui, d'un étranger acceptant l'alliance,
Ai-je de mes Gaulois traversé l'espérance,
Repoussé les honneurs qu'ils m'avaient destinés ?
C'est pour moi qu'ils s'armaient, je les ai condamnés.
J'ai sauvé Clodéric ; j'aurais fléchi leur rage,
Si du fier Sinorix le superbe langage

N'avait contre ces murs entraîné leur valeur.
Ne songeant plus alors qu'aux sermens de l'honneur,
Protégé par la nuit, pressé par tes alarmes,
Je rejoins tes guerriers, je leur livre mes armes;
Et, ce palais enfin se fermant sur mes pas,
Je sauve mon bourreau de mes propres soldats.
Plains-toi de mon amour, de ma reconnaissance;
Voilà ce que j'ai fait, tu sais ma récompense.

EUDOMIRE.

Clovis, mieux éclairé, fléchira sa rigueur.
On est juste et clément alors qu'on est vainqueur.
* Pardonne au trouble affreux où son âme est livrée,
* Aux soupçons qu'excitait cette lettre abhorrée,
* Un arrêt inhumain par la crainte dicté.
* Tu recevras le prix de ta fidélité.

SYAGRIUS.

Laisse agir son courroux; sa clémence funeste
Me rendrait plus affreux le jour que je déteste.
Ils sont tombés sur moi les maux que j'ai prévus.
Les Gaulois sont aux mains, et Césaire n'est plus.

Veux-tu que je m'allie au bras qui l'assassine ?
Veux-tu que mon hymen insulte à leur ruine ;
* Que ne puis-je obtenir d'un vainqueur généreux
* L'honneur de les rejoindre et de mourir pour eux !

EUDOMIRE.

* Toi, qui voulais fléchir leur fureur sanguinaire,
* Qui blâmais leurs complots...

SYAGRIUS.

J'ignorais leurs misères.
* C'est peu qu'au jour terrible où nous fûmes domptés,
* Fondant comme un fléau sur nos champs dévastés,
* Les Francs aient de nos biens, acquis par le pillage,
* Au gré de leur caprice ordonné le partage.
* Ces comtes et ces ducs, ces magistrats armés,
* Qu'on donna pour refuge aux Gaulois opprimés,
* Sont des tyrans nouveaux, dont l'impie avarice
* Ne leur vend qu'à prix d'or une lente justice.
* Ils défendent les champs qu'ils ont reçus des cieux,
* Les forêts, les tombeaux, les toits de leurs aïeux,
* Le sol qui les nourrit, l'air même qu'ils respirent,

* Cette patrie enfin que les Francs leur ravirent.
Pardonne, Dieu de paix, si j'ai pu les trahir;
En épargnant leur sang je croyais t'obéir.
Aux cris des deux partis, à leur aveugle rage,
J'ai d'un médiateur opposé le langage.
J'espérais les fléchir; et, pour prix de mes vœux,
J'ai recueilli la haine et le mépris des deux.

EUDOMIRE.

Non, non, tu n'as rien fait dont la vertu rougisse.
Des cœurs nés pour la gloire attends plus de justice.
Ouvre les yeux, reviens de ton égarement.
Que t'importe l'hommage ou le ressentiment
De quelques factieux, dont l'orgueil et l'audace
Sont venus se briser au pied de cette place.
Entends ces cris, les dieux viennent de prononcer.
Clovis est triomphant, on court me l'annoncer.

SCÈNE IX.

SYAGRIUS, EUDOMIRE, MATHILDE, GARDES.

MATHILDE.

Oui, madame, les dieux couronnent sa vaillance;

Clovis, en paraissant, a fixé la balance.
Tandis qu'en ce palais vous arrêtiez ses pas,
Et que, rendant ailleurs les plus rudes combats,
Clodéric et les siens faisaient tête à l'orage,
En un lieu mal gardé se frayant un passage,
Sinorix pénétrait au sein de nos remparts,
Et chassait devant lui quelques guerriers épars.
Là, conduit par les dieux, à nos armes fidèles,
L'invincible Clovis rencontre les rebelles;
Il se nomme, il s'élance, il frappe, et dans leurs rangs
La fureur après lui précipite les Francs.
Du sang des ennemis ils abreuvent la terre.
Au cœur de Sinorix plongeant le cimeterre,
Clovis punit ainsi son infidélité,
Renverse et foule aux pieds son corps ensanglanté.
Ce triomple, ou plutôt cet instant de carnage,
Enlève aux assaillans leur frivole avantage;
Et chassés des remparts qu'ils ont jonchés de morts,
Ils font pour y rentrer d'inutiles efforts.
En vain contre les murs les échelles dressées
Reproduisent encor leurs bandes insensées :
La hache les attend, et, partout prévenus,
Ils sont du haut des murs l'un sur l'autre abattus.
Leurs assauts impuissans enfin se ralentissent;

Des cris de leurs blessés les airs au loin gémissent;
Et les bois reprenant leurs drapeaux fugitifs,
Il ne reste en ces lieux qu'un ramas de captifs,
Dont la mort, par les Francs justement réclamée,
Doit servir dès demain de spectacle à l'armée.

SYAGRIUS.

Non, je cours me jeter aux pieds de leur vainqueur;
Je vais offrir mon sang pour racheter le leur.

EUDOMIRE.

Où vas-tu, malheureux!

SYAGRIUS.

Terminer ma misère.

EUDOMIRE.

Ah! donne-moi le temps de fléchir sa colère.

SYAGRIUS.

L'honneur est inflexible.

EUDOMIRE.

Il ne veut point ta mort.
Permets que, devenant l'arbitre de ton sort,
Ton épouse t'arrache au coup qui te menace;
Que je parle à Clovis que j'obtienne ta grâce.
Tu vivras, je le veux, et tu vivras pour moi.

SYAGRIUS.

Je ne puis être à vous. Je vous rends votre foi.
(*Des Gaulois enchaînés traversent le théâtre.*)
Les voilà ces captifs qu'a perdus ma faiblesse!
Voulez-vous qu'étouffant le remords qui m'oppresse,
Paré de leur défaite et bravant leurs mépris,
De mon lâche abandon je reçoive le prix;
Que je m'offre à leurs yeux sur les marches fumantes
D'un trône que ceindront leurs dépouilles sanglantes?
Leur présence m'accable, et je me fais horreur.
La patrie à jamais vous bannit de mon cœur.
Le malheur des Gaulois pour jamais nous sépare.
J'attends comme un bienfait la mort qu'on me prépare.
J'y cours; et si vos soins en détournaient les coups,
Ma main, ma propre main m'arracherait à vous.

SCÈNE X.

EUDOMIRE, MATHILDE.

EUDOMIRE.

Je reste confondue ? Est-ce lui qui m'outrage ?
Lui que j'ai retiré d'un honteux esclavage ;
Lui que j'aimais, que j'aime, et qui me doit le jour !
Quel fruit de tant de soins! Quel prix de tant d'amour!
Mais que fais-je ? il périt si je tarde à le suivre ;
Aux fureurs de Clovis mon absence le livre.
Viens, Mathilde, courons aux genoux de mon roi ;
Et qu'un dernier effort... Dieux! qu'est-ce que je voi !

SCÈNE XI.

MATHILDE, EUDOMIRE, CLOVIS, CLODÉRIC, GARDES.

CLOVIS.

Périssent comme lui les rivaux de ma gloire !

EUDOMIRE.

Quel lâche assassinat a souillé ta victoire?

CLOVIS.

J'ai fait ce que ma sœur aurait dû m'épargner.

EUDOMIRE.

Dans le sang innocent tu viens de te baigner.
Il a servi ta cause, il venait te l'apprendre.
Il trahissait pour toi...

CLOVIS.

Je ne veux rien entendre.
Que me font désormais les vertus ou les torts
D'un esclave perdu dans la foule des morts?
J'étais las des soupçons qu'excitait sa présence;
J'assure mon repos, j'affermis ma puissance;
J'écrase qui me gêne, et poursuis mes desseins.

EUDOMIRE.

Par un autre forfait assure tes destins,

Barbare. A mon époux que ta rage m'unisse :
Le jour qu'il ne voit plus me devient un supplice

CLOVIS.

Prenez soin de ma sœur, épargnez-moi ses cris ;
(Des Gardes emmènent Eudomire.)
Et vous, dignes soutiens du trône de Clovis,
Au reste des captifs annoncez ma clémence ;
Le sang qu'on a versé suffit à ma vengeance :
Mais que ce jour terrible apprenne aux factieux
Que l'ennemi des Francs est l'ennemi des dieux.
Un agent des Césars a cru, dans son délire,
M'arrêter dans ma course et saper mon empire.
Que pouvaient contre nous ses impuissans efforts ?
C'est à nous qu'est prédit l'empire de ces bords.
Que mon peuple achevant ses hautes destinées,
Des Alpes aux deux mers, du Rhin aux Pyrénées
Étende sa puissance, et commence à Clovis
Les siècles de splendeur qui lui furent promis !

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

SIGISMOND

de Bourgogne,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE

ur la première fois, le 10 septembre 1825, par les comédiens ordinaires du Roi.

5....

A Ma Femme.

•••

A celle qui depuis trois ans embellit mon existence, et dont les aimables qualités me consolent des ennuis de ma vie littéraire.

PERSONNAGES.

SIGISMOND, roi de Bourgogne.
CLODOMIR, roi d'Orléans.
AVITUS, ministre de Clodomir.
CLOTILDE, mère de Clodomir.
SIDONIE, épouse de Sigismond.
GONDEBAUD.
GISCLADE.
GARDES, PEUPLES.

La Scène se passe dans le Palais de Clodomir à Orléans.

SIGISMOND
DE BOURGOGNE.

Acte Premier.

SCÈNE PREMIÈRE.

AVITUS, SIDONIE.

AVITUS.

Veuve de Sigismond, que voulez-vous de moi?
Du jour où Clodomir, son vainqueur et mon roi,
Dans les murs d'Orléans vous mena prisonnière,
Les pleurs n'ont point quitté votre humide paupière.
Craignez de succomber au poids de vos revers;
Deux fils vous sont restés, qui partagent vos fers;
Conservez une mère à leurs jeunes années,

5.....

Et supportez pour eux vos tristes destinées.

SIDONIE.

Noble et sage Avitus, ministre respecté,
Qui vers le cœur des rois guidez la vérité,
Qui, puissant à la cour et dans le sanctuaire,
Tendez à l'opprimé votre main tutélaire;
Bon vieillard, digne ami que m'ont fait mes malheurs
Votre voix consolante enhardit mes douleurs.
Souffrez donc qu'aujourd'hui la triste Sidonie
Dépose entre vos mains le secret de sa vie.
Du cruel Clodomir daignez me préserver.

AVITUS.

Clodomir! quels chagrins vous fait-il éprouver?
Je croyais que mon prince, attendri par vos charmes,
Se faisait un bonheur de finir vos alarmes;
Que ses tendres respects et ses vœux empressés
S'efforçaient de tarir les pleurs que vous versez;
Et la cour, imitant son hommage et son zèle,
De votre hymen déja répandait la nouvelle.

SIDONIE.

L'amour de Clodomir accroît mon désespoir.
Cette main qu'il attend n'est pas en mon pouvoir.
Mon cœur ne peut répondre à l'amour que j'inspire,
Et je le connais trop pour oser le lui dire ;
Son orgueil, implacable en ses ressentimens,
Me fait déja frémir de ses emportemens.

AVITUS.

Reine, d'un tel aveu mon âme est confondue ;
L'épouse de mon roi chez les morts descendue
Lui permet aujourd'hui de former d'autres nœuds ;
La mort de votre époux vous rend libres tous deux.
A ce nouvel hymen quel obstacle s'oppose?
De votre cœur enfin quel autre amant dispose ?

SIDONIE.

Mon cœur, cher Avitus, n'a brûlé qu'une fois,
Et ne peut adorer que l'époux de son choix.

AVITUS.

Cet époux a péri, madame.

SIDONIE.

Il vit encore.

AVITUS.

Se peut-il ?

SIDONIE.

Apprenez ce que le monde ignore :
Vous savez quels affronts, quels forfaits inouïs
Arment contre mon sang la veuve de Clovis;
Qu'à venger le trépas de sa famille entière
Clotilde de ses fils excita la colère.
Dans ce péril, en vain, oubliant leurs discords,
Sigismond et son frère unirent leurs efforts.
Dans la Bourgogne en feu les Francs se répandirent,
De la Loire au Léman leurs drapeaux la couvrirent.
Vos rois victorieux, ravageant nos États,
Inondèrent nos champs du sang de nos soldats;
Et nos tristes cités, regorgeant de victimes,
Du cruel Gondebaud expièrent les crimes.
Je crus dans ce désordre, et sur un faux rapport,
Que mon époux, dans Vienne, avait trouvé la mort;

Et mes fils, avec moi, traînés dans l'esclavage,
Vinrent dans Orléans déplorer mon veuvage.
Mais, lui-même bientôt, par un avis secret,
M'apprit qu'à ses vainqueurs le ciel l'avait soustrait;
Que, dans un cloître obscur cachant son existence;
Il attendait en paix le jour de la vengeance.

AVITUS.

Pour le malheur des Francs ce jour est arrivé.
Son frère Gondebaud comme lui s'est sauvé;
Et, ralliant bientôt ses phalanges guerrières,
Des enfans de Clovis a chassé les bannières
Nos princes ont perdu le fruit de leurs exploits,
Et la Bourgogne encore obéit à ses rois.

SIDONIE.

Ce même Gondemar, trop digne de son père,
De ses premiers revers ose accuser son frère;
Il proscrit Sigismond, et ce monstre odieux
Déshérite mes fils du rang de leurs aïeux.
Mon époux, informé de cette perfidie,
Est sorti du refuge où se cachait sa vie;

SIDONIE.

Clotilde !

AVITUS.

Sur son fils elle a quelque pouvoir.
Osez à sa bonté confier votre peine.

SIDONIE.

Mes fils et mon époux n'ont de part qu'à sa haine
Et ses ressentimens jouiront de mes pleurs.

AVITUS.

Sa piété se plaît à calmer les douleurs.

SIDONIE.

Sa piété jamais n'oublia nos offenses.
Son cœur, depuis trente ans fidèle à ses vengeances,
Deux fois à notre perte excita son époux :
Et la mort de Clovis n'arrêta point ses coups.

u cœur de ses enfans elle a porté sa rage;
t nos derniers malheurs sont encor son ouvrage.
h! loin que son retour doive me consoler
e frémis du motif qui peut la rappeler.

AVITUS.

yez plus d'assurance. On approche; c'est elle.
loignez-vous, madame, et comptez sur mon zèle.
(*Sidonie sort.*)

SCÈNE II.

AVITUS, CLOTILDE, CLODOMIR,
GARDES, PEUPLE.

CLOTILDE.

ui, ces respects flatteurs, ces vœux que je reçois,
le montrent quel amour vous portez à vos rois;
t mon cœur sans regret jouit de ces hommages,
i du bonheur public ils sont les témoignages.
lais ne m'enivrez plus de ces mortels honneurs :

J'ai pour jamais du monde abjuré les grandeurs.
A l'ombre des autels, saintement retirée,
A prier pour mes fils ma vie est consacrée.
Laissez-nous... Avitus, vous pouvez demeurer.

SCÈNE III.

AVITUS, CLOTILDE, CLODOMIR.

CLODOMIR.

Qui vous rend à mes vœux ? J'étais loin d'espérer
Que ma mère quittant sa retraite profonde...

CLOTILDE.

La gloire de mes fils m'attache encore au monde.
Les affronts imprévus qu'ont reçus tes drapeaux
Ont de ma solitude altéré le repos.
Et le devoir pieux que s'imposait ta mère
Cède aux grands intérêts que m'a légués ton père.
Que fais-tu, Clodomir ? D'où vient que dans ces lieux
L'appareil des combats n'a point frappé mes yeux?

Souffres-tu qu'à tes lois la Bourgogne reprise
Retombe sous le joug des rois que je méprise?
Que, par la trahison relevant ses destins,
Le fils de Gondebaud menace tes confins?
Celui que ton approche avait rempli d'alarmes,
Qu'une fuite honteuse a sauvé de tes armes,
Va-t-il jouir en paix de ton trône usurpé,
Et braver une main qui l'a déja frappé?
Te vois-tu, sans rougir, enlever ta conquête?
Quelle peur te saisit? quel obstacle t'arrête?...
Oublierais-tu jamais par quels assassinats
Son père Gondebaud me ravit mes États?
Faudra-t-il rappeler à ta main vengeresse
De quels affronts sanglans il abreuva sa nièce:
Qu'à Chilpéric mon père il a donné la mort;
Que mes frères, ma mère, ont eu le même sort;
Que ses ordres cruels ont, dans une onde impure,
A leurs restes meurtris donné la sépulture;
Que ma sœur dans l'exil a terminé ses jours;
Que, de Clovis enfin redoutant les amours,
Sa rage dans mon sang se serait assouvie,
Si la fuite à ses coups n'eût dérobé ma vie?
Crois-tu que des exploits, dont tu perds les effets,
De cette race indigne aient puni les forfaits?

Et le sang de Clovis, que j'ai cru te transmettre,
Avec de tels rivaux craint-il de se commettre?

CLODOMIR.

Non, ma mère; le sang que vous m'avez transmis
N'a jamais épargné ni craint ses ennemis;
Mais ces regrets amers, ces reproches sévères
Devraient plutôt qu'à moi s'adresser à mes frères,
Qui, pouvant assurer un triomphe douteux,
M'ont aux murs de Genève abandonné tous deux.
Sur des bords étrangers leur valeur se signale;
Ils m'ont laissé le poids d'un lutte inégale,
Et d'Auxerre au Léman nos guerriers dispersés
Devaient être en effet surpris et repoussés.
Non pas que Childebert me paraisse infidèle;
Loin des murs de Paris un juste soin l'appelle.
Pour venger notre sœur d'un criminel époux,
Aux champs des Visigots il a porté ses coups;
Et sur Amalaric, dans Narbonne assiégée,
Il va reconquérir votre fille outragée.
Mais je connais Clotaire et ses motifs secrets;
Son cœur ambitieux a d'autres intérêts.
Il voudrait, mécontent de son faible apanage,

De Clovis dans ses mains rassembler l'héritage.
Il cherche à m'affaiblir pour mieux me dévorer !
Au fer des Bourguignons il a cru me livrer.
Mais je respire encor : la force qui me reste
Pourrait bien quelque jour lui devenir funeste ;
Fonder à ses dépens le repos de l'État ;
Prévenir les forfaits que médite l'ingrat ;
Punir sa perfidie ; et de son diadème,
Dans les murs de Soissons le dépouiller lui-même.

CLOTILDE.

Quels soupçons odieux, quels desseins formez-vous?
Verrai-je mes enfans, l'un de l'autre jaloux,
Par des fureurs toujours répondre à ma tendresse ;
De leurs dissensions affliger ma vieillesse ;
Fatiguer les Gaulois par leur père asservis,
Et saper de leurs mains l'ouvrage de Clovis !
Tu le sais bien : Clotaire et le roi d'Austrasie
Ont porté leurs drapeaux aux champs de Germanie ;
Et des Thuringiens, qui les ont provoqués,
Défendent sur le Rhin nos États attaqués.
Toi seul demeures libre ; et ta seule vaillance
Peut du fier Gondemar châtier l'insolence.

Tourne donc contre lui la belliqueuse ardeur
Que les torts de Clotaire allument dans ton cœur ;
Et si ton bras suffit pour détrôner un frère,
C'est trop pour l'ennemi que j'offre à ta colère.
Pour envahir la Gaule et lui donner la loi,
Ton père avait encor moins de guerriers que toi ;
Et tu sais quels travaux accomplit son audace ;
Quel empire fameux il transmit à sa race.
Ce héros dans Soissons détruisit les Romains ;
Aux champs de Tolbiac il dompta les Germains ;
Il confondit l'orgueil des peuples armoriques ;
A son autorité soumit leurs républiques ;
D'Alaric dans Rouillé repoussa les efforts ;
Le jeta de sa main dans la foule des morts ;
Et, dans l'Auvergne en feu répandant ses bannières,
Sous les murs de Toulouse il porta ses frontières.
Le grand Théodoric, dans Rome épouvanté,
N'arrêta qu'un moment ce vainqueur indompté ;
Et, craignant d'attirer la foudre sur sa tête,
Par un traité honteux conjura la tempête.
Ce même Gondebaud dont le fils t'a chassé,
Fugitif, éperdu, dans Avignon pressé,
De Clovis, malgré moi, séduisant la clémence,
Sauva par un tribut ses jours et sa puissance.

Si la mort l'a soustrait à mon ressentiment,
Fais tomber sur le fils un juste châtiment.
Les outrages nouveaux qu'il a faits à ta gloire,
Des attentats du père aigrissent la mémoire.
C'est peu que Sigismond le joignant aux enfers,
Ait laissé son épouse et ses fils dans tes fers,
Tant qu'il reste un empire à sa race abhorrée,
La vengeance bouillonne en mon âme ulcérée.
Arrache à Gondemar le sceptre qui m'est dû;
Sur les débris sanglans de son trône abattu,
Va joindre Childebert aux champs d'Occitanie:
Chassez les Visigots vers les monts d'Ibérie;
Soyez les dignes fils du vainqueur des Gaulois;
Et que la Gaule entière obéisse à vos lois.

CLODOMIR.

J'obéirai, ma mère, à vos ordres suprêmes.
Vos fils vous soumettront de nouveaux diadèmes.
L'insolent Gondemar expîra mes revers,
Et les affronts sanglans que Clotilde a soufferts.
Je vais tout préparer pour cette juste guerre.
Mes drapeaux ralliés m'attendent dans Auxerre.
Je pars cette nuit même, et, le glaive à la main,

De la Bourgogne encor leur montrant le chemin,
Clodomir à vos yeux ne veut plus reparaître
Qu'il n'apporte à vos pieds la dépouille d'un traître.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

AVITUS, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Je verrai donc tomber mes lâches ennemis !
Et l'honneur m'a rendu le plus cher de mes fils.
Mais d'un doute cruel mon âme est déchirée ;
Et par vous, Avitus, je veux être éclairée.
Parlez-moi sans détour.

AVITUS.

Je n'en connus jamais.

CLOTILDE.

On dit que Sidonie habite ce palais ?

AVITUS.

Oui, madame.

CLOTILDE.

Et d'où vient qu'au fond d'un monastère
On n'a point relégué les enfans et la mère?
Qui défend ces captifs? pourquoi, malgré mes vœux,
Le tranchant des ciseaux, respectant leurs cheveux,
Sur leurs fronts dépouillés de ce noble apanage
N'a-t-il pas imprimé le sceau de l'esclavage?

AVITUS.

Clodomir a sur eux un pouvoir absolu.

CLOTILDE.

Il me l'avait promis.

AVITUS.

Il ne l'a point voulu.

CLOTILDE.

Le bruit qui m'a troublée était donc véritable !
Il aime son esclave, et ce cœur intraitable,
Que son premier hymen n'a jamais captivé,
De cet indigne amour ne s'est point préservé.
Elle aura pour lui plaire employé tous ses charmes.

AVITUS.

Elle n'a jusqu'ici fait parler que ses larmes;
Et, loin de s'efforcer d'en détourner les coups,
L'amour de Clodomir l'afflige plus que vous.

CLOTILDE.

Par des refus souvent on attise une flamme.
On feint de mépriser ce qu'on brigue dans l'âme;
Et, dans ce piége adroit s'il se laisse arrêter,
De ses fougueux désirs je dois tout redouter.
Telle est de ses penchans la licence effrénée,
Que je crains pour les fruits d'un premier hyménée;
Et, de peur de l'aigrir, je n'ai point aujourd'hui
Osé sur son amour m'expliquer avec lui.

AVITUS.

Son départ cette nuit doit calmer vos alarmes.
L'ambition, la gloire et le fracas des armes
Le distrairont bientôt de ce fatal amour ;
Et peut-être en son cœur l'éteindront sans retour.

CLOTILDE.

Oui, j'attends son départ : j'emploîrai son absence.
Mes ennemis alors seront en ma puissance.

AVITUS.

Quels projets vous inspire un funeste courroux ?
Prenez pour vos captifs des sentimens plus doux.
Permettez que ma voix plaide pour Sidonie ;
Que pour ses jeunes fils ma pitié vous supplie.
L'enfance et le malheur ont sur nous tant de droits,
Madame ; et la clémence est la vertu des rois.
N'accusez pas son cœur d'un détour qu'elle ignore.
Ne lui refusez pas l'entretien qu'elle implore ;
Vous plaindrez sa misère : et, loin de l'accabler,
Vos généreuses mains voudront la consoler.

A votre piété souffrez que j'en appelle.
Sacrifiez à Dieu cette haine cruelle.

CLOTILDE.

Ma colère, Avitus, n'en veut point à leurs jours.
Vous me verriez plutôt voler à leur secours;
Mais il faut qu'à jamais un cloître m'en sépare.
Je vous parais injuste, inhumaine, barbare;
Je sais trop que mon Dieu condamne mes fureurs,
Que je puis sur mon âme attirer ses rigueurs :
Et Clotilde, cent fois, à ses pieds prosternée,
L'a prié de dompter cette haine acharnée.
Mais l'affreux souvenir de mes calamités
La réveille bientôt en mes sens révoltés.
Quelle sœur, quelle fille essuya plus d'injures ?
Comment de tant de sang étouffer les murmures?
Non : qu'avec ses enfans, sortant de ce palais,
Elle aille dans un cloître enfouir ses attraits;
Que ses fils dégradés soient couverts d'un cilice ;
Je leur tends à ce prix une main protectrice.
Mais c'est mettre le comble aux maux que j'ai soufferts
Que de les redouter quand ils portent mes fers.

FIN DU PREMIER ACTE.

Acte Second.

SCÈNE PREMIÈRE.

AVITUS, SIDONIE, les Enfans.

SIDONIE.

Il suffit, Avitus. Annoncez à la reine,
Que mon cœur à ses vœux se résigne sans peine.
Je vois comme un bienfait, dans le trouble où je suis,
Le refuge sacré qu'elle offre à mes ennuis,
Si mes fils, à ce prix, apaisent sa colère,
Le cloître n'a plus rien qui répugne à leur mère;
Mes enfans avec moi sont prêts à s'y cacher.

AVITUS.

Je vais donc l'en instruire, et reviens vous chercher.

(Il sort.)

SCÈNE II.

SIDONIE, LES ENFANS.

SIDONIE.

Venez, tristes objets d'une vaine espérance,
J'avais pour la couronne élevé votre enfance.
Il n'en est plus pour vous ; le trône et les palais
Sont à vos jeunes ans interdits pour jamais.
Renoncez sans regret à leurs pompes mondaines :
Le sceptre est un fardeau, les grandeurs sont des chaînes.
Ce fragile pouvoir qu'on dérobe à vos mains,
Et pour qui, trop souvent s'égorgent les humains,
Cet empire si doux aux yeux de qui l'envie,
A des chagrins sans nombre exposait votre vie,
Il suffit d'en jouir pour nous en détromper ;
Il ne vaut pas les soins qu'on prend pour l'usurper :
Songez à tous les maux que lui dut votre père.

GONDEBAUD.

Tes leçons, autrefois, m'enseignaient le contraire :

Qu'un mortel, revêtu du souverain pouvoir,
Doit mourir sur le trône, où Dieu l'a fait asseoir;
Que, sans flétrir son nom, il ne peut en descendre.

SIDONIE.

Oui, mon fils, je l'ai dit, et j'ai dû te l'apprendre.
Je croyais qu'à ce rang Dieu t'avait destiné,
Mais l'arbitre des rois ne te l'a point donné,
Notre sort en dépend; ses volontés suprêmes
Disposent de nos jours et de nos diadèmes;
Il peut tout, et les rois ne peuvent rien sur lui.
Le cloître est le seul bien qu'il nous laisse aujourd'hui;
C'est à nous d'obéir, la plainte est inutile.

GONDEBAUD.

Qu'est-ce donc que le cloître?

SIDONIE.

Un solitaire asile,
Une douce retraite où de pieux mortels
Ont consacré leurs jours au culte des autels;

Où, détachés du monde, et plaignant ses misères,
Pour l'infortune au ciel ils offrent leurs prières,
De la terre à leurs pieds foulent les dignités,
Et du bonheur des saints font leurs félicités.

GONDEBAUD.

Tu pleures! craindrais-tu?....

SIDONIE.

Non; je suis sans alarmes.
Je songeais à ton père, et lui donnais des larmes.

GONDEBAUD.

S'il vivait nous prîrions pour sa gloire et ses jours.

SCÈNE III.

AVITUS, SIDONIE, LES ENFANS.

SIDONIE.

Ministre de mon Dieu, venez à mon secours!

Ces enfans, leur destin, leurs plaintes, leur naissance,
Mes souvenirs affreux, ont lassé ma constance.

AVITUS.

Hâtez-vous de me suivre, évitez Clodomir.
Il vous demande.

SIDONIE.

O Dieu ! vous me faites frémir !
Courons chercher la paix au fond du monastère....
(Elle va pour sortir, Clodomir la rencontre).

SCÈNE IV.

AVITUS, SIDONIE, CLODOMIR, LES ENFANS.

CLODOMIR.

Vous me fuyez ?

SIDONIE.

Seigneur, je cherchais votre mère.

CLODOMIR.

Éloignez ces enfans.... Madame, demeurez....
(*Avitus sort avec les Enfans.*)

SCÈNE V.

SIDONIE, CLODOMIR.

SIDONIE.

Mais, la reine m'attend.

CLODOMIR.

Vous la retrouverez.
J'attends aussi, madame, et ne peux plus attendre;
Pour la dernière fois, consentez à m'entendre :
Mais songez à vos fils; car, de cet entretien,
Va dépendre leur sort, et le vôtre et le mien.
Je pars; je vais venger la gloire de mon trône,

Reporter mes drapeaux aux rives de la Saône,
Et par des coups plus sûrs montrer aux Bourguignons
Que le sang de Clovis ne souffre point d'affronts.
Ma mère, à ce triomphe, excite mon courage;
Et des rois, ses aïeux, réclamant l'héritage,
Veut recouvrer enfin, par le bras de son fils,
Tous les biens qu'à son père un perfide a ravis.
L'insolent Gondemar croit en vain les défendre,
De son trône usurpé je le ferai descendre;
Et déja, sur la foi de nos premiers combats,
Je compte la Bourgogne au rang de mes États.
Mais si vous partagiez l'amour qui me dévore;
Si, couronnant les vœux d'un roi qui vous adore,
Vous veniez à l'autel l'accepter pour époux,
Le bras de Clodomir ne vaincrait que pour vous,
Et, content d'immoler ses intérêts aux vôtres,
Pour assurer vos droits j'oublîrais tous les nôtres.
Un aussi grand bienfait doit fléchir vos rigueurs.
J'adopte vos enfans; je finis leurs malheurs,
Et, par mes légions les faisant reconnaître,
Je les replace au trône où le ciel les fit naître.

SIDONIE.

Je suis mère, seigneur, et vous pouvez juger

Du trouble où vos discours viennent de me plonger ;
L'amour n'a point de part aux pensers qui m'agitent.
Je me dois cet aveu dont vos ardeurs s'irritent.
L'intérêt de mes fils parle seul à mon cœur ;
Et quand de leur destin j'envisage l'horreur,
Leurs chaînes, leur exil, le danger qui les presse,
L'outrage où mes refus exposent leur jeunesse,
D'un œil indifférent je ne puis contempler
Le rang où vos bontés les voudraient rappeler.
Mais, seigneur, oubliez mes enfans et moi-même,
Ne voyez que les droits de votre diadème ;
S'il faut par mon hymen mériter vos bienfaits,
Le ciel nous a du trône exilés pour jamais.
Songez que votre mère a d'autres espérances.
Rendez-lui ses États et craignez ses vengeances.

CLODOMIR.

C'est trop vous alarmer de ses ressentimens !
Je m'attends à des pleurs, à des emportemens ;
Elle va me haïr, me maudire peut-être ;
Mais je vous aime enfin, je règne, je suis maître,
Et le feu dévorant dont je suis pénétré
N'est pas de ces ardeurs qu'on étouffe à son gré.

Ma mère, sur mes vœux, n'aura point cet empire;
Et tout dans mon palais aurait dû vous instruire
Que de tous les pouvoirs je m'étais affranchi,
Et que mes volontés n'avaient jamais fléchi.

SIDONIE.

Oui, seigneur, je sais trop quelle est votre puissance,
Je sais de vos transports quelle est la violence.

CLODOMIR.

Vous me les reprochez, vous qui les excitez!
Eh! qui pourrait tenir à tant de cruautés?
Quel prince, quel amant a reçu plus d'outrages?
Quel homme à vos vertus a rendu plus d'hommages?
Quoi! je brise vos fers, et j'offre à vos appas
Ma gloire et mon amour, mon trône et mes États;
Je mets entre vos mains mon bonheur et ma vie;
Vous posséder, vous plaire est mon unique envie;
J'abandonne à vos fils un sceptre qui m'est dû;
Je leur rends en un jour tout ce qu'ils ont perdu;
Votre cœur à mes vœux se montre inexorable;
De mépris, de tourmens votre haine m'accable;

Vous faites de ma vie un supplice odieux ;
A des pleurs éternels vous condamnez mes yeux ;
Le sommeil est banni de ma triste paupière ;
Je souffre, je languis, j'abhorre la lumière ;
Vous voyez les chagrins dont vous me nourrissez ;
Vous pouvez les calmer, et vous en jouissez !
Et lorsque je m'en plains à celle qui m'opprime,
De mes emportemens vous me faites un crime !

SIDONIE.

S'il ne m'est pas permis de combler votre espoir !

CLODOMIR.

Qu'entends-je ?

SIDONIE.

Si ma main n'est pas en mon pouvoir !

CLODOMIR.

Sigismond ne vit plus.

SIDONIE.

Nul témoin ne l'assure,
Et ce bruit...

CLODOMIR.

Quoi ! ce deuil serait une imposture !
Les pleurs de vos enfans, vos pleurs m'auraient trompé ?
A ma haine, à son frère il aurait échappé !

SIDONIE.

Non, seigneur, il est mort; croyez-en ma tristesse.
D'un inutile espoir je flattais ma tendresse :
Hélas ! trop d'ennemis en voulaient à ses jours :
Le glaive ou le poignard en a tranché le cours.
Allez venger sa mort dans le sang de son frère.
Allez.....

CLODOMIR.

Joignez-vous donc, madame, à ma colère :
Et que nos intérêts par l'hymen confondus...

SIDONIE.

Seigneur....

CLODOMIR.

C'en est assez : et j'entends vos refus.
Je dégage mon cœur de son indigne chaîne;
J'abjure mon amour, je suis tout à ma haine,
Et ne distingue plus dans ma juste fureur,
Votre époux, vos enfans, et leur persécuteur.
Implacable ennemi d'un sang qui me déteste,
Je poursuivrai partout cette race funeste;
Je la veux accabler du poids de mon courroux;
Et tremblez que mon bras ne commence par vous.

SIDONIE.

Sortons, et de Clotilde implorons l'assistance.

SCÈNE VI.

CLODOMIR, SEUL.

Oui, je me nourrissais d'une folle espérance.

Sigismond vit encore ; et de tant de bienfaits
Lui seul peut sur son âme arrêter les effets.
L'offre d'une couronne aurait su la réduire.
On ne préfère point l'esclavage à l'empire.
Quelqu'amour que l'on garde aux cendres d'un époux,
Il est pour un mère un sentiment plus doux.
Le salut de ses fils, leur intérêt, leur gloire,
M'auraient, sans cet obstacle, obtenu la victoire....
Il est donc sur la terre un homme assez heureux
Pour jouir d'un trésor qu'on refuse à mes vœux !
Et ce rival aimé n'est pas en ma puissance !....
Que dis-je ! il ne saurait éviter ma vengeance !
Poursuivi par son frère et par nos étendards,
Entre deux ennemis pressé de toutes parts,
Pourrait-il à nos yeux dérober sa retraite ?
Hâtons-nous d'embrasser cette double conquête.
A la gloire, à l'amour, hâtons-nous d'immoler....

(Il va pour sortir.)

SCÈNE VII.

CLODOMIR, AVITUS.

AVITUS.

Un étranger, seigneur, demande à vous parler.

SIGISMOND.

Je ne voyais en lui qu'un lâche usurpateur.

CLODOMIR.

Ainsi de Sigismond tu servais la querelle ?

SIGISMOND.

J'étais de ses malheurs le compagnon fidèle.

CLODOMIR.

Tu connais donc l'asile où se cachent ses jours ?

SIGISMOND.

Celui qu'il a trouvé l'a reçu pour toujours :
La haine des humains ne saurait l'y poursuivre.

CLODOMIR.

Que dis-tu ? Sigismond aurait cessé de vivre !

SIGISMOND.

Sous de vils meurtriers je l'ai vu succomber,
Et moi seul à leurs coups j'ai pu me dérober.

CLODOMIR, *à part.*

Il n'est plus ! l'espérance est rendue à ma flamme.

SIGISMOND, *à part.*

Quels transports ma ruine excite dans son âme !

CLODOMIR.

Avitus, qu'on me laisse avec cet étranger.
(*Avitus sort.*)

SCÈNE IX.

CLODOMIR, SIGISMOND.

CLODOMIR.

Godefroi ; pour tes jours il n'est plus de danger ;

Je veux par mes bienfaits, relever ta fortune.
Comme nos intérêts, notre cause est commune,
Du roi qui t'a proscrit j'attaque les États;
Tu serviras sous moi, je compte sur ton bras;
Et, de son front indigne arrachant la couronne,
Aux fils de Sigismond ma valeur l'abandonne.

SIGISMOND.

Qu'entends-je? quoi! seigneur, après tant de revers...

CLODOMIR.

La veuve de ton prince est ici dans mes fers:
Je l'aime... Tu pâlis!...

SIGISMOND.

Je ne puis m'en défendre:
Mais mon trouble, seigneur, ne doit pas vous surprendre,
J'étais loin d'espérer l'accueil que je reçois.
Votre zèle pour nous, votre amour pour nos rois,
Les desseins généreux que vous faites paraître...

CLODOMIR.

Il suffit; j'aime enfin la veuve de ton maître;

Mais son cœur, jusqu'ici rebelle à mes désirs,
Me laissait à ses pieds pousser de vains soupirs.
Sur un bruit qu'appuyait sa tendresse affligée,
Mon amour de ses nœuds la croyait dégagée;
Et ne concevait pas l'invincible refus
Des sceptres que mon bras offrait à ses vertus.
Mais son veuvage enfin n'est plus un artifice.
J'espère qu'à mes vœux elle rendra justice.
L'intérêt de ses fils doit me la ramener;
Et je compte sur toi pour l'y déterminer.
D'où vient qu'à ce discours ta surprise redouble?

SIGISMOND.

J'affligerai son âme, et ce penser me trouble.

CLODOMIR.

Puisque d'un tel malheur il la faut avertir,
Quel autre mieux que toi pourrait le garantir?
Elle m'accuserait d'un nouveau stratagème.
Fais briller à ses yeux l'éclat du diadème.
Dis-lui que cet hymen est pour elle un devoir;
Dis-lui que de ses fils c'est le dernier espoir:

Qu'en relevant ainsi leur puissance et leur gloire,
Elle va de leur père honorer la mémoire.
Mais souviens-toi surtout qu'avant d'être accompli,
Ce projet dans nos cœurs doit être enseveli.
Clotilde est en ces lieux, et tu sais quelle offense
Contre tes souverains excite sa vengeance.
La mort de Sigismond, dont je vais l'informer,
Peut flatter son courroux, mais non le désarmer;
Elle a juré leur perte ou leur ignominie.
Elle a fait, m'a-t-on dit, appeler Sidonie;
Et je crains qu'à ses yeux un rapport indiscret
N'ait déja de mes feux révélé le secret.
Prévenons ses complots, unissons notre zèle,
Et sachons si ta reine est encore auprès d'elle.

SIGISMOND.

Seigneur, à son malheur il faut la préparer;
Lui dire quel témoin vient le lui déclarer.

CLODOMIR.

Elle doit te connaître, et ton nom va suffire.
Holà, gardes!

SIGISMOND, *à part.*

Grand Dieu, que ta bonté l'inspire !
Sa bouche, en le nommant, va perdre son époux.

CLODOMIR, *aux Gardes qui sont entrés.*

Allez chez Sidonie, et sachez...

SCÈNE X.

CLODOMIR, CLOTILDE, SIGISMOND, GARDES.

CLODOMIR, *à Clotilde.*

Quoi, c'est vous !

CLOTILDE.

Oui, mon fils. Pourquoi donc vous troubler à ma vue?

CLODOMIR.

Moi, madame; une mère est toujours attendue;
Et votre aspect jamais n'a jeté dans mon cœur
Que des émotions de joie et de bonheur.
Il ne peut m'étonner, il ne peut me confondre.

CLOTILDE.

Vous cherchez Sidonie; et je vais vous répondre:
Elle vient pour jamais d'abandonner ces lieux.

CLODOMIR.

Que dites-vous?

SIGISMOND.

Qu'entends-je?

CLOTILDE.

Un sentiment pieux
A touché comme moi cette veuve éplorée;

Au fond d'un monastère elle s'est retirée.

CLODOMIR.

Qui donc a prévenu les ordres de son roi?
Qui prétend disposer de ma captive?

CLOTILDE.

Moi.
Elle a de mes bontés imploré ce service,
Et ses fils avec elle ont vêtu le cilice.

SIGISMOND.

Quoi! leur mère a permis qu'un éternel affront....

CLOTILDE.

Quel est cet étranger?

CLODOMIR.

L'ami de Sigismond.

Des enfans que poursuit votre haine implacable
Il déplore avec moi l'opprobe ineffaçable....
Mais pourquoi m'arrêter.... Courons le prévenir.

CLOTILDE.

A leur asile saint pourriez-vous les ravir,
Et porter sur l'autel vos fureurs sacriléges?

CLODOMIR.

Les princes n'ont-ils pas aussi leurs priviléges?
Mes droits sont violés, mon pouvoir outragé;
Je dois les soutenir, et je serai vengé.

CLOTILDE.

C'est ton indigne amour que venge ta colère.

CLODOMIR.

Oui, j'aime Sidonie, et n'en fais plus mystère;
Oui, l'amour dans mon cœur excite ses transports.
On fait pour le tromper d'inutiles efforts;

Et les obstacles vains qu'on oppose à ma flamme,
La raison, le devoir, ne font rien sur mon âme.
Sidonie est enfin l'objet de tous mes vœux;
Il faut qu'on me la rende; il le faut, je le veux;
Il faut qu'à mes destins elle soit enchaînée.
Malheur à qui viendrait troubler cèt hyménée!

(Il sort.)

SCÈNE XI.

CLOTILDE, SIGISMOND.

CLOTILDE, *à part.*

Je brave tes fureurs, je m'attache à tes pas.
Allons par ma présence enhardir nos prélats,
Dans ses vœux incertains affermir Sidonie;
Au front de ses enfans graver l'ignominie;
Prévenir de mon fils les desseins criminels;
Et de ses attentats préserver les autels.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

SIGISMOND, SEUL.

Dans quel abîme, ô Dieu! m'a jeté ta colère!

Protége mes enfans, prends pitié de leur mère.
Je ne peux rien pour eux ; et tels sont mes malheurs,
Que mon fatal aspect doit aggraver les leurs.
Le cruel Clodomir triomphe de ma perte,
Son âme impitoyable à mes yeux s'est ouverte.
Clotilde à ses fureurs s'unit pour m'opprimer,
Et sans trouver la mort je ne puis me nommer.
Cependant je suis libre ; on me laisse, on m'oublie.
Mais Dieu me permet-il de songer à ma vie,
De dérober ma tête à leurs lâches forfaits,
Quand tout ce qui m'est cher m'attache à ce palais ?
Père trop malheureux ! famille infortunée !
Allons de mes enfans savoir la destinée ;
Et s'il est un mortel à qui, dans ma douleur,
Je puisse confier les secrets de mon cœur.

FIN DU SECOND ACTE.

Acte Troisième.

SCÈNE PREMIÈRE.

AVITUS, CLOTILDE.

AVITUS.

Quoi! mon prince a bravé la foudre et l'anathème?
La majesté des lieux habités par Dieu même,
L'aspect du sanctuaire et ses solennités
N'ont pu le garantir de ses impiétés?

CLOTILDE.

Contre sa violence il n'est plus de barrières.
Il vient d'exécuter ses menaces altières :
L'amour commande seul à son cœur effréné,
Le cloître est envahi, l'autel est profané,
Les prêtres, repoussés par sa fureur impie,
Ont vu de leurs autels enlever Sidonie.

Des projets de leur roi justement alarmés,
Au fond du sanctuaire ils s'étaient renfermés,
Et les soldats chargés de ses lois tyranniques
Du cloître vainement assiégeaient les portiques.
Ce scandale a du peuple attiré les regards.
Vers le cloître en tumulte il court de toutes parts,
Et, des gardes bientôt condamnant l'insolence,
Des ministres du ciel embrasse la défense.
Clodomir se présente; et son premier aspect
A la foule étonnée imprime le respect.
Ce calme inattendu redouble son audace.
Des retards qu'il éprouve il s'indigne, il se lasse,
Et sa voix sacrilège ordonne de briser
La porte qu'à ses pas on ose refuser.
Par la hache à l'instant cette porte enfoncée
Sur le seuil à grand bruit retombe fracassée;
Et le roi, les soldats, de la foule suivis,
Du monastère saint inondent les parvis.

AVITUS.

Quoi! reine, sous vos yeux et malgré vos défenses...

CLOTILDE.

Je n'ai point exposé ma gloire à ses offenses.

L'ingrat, dans ses fureurs, n'aurait point respecté
Le sein qui l'a nourri, les flancs qui l'ont porté.
Que sont les nœuds du sang et les droits d'une mère
Pour qui du Dieu vivant ne craint plus la colère.
Le monstre, malgré moi poursuivant ses projets,
M'aurait humiliée aux yeux de mes sujets.
Ce vil peuple, tremblant devant qui le menace,
Eût peut-être applaudi son insolente audace.
Un pouvoir dégradé n'obtient que des mépris;
Et ma gloire eut enfin pâli devant mon fils.
Au palais du pontife un détour m'a conduite;
Et dans le sanctuaire en secret introduite,
Cachée à tous les yeux par les voiles épais
Qui du saint tabernacle environnent le dais,
J'ai vu... Je doute encor que le feu du tonnerre
De mon fils à l'instant n'ait point purgé la terre!
Quel spectale, Avitus! et quelle est sa fureur,
Si de pareils objets n'ont pu toucher son cœur!
Les serviteurs de Dieu, sur leur siége immobiles,
Montraient dans ce péril des visages tranquilles,
Voyaient comme étrangers ces excès criminels;
Et n'interrompaient point leurs hymnes solennels.
Le pontife, achevant l'auguste sacrifice,
Des fils de Sigismond bénissait le cilice;

Et sur leurs jeunes fronts, par l'eau sainte lavés,
Les ciseaux flétrissans étaient déja levés :
Clodomir jette un cri dont les voûtes résonnent ;
Mais la mère et les fils sont les seuls qui frissonnent ;
Et, de leur oppresseur redoutant le courroux,
Ils courent du pontife embrasser les genoux.
Le vieillard se retourne, il menace, il s'avance ;
Il veut de Clodomir étonner l'arrogance.
Clodomir d'une main repousse le vieillard,
Lui jette sans répondre un farouche regard,
Va saisir à l'autel sa victime éplorée
Et s'apprête à sortir de l'enceinte sacrée.
Mon cœur frémit alors d'une sainte fureur ;
Les cheveux sur mon front se hérissent d'horreur ;
Et ma voix, que du ciel inspire la colère,
D'un oracle effrayant remplit le sanctuaire.
A cet arrêt de mort qu'un peuple épouvanté
Croit entendre lancer par le ciel irrité,
Tous les fronts consternés et couchés dans la poudre
Attendent en tremblant les éclats de la foudre.
Des vêtemens sacrés le prélat dépouillé
Jette un voile de deuil sur son autel souillé :
Emporte de son Dieu le salutaire emblême,
Et fuit du sanctuaire en criant, *Anathème.*

AVITUS.

Les menaces du ciel ne l'ont point arrêté :
Ses fureurs au dehors ont encore éclaté.
L'impie en ce danger n'a point quitté sa proie,
Des prêtres vainement le courroux se déploie,
C'est en vain que le peuple autour des ravisseurs
Pousse de toutes parts de sinistres clameurs ;
Il veut que vers ces lieux on lui fraie une issue,
Et, pour y ramener sa captive éperdue,
Attend que des soldats le glaive ensanglanté
Ait dispersé les flots d'un peuple révolté.

CLOTILDE.

Souffrirais-tu, grand Dieu, ce triomphe du crime !
Que de sa piété ce peuple soit victime !
Ah ! pour l'indigne objet de mes soins maternels
Mes vœux ont trop long-temps fatigué tes autels.
Je renie un ingrat qui s'attaque à toi-même,
Sur qui de ton ministre est tombé l'anathème ;
Et si ma piété mérita tes bienfaits,
Change en vœux ennemis tous les vœux que j'ai faits.

AVITUS.

Ah ! madame, arrêtez, craignez d'être exaucée.

CLOTILDE.

Dans mon plus cher espoir le cruel m'a blessée.
Moi qui siégeais en reine aux conseils de Clovis,
Dont ce héros vingt ans respecta les avis,
Que la France et l'Europe environnaient d'hommages,
D'un fils que j'ai fait roi je reçois ces outrages!
Et pour qui ?... pour le sang de mes persécuteurs...
Mais enfin cette esclave, objet de mes terreurs,
Dont les refus honteux font ma seule espérance,
Puis-je sur sa vertu fonder quelque assurance ?
Le trône de mon fils ne peut-il la tenter ?

AVITUS.

Quand Sigismond vivait, j'osais vous en flatter :
Mais par cet étranger sa mort est annoncée,
Je crains....

CLOTILDE, *à part.*

Cet étranger tourmente ma pensée.
Je ne sais, mais sa vue a fait naître en mon cœur
Des sentimens confus de vengeance et d'horreur.

Pour la première fois je le voyais paraître,
Et ma haine pourtant semblait le reconnaître :
J'ai cru que mon tyran revenait du tombeau ;
De ma famille enfin j'ai cru voir le bourreau.

SCÈNE II.

AVITUS, SIGISMOND, CLOTILDE.

SIGISMOND, *à Avitus.*

O ! vous, que tout un peuple et chérit et révère,
Vous, des infortunés le refuge et le père,
Souffrez qu'un étranger implore votre appui.

CLOTILDE.

C'est lui ! c'est Gondebaud qui reparaît en lui.

SIGISMOND.

Clotilde ! qu'ai-je fait ?...

CLOTILDE.

Oui, plus je l'envisage....
Ce sont les mêmes traits.... Le monstre avait cet âge,
Quand, souillant mon palais de cinq assassinats,
Aux auteurs de mes jours il ravit mes États.

SIGISMOND.

Que dites-vous, madame, et quel rapport funeste
Vous offre en moi des traits que votre âme déteste?

CLOTILDE.

Tu n'es pas Sigismond?

SIGISMOND.

Il est mort sous mes yeux.

CLOTILDE.

S'il respirait encor, j'en bénirais les cieux.

Mon malheur m'a réduite à cette ignominie
De souhaiter en toi l'époux de Sidonie,
De regretter le fils de mon lâche oppresseur.

SIGISMOND.

Vous voyez de ses jours l'impuissant défenseur ;
J'ai creusé son tombeau sur les bords de l'Yonne.
Qu'à son ombre du moins votre haine pardonne.

CLOTILDE.

Mais aux pieds d'Avitus que cherchait ton effroi ?
Tu venais l'implorer.

SIGISMOND.

Pour les fils de mon roi.
Qui pourrait d'un œil sec contempler leur misère ?
Pour vouloir les sauver faut-il être leur père ?
Non : Clotilde sur lui n'a plus rien à venger.
Et quand même il vivrait, pourriez-vous y songer ?
Ce prince, qui pour vous a cessé d'être à craindre,
S'il était à ma place, en serait plus à plaindre:

CLOTILDE.

Oui, garde ton secret : je pourrais le trahir.
A des assassinats je ne veux point servir :
Sigismond sur le trône avait droit à ma haine,
J'ai dû vouloir sa perte et la voulais en reine.
Que tu le sois ou non, qu'il soit vivant ou mort,
Dès qu'il est détrôné je le livre à son sort.
(*Elle passe au milieu.*)
Avitus cependant revoyez cette femme.

SIGISMOND.

Quel insolent mépris!

CLOTILDE.

Affermissez son âme.
Du bruit de ce trépas Clodomir enchanté
Va redoubler d'efforts pour fléchir sa fierté.
Ses vœux peuvent changer avec sa destinée.
Faites parler le ciel contre cet hyménée ;
Éclairez sa raison, effrayez sa vertu ;
Venez me rendre enfin l'espoir que j'ai perdu.
(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

AVITUS, SIGISMOND.

SIGISMOND.

Est-ce là, juste Dieu ! cette pieuse reine ?

AVITUS.

Ne connaissez-vous point cette race inhumaine,
Qu'amena la victoire en nos tristes climats ?
S'ils ont changé de Dieu, leurs cœurs ne changent pas.
L'eau sainte du baptême et les soins de nos prêtres
N'effacent point en eux les mœurs de leurs ancêtres.
Au flot des passions se laissant entraîner,
Leur inflexible orgueil rougit de pardonner.
Clotilde, jusqu'au bout poursuivant sa vengeance,
N'aura dans ses fureurs de frein que l'impuissance.
Ses fils sont dignes d'elle, et, comme leurs aïeux,
Un crime qui les sert, n'est plus crime à leurs yeux.

SIGISMOND.

Ainsi, de Clodomir la reine a tout à craindre !

A cet affreux hymen il pourra la contraindre!

AVITUS.

L'amour à Clodomir commande en souverain :
Comme sa volonté, son cœur n'a plus de frein.
Clotilde sur son fils a perdu son empire,
Et l'innocent objet de ce fatal délire
Ne saurait aujourd'hui s'opposer à ces nœuds,
Sans perdre ses enfans et se perdre avec eux.

SIGISMOND.

Quoi! le monstre oserait accabler l'innocence,
Et sur des rois enfans exercer sa vengeance?

AVITUS.

Dieu n'a pu contenir ses transports effrénés;
Et telle est ma pitié pour ces infortunés,
Que pour eux, de mon roi craignant la barbarie,
J'oublie en leur faveur mes devoirs, ma patrie;
Et, dans ce grand péril, je voudrais les sauver
Par l'hymen que l'État me défend d'approuver.

SIGISMOND.

Et mon bras désarmé....

AVITUS.

D'où vient cette colère ?
N'étiez-vous point l'ami de leur malheureux père ?
Cet hymen devrait-il exciter vos regrets ?
Il finit vos malheurs, il sert vos intérêts;
Et, d'un joug odieux délivrant vos provinces,
Au trône paternel fait remonter vos princes.

SIGISMOND.

Oui, vous m'ouvrez les yeux...vous tracez mon devoir.
Dans mon cœur accablé vous ramenez l'espoir.
Cet hymen...la vertu l'impose à Sidonie,
Et, s'il traînait encor le fardeau de la vie,
Sigismond, pour ses fils, se devrait immoler.

AVITUS, *à part.*

Quel soupçon !

SIGISMOND.

Avitus, daignez les consoler !
Adieu, veillez sur eux; protégez leur enfance;
A leur mère aujourd'hui prêtez votre assistance.

AVITUS.

Arrêtez, malheureux, quel est votre dessein ?

SIGISMOND.

Respectez mes secrets.

AVITUS.

Versez-les dans mon sein :
Je suis l'unique appui qui reste à vos misères;
Vos plaintes ont trahi le plus tendre des pères,
Le plus infortuné des rois et des époux;
Ouvrez-moi votre cœur.

SIGISMOND.

Il se confie à vous.

AVITUS.

Aux mains de Clodomir quel désespoir vous jette?

SIGISMOND.

Mon royaume pour moi n'avait plus de retraite;
Et mon frère, partout dispersant ses soldats,
De rochers en rochers faisait suivre mes pas.
Aux rives de l'Yonne, une obscure chaumière
Était de mes revers l'espérance dernière.
Rarement chez les grands on trouve la pitié;
La crainte dans leurs cœurs a glacé l'amitié.
Puissant, ils me flattaient; malheureux, ils me fuient;
Comblés de mes bienfaits, les ingrats les oublient;
Et les seuls qu'aient émus mes maux et mes dangers,
Sont des sujets obscurs, à la cour étrangers.
Mais ils n'ont pu m'offrir qu'un secours inutile:
Des traîtres m'ont surpris dans mon dernier asile;
Mes grossiers vêtemens n'ont pu tromper leurs yeux;
Découvert, assailli par leurs bras furieux,
Contre deux assassins, forcé de me défendre,
Vainement chez les morts je les ai fait descendre;
Leur suite est accourue, elle a fondu sur moi.

Mes hôtes ont en vain combattu pour leur roi :
Cet effort généreux leur a coûté la vie ;
Et ma triste existence allait m'être ravie,
Si des guerriers, sortis du camp de Clodomir,
N'étaient, dans ce péril, venus me secourir ;
Voilà quelle infortune à sa rage me livre ;
Mes sauveurs, dans ces lieux, m'ont contraint de les suivre
Et je me plains au ciel que mes persécuteurs
N'aient pas sur d'autres bords terminé mes malheurs.

AVITUS.

Je ne vous flatte point ; la mort vous environne.
Je sonde cet abîme, et mon cœur en frissonne.

SIGISMOND.

Pour ma femme et mes fils je ne vis déja plus.
De vous seul ici-bas tous mes maux sont connus ;
Et, puisqu'à mes enfans ma mort doit être utile,
S'il est vrai qu'en ces lieux ils trouvent un asile,
Si l'hymen de leur mère assure leur bonheur
Et de mon sang royal relève la splendeur,
La mort est un bienfait pour mon âme éplorée !
Mais, si près de mes fils, d'une épouse adorée,
Et me sentir privé de leurs embrassemens !

Ne pouvoir les bénir à mes derniers momens,
Venir dans leur prison achever ma carrière,
Sans que leurs tristes mains me ferment la paupière!
Voilà de mes malheurs le plus rude à souffrir;
Voilà ce qui m'afflige, et c'est plus que mourir.

AVITUS.

Allons, enfant des rois, armez-vous de courage,
Dieu ne peut vous laisser tant de maux en partage;
Venez vous prosterner aux pieds de ses autels,
Et demander aux cieux des conseils moins cruels.
Quittez ces lieux; craignez les regards de mon maître,
Sidonie et vos fils pourraient vous reconnaître,
Vous causeriez leur perte... On avance à grands pas!
Ce sont eux.

SIGISMOND.

Mes enfans!

AVITUS.

Ne les attendez pas.
D'un retard imprudent ils seraient les victimes:
Grand Dieu! que j'entrevois de malheurs et de crimes.
(*Il sort avec Sigismond.*)

SCÈNE IV.

CLODOMIR, SIDONIE, les Enfans, Gardes, Peuple.

CLODOMIR.

Enchaînez ces mutins, et qu'au fond des cachots
Ils aillent dans les fers expier leurs complots.
Chassez loin du palais un peuple téméraire.

SIDONIE.

Ah ! seigneur, laissez-moi fléchir votre colère.
Ce peuple de ses maux est prêt à m'accuser :
A ses ressentimens voulez-vous m'exposer?
Voulez-vous que son sang retombe sur ma tête?
Votre vengeance, hélas ! doit être satisfaite.
Ne poussez pas plus loin vos injustes rigueurs ;
Cédez à mes désirs, cédez à mes frayeurs ;
Au nom de mes enfans, que peut-être on abhorre....

CLODOMIR.

Je ne résiste plus à la voix qui m'implore.

D'un peuple criminel les torts sont oubliés ;
Je ne saurais punir quand vous me suppliez.
Renvoyez ces captifs, publiez ma clémence ;
Dites que Sidonie a fléchi ma vengeance.
Vous, enfans, de Clotilde évitez les fureurs.

SIDONIE.

O mes fils !

CLODOMIR.

J'en réponds : dissipez vos terreurs.
(*Les Enfans s'éloignent avec les Soldats.*)

SCÈNE V.

CLODOMIR, SIDONIE.

CLODOMIR.

Enfin, nous sommes seuls : souffrez que ma tendresse
Profide des momens que la reine nous laisse.
A ma voix, à mon nom cessez de vous troubler.
Ce n'est point de vos torts que je veux vous parler.

Votre fuite, madame, est celui de ma mère.

SIDONIE.

Clotilde en vous trompant exauçait ma prière.
Ne pouvant approuver ni changer vos desseins,
J'ai confié mon sort à ses augustes mains.

CLODOMIR.

Vous n'avez point ici de plus grande ennemie.
Que vous a-t-elle offert ?... le cloître et l'infamie.
C'était là son désir ; c'était là son espoir.
Du jour où le destin vous mit en mon pouvoir,
Sa haine contre vous méditait ces outrages.
Elle m'a fatigué de ses cruels messages ;
Et son cœur, indigné de mes retardemens,
Venait presser l'effet de ses ressentimens.
Si, dans le monastère où je vous ai suivie,
Je n'avais du pontife arrêté la furie,
De l'emblème des rois à jamais dépouillés,
Par le fer des ciseaux vos fils étaient souillés.
Vous frémissez, madame, et votre âme élevée
Voit enfin les malheurs dont je l'ai préservée.

Vos fils jusqu'au tombeau vous auraient reproché
L'opprobre qu'à leurs fronts vous auriez attaché ;
Et de leurs vains regrets vous faisant un supplice,
Auraient maudit l'auteur d'un honteux sacrifice.

SIDONIE.

Oui, j'avais de leur sort envisagé l'horreur,
Leur mère avec effroi voyait leur déshonneur ;
Je sais à quels remords m'exposait ma faiblesse ;
Mais que pouvaient pour eux mes vœux et ma tendresse?
Du trône paternel mes fils étaient exclus ;
Et je devais, seigneur...

CLODOMIR.

Vous ne le devez plus.

SIDONIE.

Ah! ne vous flattez point d'une vaine espérance.
Et sans rien imposer à ma reconnaissance,
Souffrez que, loin de vous et loin de votre cour,
J'aille cacher l'objet de ce fatal amour.

Votre mère l'exige : il faut la satisfaire.
Prêtez-nous jusqu'au bout une main tutélaire ;
Et cachant notre asile à ses regards jaloux....

CLODOMIR.

Non, mon trône est le seul qui soit digne de vous.

SIDONIE.

Je ne puis l'accepter ; et mon âme enchaînée
Se révolte aux pensers d'un second hyménée.

CLODOMIR.

Vous êtes libre.

SIDONIE.

Non ; j'abusais votre foi.
Pardonnez : mon époux m'en faisait une loi.
Mais il faut dissiper une erreur trop funeste ;
Votre amour se nourrit de l'espoir qui lui reste.
Je ne dois plus me taire, et dût-on m'en punir,

Mon secret plus long-temps ne peut se retenir :
Sigismond vit encor, poursuivi par son frère,
De refuge en refuge il traîne sa misère ;
Et ses affreux malheurs, dont s'aigrissent les miens,
Redoublent mon amour, resserrent mes liens.
Par la crainte et l'espoir nuit et jour exercée,
A ses pas vagabonds s'attache ma pensée,
Et mon sommeil, troublé de rêves mensongers,
M'unit à son exil, m'allie à ses dangers.
Pardonnez ces aveux : ils pesaient à mon âme.

CLODOMIR.

Ah ! loin de m'offenser, ils m'affligent, madame ;
Et mon cœur attendri, respectant vos erreurs,
Craint en vous éclairant d'aggraver vos douleurs.

SIDONIE.

Que dites-vous ? ô ciel ! à quoi dois-je m'attendre ?

CLODOMIR.

Je n'ose.....

SIDONIE.

Répondez.

CLODOMIR.

Oui, je dois vous l'apprendre :
C'est envain qu'à mon cœur la pitié le défend ;
Mon repos, mon hymen, mon bonheur en dépend.

SIDONIE.

Quels discours !... Achevez... abrégez ma souffrance.

CLODOMIR.

Vous me haïrez trop si je romps le silence.

SIDONIE.

Sigismond n'est donc plus?

CLODOMIR.

De lâches assassins,

De ce malheureux prince ont tranché les destins.

SIDONIE.

Sigismond!... au tombeau je n'ai plus qu'à te suivre.

CLODOMIR.

Madame, vos enfans vous ordonnent de vivre.

SIDONIE.

Qui les protégera contre tant d'ennemis ?
Les assassins du père environnent les fils.

CLODOMIR.

Donnez-leur un asile, un vengeur, un empire ;
Approuvez les desseins que leur gloire m'inspire ;
Rendez-leur les États dont ils sont repoussés :
Conjurez les périls dont ils sont menacés.

SIDONIE.

Tu me trompes, perfide ! et ton impatience....

CLODOMIR.

J'avais de votre amour pressenti cette offense.

SIDONIE.

Quel témoin de sa mort ?

CLODOMIR.

Il est en mon pouvoir.

SIDONIE.

Le cruel !... il m'accable !... Eh bien ! je veux le voir ;
Dans mon appartement j'attendrai sa présence :
Qu'il y vienne.... Mais seul.... souffrez ma défiance,
Je prévois, je crains tout de vos transports jaloux.
(*Elle sort.*)

CLODOMIR.

Dans un instant, madame, il sera près de vous.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Acte Quatrième.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIDONIE, les Enfans.

SIDONIE.

Mes enfans, consolez votre mère attristée.

GONDEBAUD.

Hélas ! c'est malgré nous que nous t'avons quittée !
De tes fils bien-aimés ne te sépare plus.

SIDONIE.

Vous seuls rendez le calme à mes sens éperdus,
Vous seuls pouvez charmer la douleur qui m'oppresse,
Vous êtes le seul bien que mon malheur me laisse.

7.....

Votre père... Que fais-je? ils l'ont déja pleuré!

GONDEBAUD.

Bannis ce souvenir de ton cœur éploré.
Conserve-toi, ma mère, et prends soin de ta vie.
Ah! qui nous aimera si tu nous es ravie?

SIDONIE.

Quel funeste devoir il rappelle à mon cœur!
Quel sacrifice, ô Dieu! m'impose leur malheur!
Lorsqu'à tes saints autels Clotilde m'a traînée,
J'étais moins incertaine et moins infortunée.

GONDEBAUD.

Ma mère, Clodomir ne le voulait donc pas?
Quel effroi m'ont causé ses terribles soldats!
Mais je ne les crains plus, ils plaignent nos souffrances,
Ils redoublent pour nous de soins, de prévenances,
Notre sort, m'ont-ils dit, ne dépend que de toi.
Et si tu le voulais je pourrais être un roi.

SIDONIE.

Mon fils!

GONDEBAUD.

Nous rentrerions au palais de mon père.

SIDONIE.

Tu m'accables, mon fils !

GONDEBAUD.

Ils nous l'ont dit, ma mère.

SIDONIE.

Mais ce cruel bienfait qui paraît te flatter,
T'ont-ils dit à quel prix il fallait l'acheter ?
Le cruel ! Tout lui sert, tout parle de sa flamme.
Par la voix de mes fils il attaque mon âme.
Il rejette sur moi leur destin malheureux.
Ah ! ses ressentimens étaient moins dangereux !

SCÈNE II.

SIDONIE, AVITUS, LES ENFANS.

AVITUS.

Madame, devant vous l'étranger va paraître ;

C'est lui dont les rapports ont abusé mon maître,
Qui, caché sous le nom du comte Godefroi....

SIDONIE.

Vous remplissez mon cœur d'espérance et d'effroi.
Achevez.... Sigismond....

AVITUS.

Il vit.

SIDONIE.

Bonheur suprême!
Mais, quoi!... Cet étranger...

AVITUS.

C'est votre époux lui-même.

SIDONIE.

Grand Dieu!

GONDEBAUD.

Mon père !

AVITUS.

Enfans, sachez vous contenir.
Craignez de le nommer, craignez de vous trahir.
Pour Clodomir encor sa vie est un mystère,
A vos yeux comme aux siens je voulais le soustraire.
De votre part, madame, il l'a fait rappeler.
Ses gardes sont venus....

SIDONIE.

Vous me faites trembler.
Emmenez ces enfans ; leur naïve imprudence....

GONDEBAUD.

Nous nous tairons, ma mère.

AVITUS.

Il approche ; silence !

SCÈNE III.

SIDONIE, SIGISMOND, LES ENFANS, AVITUS.

SIGISMOND.

O mes fils, mon épouse ; enfin, je vous revoi !

SIDONIE.

Clodomir...

SIGISMOND.

Ne crains rien ; il se confie à moi.
Lui-même à tes regards il veut que je paraisse;
Et fonde sur moi seul l'espoir de sa tendresse.

SIDONIE.

Je t'entends !... Le cruel !...

SIGISMOND.

Calme ce vain courroux.

Avitus, que vos yeux veillent autour de nous.
Pardonnez au malheur une crainte importune.

AVITUS.

Mes soins et mes secours sont dus à l'infortune.
Puissé-je, en vous sauvant, en recueillir le fruit.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

SIDONIE, SIGISMOND, LES ENFANS.

SIDONIE.

En quels lieux t'a jeté le sort qui nous poursuit ?

SIGISMOND.

Dans vos bras un moment souffrez que je l'oublie.
Pour ce moment, hier, j'aurais donné ma vie;
Et de mes ennemis l'implacable fureur
Ne peut m'ôter du moins cet instant de bonheur :
Objets chers et sacrés de mes tendres alarmes,

Dissipez vos terreurs, séchez vos douces larmes.
Je suis auprès de vous, heureux d'être chéri,
Je sens battre vos cœurs sur mon cœur attendri.

SIDONIE.

C'est pour nous accabler que le ciel nous rassemble;
Mais il permet du moins que nous mourions ensemble!
C'est l'unique douceur qu'attendaient mes revers.
Tu ne saurais compter les maux que j'ai soufferts.
Captive et sans espoir de voir briser ma chaîne,
Tremblante pour tes jours, de ton sort incertaine,
Craignant de Clodomir l'amour et les fureurs,
Depuis six mois entiers je languis dans les pleurs;
Et mon cœur, déchiré par sa douleur amère,
Eût déja succombé si je n'eusse été mère.

SIGISMOND.

Il faut l'être et bannir tout autre sentiment.
Je voudrais de ces lieux m'échapper vainement,
De mes jours désormais Clodomir est le maître.
Ton époux est perdu si tu le fais connaître.

SIDONIE.

Je le sais et ne peux y songer sans frémir.

GONDEBAUD.

O mon père! eh! pourquoi te ferait-on mourir?

SIGISMOND.

Tu connaîtras un jour les passions humaines,
Et combien l'intérêt peut enfanter de haines,
Et de l'ambition les conseils enivrans,
Et tout ce que l'orgueil peut dicter aux tyrans.
Mais Dieu qui pèse tout n'admet point ces maximes,
Rien ne peut à ses yeux justifier les crimes.
Seul juge, seul pouvoir qu'on ne saurait tromper,
A sa justice, en vain, on croirait échapper.

GONDEBAUD.

Il punira ton frère; et le fera descendre
Du rang que Clodomir a promis de nous rendre.

SIDONIE.

Mon fils!

SIGISMOND.

N'interromps point ses innocens discours.
Je sais qu'à nos enfans il promet son secours,
Que de ta volonté dépend leur destinée.

SIDONIE.

Quoi! tu m'imposerais cet horrible hyménée?

SIGISMOND.

Éloignez-vous, mes fils.
(*Les Enfans se retirent.*)

SIDONIE.

Non, je n'écoute rien.

SIGISMOND.

Je connais ton amour et tu connais le mien;
Je sais qu'auprès de moi, sans trône et sans envie,
Dans un asile obscur tu passerais ta vie;

Je sais combien de pleurs ma mort va te coûter.
Mais ce malheur, enfin, tu ne peux l'éviter,
Tu me l'as dit toi-même : et ta seule espérance
Est de suivre au tombeau l'objet de ta constance.
Est-ce là ton devoir ? est-il assez pour toi ?
Que deviendront tes fils, si tu meurs avec moi ?
Le devoir plus cruel que j'impose à leur mère
Veut sans doute un courage au-dessus du vulgaire,
Et la frivolité d'un monde corrompu
Ne saurait concevoir cet effort de vertu.
Mais, veux-tu qu'un barbare opprime leur enfance ?
Que Clotilde sur eux exerce sa vengeance ?
Quel secours de ma main peuvent-ils espérer ?
Banni de mes États, sans espoir d'y rentrer,
Par un frère cruel privé du diadème,
Ne pouvant dans ces murs me protéger moi-même,
Que ferai-je pour eux ? Qui de nous, aujourd'hui,
Fut choisi par le ciel pour être leur appui ?
Qui de nous par un mot les perd ou les relève ?
Qui fait tomber sur eux la couronne ou le glaive ?
La vie est le seul bien qu'on ne m'ait pas ôté,
Et ce bien met obstacle à leur félicité.
Ma mort les mène au trône et la tienne au supplice !...
Faisons à leur salut un double sacrifice ;

Et, puisque dans tes mains on met leur avenir,
Ton devoir est de vivre et le mien de mourir.

SIDONIE.

Non, je n'accepte point ce partage exécrable,
Et la mort à mes yeux est moins épouvantable.

GONDEBAUD.

Ma mère!...

SIDONIE.

Mes enfans, revenez dans mes bras.

SIGISMOND.

Est-ce donc les aimer, que vouloir leur trépas?
Eh bien! puisqu'il le faut, leur père vous l'ordonne.
Vengez-moi du tyran qui retient ma couronne,
Je l'abdique en vos mains, recevez-la pour eux.
Quand vous verrez l'autel, j'aurai brisé nos nœuds.

(Il sort.)

SCÈNE V.

SIDONIE, LES ENFANS.

SIDONIE.

Non, je cède à l'horreur que cet ordre m'inspire,
J'avoûrai tout, cruel, avant que d'y souscrire.
Pourraient-ils ordonner ces affreux attentats ?
Assassiner un roi qui se jette en leurs bras ?
Dieu, qui voit mes tourmens, retiendra leur colère;
Sa voix a condamné cet hymen adultère.
L'oracle me rassure; et le ciel irrité
Ne démentira point l'arrêt qu'il a dicté.

SCÈNE VI.

CLOTILDE, SIDONIE, LES ENFANS.

CLOTILDE.

Il est donc vrai, perfide ! et ta foi s'est donnée !

SIDONIE.

Non, sauvez ma vertu d'un affreux hyménée.

CLOTILDE.

L'étranger devant moi l'assurait à mon fils.

SIDONIE.

On le trompe, madame; et je n'ai rien promis.
Sauvez cet étranger du tyran qui m'opprime;
Protégez mes enfans; prenez-moi pour victime;
J'abhorre ces liens; j'embrasse vos genoux.

SCÈNE VII.

CLOTILDE, CLODOMIR, SIDONIE, LES ENFANS, GARDES.

CLODOMIR.

Que faites-vous, madame, et que redoutez-vous?
La main qui vous élève au rang de mon épouse,
Saura vous garantir de sa fureur jalouse.

CLOTILDE.

Elle abjure à mes pieds cet hymen détesté.

CLODOMIR.

Quoi! le traître, abusant de ma crédulité!....

SIDONIE.

Ah! seigneur, gardez-vous de condamner son zèle!
Hélas! à sa promesse il est resté fidèle.
C'est moi seule, c'est moi qui vous ai refusé:
Raison, larmes, devoirs, il m'a tout opposé;
Et loin de mériter votre injuste colère....

CLODOMIR.

Qu'on l'arrête.

SIDONIE.

Ah! cruel!

CLOTILDE, *à part.*

Son désespoir m'éclaire.

SIDONIE.

Faites tomber sur moi le poids de vos rigueurs;

Prenez-moi pour l'objet de toutes vos fureurs;
Mais de cet étranger respectez l'innocence.

CLODOMIR.

Avec quelle chaleur vous prenez sa défense!
Quel est-il? répondez.

SIDONIE, *à part.*

C'est lui; tout est perdu.

SCÈNE VIII.

CLOTILDE, SIGISMOND, CLODOMIR, SIDONIE, GARDES.

CLODOMIR, *à Sigismond qui entre.*

Viens, que m'as-tu promis?

SIGISMOND.

J'ai fait ce que j'ai dû.

CLODOMIR.

Sa bouche te dément.

SIGISMOND.

Elle en sera punie.

CLODOMIR.

Elle verra du moins punir ta perfidie,
Et ce glaive....

SIDONIE.

Arrêtez.

CLODOMIR.

Tu l'as nommé.

SIDONIE.

Qui?

CLODOMIR.

Toi.
Quel autre qu'un époux eût causé tant d'effroi ?
Voilà donc ce rival ! cet objet de ma haine !

SIDONIE.

Seule de mes refus je dois subir la peine;
Pardonnez à mes fils, épargnez mon époux.
Seigneur, si vous saviez ce qu'il faisait pour nous !

SIGISMOND.

Arrête, Sidonie, et respecte ma gloire.
J'ai pu le faire alors, et tu devais m'en croire;
Mais, en perçant la nuit qui s'étendait sur moi,
Je reprends mes devoirs et d'époux et de roi.
Songe à quels ennemis nous livre la fortune ;
Ne les fatigue point d'une plainte importune,
Et souviens-toi qu'un roi ne fléchit les genoux
Qu'en présence du Dieu qui les jugera tous.

CLODOMIR.

Tu me braves encor !

SIGISMOND.

Godefroi m'a dû dire,
Le sort qu'à Sigismond réservait ton délire.
Si la raison sur toi reprenait son pouvoir,
Peut-être saurais-tu quel serait ton devoir;
Que, fuyant les poignards d'un frère qui m'exile,
Je devais dans ta cour espérer un asile;
Qu'un prince malheureux est sacré pour les rois,
Que l'hospitalité m'a couvert de ses droits;
Mais l'amour aux tyrans dicte d'autres maximes:
D'un rival tel que toi je n'attends que des crimes.

CLODOMIR.

Vois comme l'infortune enseigne l'équité!
Le fils de Gondebaud parle d'humanité!
Mais quand le meurtrier, dont tu reçus la vie,
Te légua la couronne à ma mère ravie,
Te souvint-il, perfide, aux jours de ta grandeur,
Des sublimes vertus qu'invoque ton malheur?
Te souvint-il alors des crimes de ton père!
Qu'il avait égorgé ses neveux et son frère;
Qu'en gardant après lui son trône et ses États,

Tu recueillais le fruit de ses assassinats !
Aux enfans de Clotilde es-tu venu le rendre?
C'est le glaive à la main qu'il l'a fallu reprendre.
Et ton frère, bientôt, partageant tes destins,
Comme toi de ton père expîra les larcins.

SIGISMOND.

Ordonne de mon sort.

CLODOMIR.

Tremble de le connaître.

SIGISMOND.

De ma mort plus que moi tu frémiras peut-être.

CLODOMIR.

Sors.

SIDONIE.

Pourras-tu, barbare, attenter à ses jours?

SIGISMOND.

Épargne à ta vertu d'inutiles discours ;
N'espère point fléchir un tyran inflexible :
L'enfer à la pitié serait plus accessible.
Souffre en paix les malheurs que tu ne peux changer.
(Il sort.)

SCÈNE IX.

CLOTILDE, SIDONIE, CLODOMIR, GARDES.

SIDONIE.

Quel que soit son destin, je veux le partager :
* C'est l'unique faveur que j'attends [1], que j'implore.
* Ne me sépare point de l'époux que j'adore ;
* Ma voix même en mourant bénira son bourreau.

CLODOMIR.

* Te réunir à lui ! moi ! pas même au tombeau.

[1] Ces huit vers sont supprimés à la représentation.

SIDONIE.

* Si nos torts sont communs,nos peines doivent l'être.
* Cet amour qu'à tes yeux j'ose faire paraître,
* Doit blesser ton orgueil, et de ton cœur jaloux
* Contre une femme ingrate exciter le courroux.
Que dis-je! mon supplice est le seul légitime.
Étranger aux refus dont tu lui fais un crime,
Sigismond me pressait de t'engager ma foi.
Il allait s'immoler pour ses fils et pour moi.
Cet affreux sacrifice...

CLODOMIR.

Il fallait y souscrire.

SIDONIE.

Quoi! tu le punirais de l'amour qu'il m'inspire?
Tu pourrais sans pitié contempler son malheur?

CLODOMIR.

La vengeance et l'amour remplissent tout mon cœur;
Nul autre sentiment n'y saurait trouver place.
S'il ne rompt tes liens, n'espère point sa grâce.

Viens partager mon trône, et j'arrête mes coups.

SIDONIE.

Jamais.

CLODOMIR.

J'ai dans mes mains tes fils et ton époux;
Et tu réponds ainsi de l'avenir !

SIDONIE.

Barbare ?
Mais je te parle en vain, ta passion t'égare.
Reine, de mon époux daignez sauver les jours.
Prêtez à mes malheurs un généreux secours;
Ils ont dû dans votre âme éteindre la vengeance.
Rompez en ma faveur ce funeste silence.
Mes enfans n'ont rien fait qui vous doive irriter.
Une mère à mes pleurs peut-elle résister ?

CLOTILDE.

Eh ! que peut ma raison contre un pareil délire !

Vous m'avez, sur mon fils, enlevé mon empire.

CLODOMIR.

Elle n'a pas besoin d'implorer des soutiens :
Son cœur peut décider du sort de tous les siens.
Leur perte ou leur salut dépend de sa réponse.

SIDONIE.

C'est l'arrêt de leur mort que ta bouche prononce.
Mes enfans ! Où sont-ils ? Courons les retrouver.
Cruel ! c'est dans leurs bras que je veux te braver ;
C'est là que j'attendrai l'arrêt de ta colère.
Viens les assassiner sur le sein de leur mère.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

CLOTILDE, CLODOMIR.

CLODOMIR.

Eh bien ! gardes... Grand Dieu ! que vais-je commander !

Me venger ! la punir ! est-ce la posséder ?
Diadème, grandeur, quel est donc votre empire,
Si je ne peux régner sur le cœur où j'aspire !

CLOTILDE.

Ainsi ta folle ardeur ne connaît plus de frein.
Le divorce ou la mort est leur affreux destin.
Si pour sauver le fils le père te la donne,
Tu leur sacrifiras ma gloire et ma couronne ;
Et si l'infortuné ne la met dans tes bras,
Tu punis ses refus par des assassinats.

CLODOMIR.

Vous avez si long-temps excité ma vengeance ;
Et quand je la promets, votre haine balance !

CLOTILDE.

Oui, cruel. Ce n'est pas leur trépas que je veux :
Leur chute et leur opprobre ont satisfait mes vœux.
Qui ? moi ! te commander des crimes que j'abhorre ?
Vouloir qu'en me vengeant mon fils se déshonore ?

8...

Ne viens point me mêler dans tes cruels desseins.
Vois-tu pas quelle horreur s'attache aux assassins;
Et l'éternel affront qui poursuit la mémoire
De ceux que leur fortune asservit à l'histoire?
Toi-même, du tyran qui ravit mes États,
N'as-tu point, à l'instant, maudit les attentats?
Du barbare, à son fils, reproché la furie?
Et tu veux imiter sa lâche barbarie!
Aux yeux de l'univers tu veux te diffamer
Par les mêmes forfaits que tu viens de blâmer!
Mon fils, ne me fais point rougir de ta naissance:
Je n'ai point, pour le meurtre, élevé ton enfance.

CLODOMIR.

Arrêtez donc les coups sur leurs fronts suspendus.
Vous m'offrez vainement l'exemple des vertus;
Mon cœur désespéré ne peut plus vous entendre.
N'en croyez point les pleurs que je viens de répandre;
Ils sont d'amour, de rage, et non pas de remords.
Je ne veux ni cacher, ni pallier mes torts.
Je n'entends, je ne vois que l'objet de ma flamme.
C'est en vain que par vous son époux la réclame:
Qu'il aille dans un cloître ensevelir ses jours.

CLOTILDE.

Et qu'il livre sa femme à tes lâches amours!
C'est là ton seul désir, c'est là ton espérance.
J'admirais si ton cœur connaissait la clémence.
Eh bien! suis tes projets et je suivrai les miens.
A ton exemple, ingrat, je romps tous mes liens :
Dussé-je, en te perdant, gémir d'être vengée,
Tu sauras ce que peut une mère outragée.
De ton premier hymen trois fils te sont restés;
Je rassemble, en leur nom, tes peuples révoltés;
J'arme de nos prélats la piété sévère.
Tu sais à quel excès le peuple les révère;
Que sans leur assistance, et malgré ses exploits,
Ton père n'eût jamais asservi les Gaulois;
Tu sais si les périls, les tourmens les arrêtent.
Contre l'indigne fils d'un héros qu'ils regrettent,
J'irai, de cloître en cloître, allumer leur courroux,
Et Dieu même avec eux marchera devant vous.
Ma haine, déchaînant la haine de tes frères,
A nos drapeaux vengeurs rallîra leurs bannières.
Frappé de toutes parts, trahi par tes soldats,
Proscrit, abandonné, banni de tes États,
Déshérité, chargé du céleste anathème,

De rochers en rochers traînant ton diadème,
Pressé de vains remords, haï de l'univers,
Tu n'auras, contre moi, d'asile qu'aux enfers.
Adieu, traître, poursuis le cours de tes offenses
Et tu reconnaîtras ta mère à ses vengeances.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

CLODOMIR, SEUL.

Madame!... Elle me fuit! Et j'ai pu supporter
Les indignes fureurs qu'elle a fait éclater!
Juste ciel! d'une mère est-ce là le langage?
Et peut-elle à son fils.....? Eh bien! j'aime sa rage.
La mienne est libre, au moins, et je peux m'affranchir
D'un reste de respect que je n'osais franchir...
Je prévois, cependant, l'effroyable tempête
Qu'elle va, dans sa fuite, assembler sur ma tête.
Je sais quelle est ma mère et quel est son pouvoir;
Que mon fatal amour la pousse au désespoir.
Le peuple la respecte; il me blâme, il murmure;
Des autels profanés il vengera l'injure.

Retournons vers Clotilde; et si mes vains efforts,
Si les pleurs de son fils n'arrêtent ses transports,
Prévenons les complots dont son orgueil se flatte,
Effrayons la révolte avant qu'elle n'éclate.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Acte Cinquième.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLODOMIR, AVITUS, Gardes.

CLODOMIR.

Quoi ! ce n'est point assez des noms injurieux
Que ma mère, en partant, me laisse pour adieux ;
Tandis que sur ma tête éclate sa furie,
Elle fait enlever les fils de Sidonie :
Elle fuit avec eux, et je pourrais souffrir !...
Non... Gardes, sur ses pas hâtez-vous de courir ;
Otez-lui ces enfans ; allez, qu'on les arrête.
Allez : chacun de vous m'en répond sur sa tête.

AVITUS.

Elle a droit de se plaindre ; et son ressentiment

N'est que le juste effet de votre égarement.
Rappelez la raison, sentez votre injustice,
Faites à son repos un noble sacrifice.

CLODOMIR.

Celui qu'elle demande est au-dessus de moi.

AVITUS.

L'intérêt de l'État vous en fait une loi.
Si contre cet hymen le peuple se déclare?
Si de vous pour jamais Clotilde se sépare?
Ce peuple la vénère; et toujours, à ses yeux,
La cause de Clotilde est la cause des cieux.
On croit que devant elle, abattant les obstacles,
L'Éternel à sa voix prodigue les miracles.

CLODOMIR.

Eh! qu'importe à l'amour, au désespoir affreux
D'un cœur jaloux, d'un cœur embrasé de ses feux,
Quand il faut renoncer à l'objet qu'on adore,
Et le voir dans les bras d'un rival qu'on abhorre!

AVITUS.

Vous l'exigez d'un autre.

CLODOMIR.

Oui, je l'ai prononcé;
Je sais tous les malheurs dont je suis menacé,
J'allume en mes États une guerre intestine,
Je prévois des horreurs, je cours à ma ruine;
Mais je verrais la tombe ouverte sous mes pas,
Que mon cœur emporté ne reculerait pas.
Sigismond, dans le cloître, ira finir sa vie;
Un divorce en mes bras remettra Sidonie,
Et dussé-je aux autels...

AVITUS.

Ils vous sont interdits:
Par le ciel irrité ces liens sont maudits;
Le pontife sur vous a lancé l'anathème:
De ce palais impur je m'exile moi-même.

CLODOMIR.

Un sujet que j'appelle à régir mes États,

Attend que je le chasse et ne me quitte pas.

AVITUS.

Que feraient mes conseils où règne l'injustice,
Où les plus saintes lois dépendent d'un caprice?

CLODOMIR.

Avitus!

AVITUS.

La fureur n'obtiendra rien de moi :
Qui ne craint point la mort ne connaît point l'effroi :
Je vois qu'à me punir votre garde s'apprête.
Vous pouvez à sa rage abandonner ma tête.
Je mourrai sans fléchir devant l'iniquité,
Et mes derniers accens diront la vérité.
Vous voulez que je reste : et si ma voix austère
Venait auprès de vous remplir son ministère,
Mon maître en frémirait pour l'État et pour lui.
Savez-vous quels devoirs il m'impose aujourd'hui?
Trois crimes sont commis : les auteurs de ces crimes

Attendent dans les fers vos rigueurs légitimes.
Les lois de votre père ordonnent leur trépas;
Et c'est vous qui jugez de pareils attentats.
L'un porta sur un prêtre une main téméraire;
L'autre a, par un larcin, souillé le sanctuaire:
Un adultère enfin, dans ses transports jaloux,
A ravi sa complice et tué son époux.
Arbitre souverain des humaines vengeances,
Osez monter au trône et dicter leurs sentences.

CLODOMIR.

Quelle imposante voix peut donc me retenir?
On m'insulte; et je règne; et je n'ose punir!....
Avitus, prends pitié de mon affreux délire?
Mon cœur.... tu frémirais si tu pouvais y lire.
Préviens les attentats où je peux m'engager,
Satisfais à des vœux que je ne puis changer.

AVITUS.

Adieu, seigneur.

CLODOMIR.

Eh bien, j'en crois ma violence.

Gardes, que Sigismond paraisse en ma présence.....
C'est par moi qu'un rival va connaître son sort.
Il choisira s'il veut du cloître ou de la mort.
Ce n'est pas au vainqueur de gémir, de se plaindre;
A cet hymen fatal je saurai les contraindre.
J'aime mieux supporter des pleurs que des mépris;
Et leur sang me répond....

AVITUS.

Arrêtez. Je frémis....
Oui, j'accepte l'emploi que ta rage me donne.

CLODOMIR.

Eh bien! à vos conseils Clodomir s'abandonne.
Mais craignez désormais d'apporter un refus,
Mon cœur n'est plus troublé de vœux irrésolus.
Je suis calme; voyez... Mais il faut qu'on me cède.
C'est la foudre, Avitus, que ce calme précède.
(*Il sort.*)

SCÈNE II.

AVITUS, SIGISMOND, GARDES.

AVITUS, *à part.*

Inspire-moi, grand Dieu ! je mourrai satisfait,
Si je puis, à mon maître, éviter ce forfait.

SIGISMOND, *conduit par des Gardes.*

De la part du tyran, qu'avez-vous à me dire ?
A-t-il assez long-temps prolongé mon martyre ?
Est-ce enfin mon arrêt qu'on vient me déclarer,
Et le sage Avitus doit-il m'y préparer ?

AVITUS.

Je lui prête à regret un triste ministère.
Personne plus que moi ne plaint votre misère.

SIGISMOND.

Je le sais, bon vieillard ; je sais qu'à mes malheurs

Vous avez prodigué des secours et des pleurs.
Mon cœur jusqu'au tombeau bénira votre zèle ;
Et si l'homme, en quittant sa dépouille mortelle,
Dans cette éternité, qui pour moi va s'ouvrir,
Des bienfaits qu'il reçut garde le souvenir,
Vous m'y verrez encor, plein de reconnaissance,
En demander à Dieu la juste récompense.
A vos jours, cependant, puisse-t-il ajouter
Les inutiles jours qu'il lui plaît de m'ôter !
Qui prête aux opprimés une main tutélaire,
A la cour des tyrans devient trop nécessaire ;
Et leurs tristes sujets seraient trop malheureux,
Si Dieu ne permettait qu'un esprit généreux,
De leurs lâches flatteurs démentant les maximes,
Éclairât ces tyrans dont il souffre les crimes.

AVITUS.

J'abhorre cette cour, et j'allais la quitter :
L'espoir de vous servir m'a contraint d'y rester.
Mais, près du trône, en vain j'ai pris votre défense ;
Je n'ai pu qu'adoucir une horrible sentence.

SIGISMOND.

Quelle est-elle ? Parlez.

AVITUS.

Ce n'est point le trépas.

SIGISMOND.

Je l'attendais pourtant, et ne le craignais pas ;
C'était me faire grâce et finir mon supplice.

AVITUS.

Il faut que dans un cloître acceptant le cilice,
Et de ce front royal nous livrant les cheveux,
Vous cédiez à mon roi l'objet de tous ses vœux.

SIGISMOND.

C'est au prix de l'honneur qu'il m'accorde la vie !
Il croit donc que la mort est plus que l'infamie.
Ce lâche ravisseur n'ose m'assassiner,
Et quand il me dégrade il croit me pardonner.
Ce n'est point, Avitus, que ma fierté méprise
Ceux que le ciel appelle à servir son Église ;
Elle m'a vu toujours, dans ses solennités,

Me soumettre sans peine à ses austérités,
Imiter la ferveur de vos anachorètes,
Avec un saint respect visiter leurs retraites;
Et mon épargne, ouverte à ces pieux mortels,
A long-temps de ses dons enrichi les autels.
Mais j'ai porté le sceptre, et suis né sur le trône.
Les cheveux qu'on demande ont touché la couronne;
Le tranchant des ciseaux ne doit pas les souiller.
Du sceptre et du pouvoir on peut me dépouiller,
Mais non détruire en moi le noble caractère
Qu'imprime au cœur des rois le sang héréditaire.
Le malheur jusque-là ne saurait m'avilir,
Et qui peut l'ordonner peut seul y consentir.
Portez-lui mes refus.

AVITUS.

Votre mort va les suivre.

SIGISMOND.

Les succès des méchans m'ont fatigué de vivre.

AVITUS.

Oui, je sens qu'à vos yeux le jour n'a plus de prix.

Mais n'est-il pas pour vous des objets plus chéris ?
Vous les perdez, seigneur ; le bras qui vous accable
Ne s'arrêtera point à ce crime effroyable ;
Craignez tout d'un tyran dans ses désirs trompé,
D'un bras impatient de n'avoir point frappé.
Frémissez pour vos fils!... Ah! vous versez des larmes!
Résignez-vous, seigneur ; cédez à mes alarmes.
D'autres rois avant vous n'ont-ils pas accepté
L'auguste sacrifice à vos malheurs dicté,
Abandonné le sceptre et les pompes du monde,
De nos saintes maisons cherché la paix profonde,
Et, consacrant leurs jours à qui n'a point d'égaux,
D'une plus sainte vie embrassé les travaux ?

SIGISMOND.

Je rends grâce aux conseils que la pitié m'oppose ;
Je vois à quels malheurs mon refus nous expose,
Et par quel sacrifice on peut les écarter.
Souffrez qu'en ma prison j'aille me consulter,
Dans un instant, seigneur, vous pourrez y descendre,
Et porter ma réponse à qui la doit attendre.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

AVITUS, SEUL.

Dieu des infortunés à quoi le réduis-tu ?
Tant de maux devraient-ils assaillir la vertu ?
Fais au cœur de mon roi descendre la clémence ;
Ne laisse point au crime accabler l'innocence.

SCÈNE IV.

CLODOMIR, SIDONIE, AVITUS.

SIDONIE.

Non, je veux tout savoir, et c'est trop m'arrêter.
Avitus, qu'a-t-il dit ? que dois-je redouter ?
Seul espoir de mes maux, répondez à mes plaintes.

AVITUS.

Je ne puis confirmer ni dissiper vos craintes :
A mon incertitude il vient de me laisser,

Madame ; et mon retour pourra seul vous fixer.
Puisse-t-il vous causer une douleur moins vive !
(Il sort.)

SCÈNE V.

SIDONIE, CLODOMIR.

SIDONIE.

Auprès de mon époux, souffrez que je le suive,
Cédez à mes terreurs... j'embrasse vos genoux ;
Permettez...

CLODOMIR.

Non, madame ; il est perdu pour vous.
Quelque réponse enfin qu'il nous fasse connaître,
Jamais à vos regards il ne doit reparaître ;
C'est ici qu'avec moi vous apprendrez son sort.

SIDONIE.

Barbare ! mon époux va se donner la mort !

Ce noir pressentiment me poursuit, me tourmente.
Chaque instant que je perds accroît mon épouvante;
Mais que fais-je? Est-ce en toi que je dois espérer?
C'est toi qui l'y réduis, et je viens t'implorer?
Ma crainte est ton espoir; mes douleurs font ta joie,
Tigre altéré de sang, tu souris à ta proie.

CLODOMIR.

N'en crois pas tes regards qu'a troublés ton effroi.
Eh! comment saurais-tu ce qui se passe en moi?
Je l'ignore moi-même, et mon âme incertaine
Frémit au même instant et d'amour et de haine.

SIDONIE.

Peux-tu mêler l'amour à ce tissu d'horreurs,
Dont viennent m'enlacer tes jalouses fureurs?
L'amour n'est-il pour toi qu'une rage implacable?
L'amour! es-tu le seul qu'il rende impitoyable?
Tu vois mes tristes yeux de mes larmes noyés.
Sous le poids de mes maux, je succombe à tes pieds.
Je gémis, je supplie et rien ne te désarme!
Cruel! mais dans tes yeux j'ai surpris une larme.

Ne te détourne point, sois juste, sois humain :
Gardes !.. il s'attendrit, ouvrez-moi le chemin;
Le temps presse, il consent, croyez-en son silence;
Venez.

SCÈNE VI.

SIDONIE, AVITUS, CLODOMIR, GARDES.

SIDONIE.

C'est Avitus; il n'est plus d'espérance.
Sa douleur... cet écrit...

AVITUS.

Il vous est adressé.

SIDONIE.

O ciel! avec son sang mon époux l'a tracé.

CLODOMIR.

La pâleur de la mort a glacé son visage.

SIDONIE.

Lisons... Le désespoir m'a rendu le courage.
(*Elle lit.*)
« J'ai brisé nos liens, j'en vais répondre à Dieu;
» Vis, songe à tes enfans, je te l'ordonne. Adieu. »
Je succombe.

CLODOMIR.

Il n'est plus.

SIDONIE.

Je suis anéantie.
(*A Avitus.*)
Et vous avez souffert qu'il s'arrachât la vie.

AVITUS.

Madame, mes secours sont arrivés trop tard,
Un soldat dans ses mains avait mis un poignard.
Sa bouche, en me voyant, n'a pu que me sourire;
Il me tendait l'écrit que vous venez de lire.

J'ai couru... mais son front s'est penché sur mon sein,
Et ce billet fatal est tombé de sa main.

SIDONIE.

Eh bien ! le voilà mort ! qu'en espère ta rage ?
Penses-tu recueillir son sanglant héritage ?
Il vient de me montrer comme on fuit les tyrans.
Clotilde à ta fureur dérobe mes enfans ;
Je n'ai plus rien à craindre.

AVITUS.

Hélas ! on les ramène.

CLODOMIR, *à part.*

Je respire !

SIDONIE.

Grand Dieu ! qui les rend à sa haine ?
Mes enfans! où sont-ils? qu'ils viennent dans mes bras.

AVITUS.

Clodomir de sa mère a fait suivre les pas;

Et du haut des remparts, où le peuple s'assemble,
On voit rentrer le char de la reine.

SIDONIE.

Je tremble !
O mon Dieu ! quels tourmens ai-je encore à souffrir ?
Combien de fois encor me faudra-t-il mourir ?
Il tûra mes enfans.

AVITUS.

Il n'oserait, madame.

CLODOMIR.

Qui te l'a dit ?

SIDONIE.

Le monstre !

AVITUS.

Eh quoi ! ce meurtre infâme,

Ce sang qui coule encor n'est point assez pour vous ?
Et des meurtres nouveaux.....

CLODOMIR.

Avitus, laissez-nous.

AVITUS.

Non, non ; j'arrêterai le cours de tant de crimes,
Ou tu joindras mon sang au sang de tes victimes.
Nous sommes dans tes mains : tu peux nous égorger.
Mais crois-tu que le ciel hésite à nous venger ;
Que le sang innocent, versé par ta colère,
N'aille aux mains de ton Dieu réveiller le tonnerre ?
Où suis-je? quel transport s'empare de mes sens ?
D'où me viennent, grand Dieu! ces noirs pressentimens!
Écoutez... le ciel tonne; il me parle, il m'inspire.
Du terrible avenir le voile se déchire.
Dans les champs ennemis quel prince est égorgé?
C'est Clodomir !... c'est toi !... Sigismond est vengé.
Le glaive t'a frappé sur ton char de victoire;
Et ton trône souillé s'écroule avec ta gloire.
Écoute : tes destins ne sont point accomplis.

Le ciel vengea le père : il vengera les fils.
Il livre ta dépouille à tes frères avides.
Quels poignards ont brillé dans leurs mains homicides?
Clotilde prie en vain pour les fils de mon roi :
Barbares, arrêtez : ô crime ! ô jour d'effroi !
Rois altérés de sang ! race exécrable, impie !
C'est par le crime, ô ciel ! que le crime s'expie.
Clotaire à tes enfans vient de percer le sein ;
Et ton sceptre sanglant est tombé dans sa main.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

CLODOMIR, SIDONIE.

SIDONIE.

Grand Dieu, ne laisse point accomplir cet augure ;
Sois touché de mes pleurs : que ma voix le conjure ;
Sauve, sauve mes fils, au lieu de les venger.

CLODOMIR.

Nos destins sont unis par le même danger.

Joignons-nous pour fermer ces scènes de carnage.
Viens, viens, que notre hymen détourne ce présage.
Allons du ciel vengeur arrêter le courroux.
Pour tes fils et les miens je t'implore à genoux.
Je péris à tes pieds d'amour et d'épouvante.

SIDONIE.

Ne touche point mes mains, ta main les ensanglante.

CLODOMIR.

Non, non : le désespoir égare tes esprits.
Accepte mes bienfaits, donne un trône à tes fils.
C'est à toi, c'est par moi qu'ils demandent leur grâce.
Ton époux l'a prescrit.

SIDONIE.

Moi te donner sa place !
Son lâche meurtrier serait son successeur !
Lève-toi, je te hais et tu me fais horreur.

CLODOMIR.

Tu veux donc leur trépas ? tu seras satisfaite.

Je brave les destins qui menacent ma tête.
Dût ce présage affreux s'accomplir tout entier,
Je me livre aux forfaits que je dois expier :
Et, laissant le champ libre à la haine céleste,
J'aurai rempli ma tâche : elle fera le reste.

SIDONIE.

Arrête, par pitié.

CLODOMIR.

Consens-tu ?

SIDONIE.

Je ne puis.

CLODOMIR.

Je sors.

SIDONIE.

Attends.

CLODOMIR.

Je sors.

SIDONIE.

Je me rends, je te suis.
Pardonne, Sigismond, pardonne, je suis mère.
Cet hymen est affreux, sinistre, involontaire;
J'y marche en détestant la main qui m'y conduit.
Mais ta voix me l'ordonne et le ciel m'y réduit.
Viens, allons célébrer ce fatal hyménée :
Viens me rendre mes fils.

SCÈNE VIII.

CLODOMIR, CLOTILDE, SIDONIE, GARDES.

CLOTILDE.

Demeure, infortunée.

SIDONIE.

Qu'entends-je? Où sont mes fils, rendez-les à mes vœux !

Mes fils !... Qu'en ont-ils fait ?

CLOTILDE.

Je rentrais avec eux,
Quand le peuple, alarmé du meurtre de leur père,
Aux fureurs de son maître a voulu les soustraire.
Déja même à mon char ils étaient enlevés.
Mais aux cris des soldats d'autres sont arrivés ;
J'ai vu par leurs efforts la foule dispersée.
Parmi les combattans je me suis élancée,
Dans ce tumulte affreux mes cris se sont perdus,
Et, quand tout s'est calmé, tes enfans n'étaient plus.

CLODOMIR.

Je perds tout, et du ciel les arrêts s'accomplissent.

SIDONIE.

Mes enfans!... Je succombe et mes genoux fléchissent.
Un froid mortel s'étend sur mon cœur oppressé...
A mes yeux obscurcis le jour s'est éclipsé....
La mort vient m'arracher à mes douleurs cruelles...

CLODOMIR.

Sidonie !

SIDONIE.

Est-ce toi ,... qui m'appelles ?
Mon âme suit la tienne... et j'ai lieu d'espérer
Qu'un Dieu juste... Ah !....

CLODOMIR.

Ma mère ! elle vient d'expirer !

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE,
ET DU PREMIER VOLUME.

VARIANTE.

Des hommes de goût ont blâmé l'opiniâtreté de Clodomir, après la mort de Sigismond, et la scène d'amour qui suit la prophétie d'Avitus. Cette ténacité barbare est dans le caractère du personnage, mais la délicatesse de nos mœurs théâtrales la repousse ; je suis prêt à en faire le sacrifice. Voici le changement que je propose, après ce vers de Sidonie :

Sauve, sauve mes fils, au lieu de les venger.

CLODOMIR.

Ah ! contre mes soldats, je cours les protéger !
A ma garde, à ma foi, remets leur destinée.

SIDONIE.

Non, rends-moi mes enfans....

CLOTILDE, *arrivant.*

Demeure, infortunée.

Ainsi les vingt-sept vers qui se trouvent entre les deux que je conserve dans cette variante, seraient supprimés, et le dénoûment en serait plus rapide.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

